

Acacia, scènes de la vie américaine

Alfred Assollant

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

L'an mil huit cent cinquante-six et le cinq juillet, comme disent les huissiers dans leur noble et beau style, un lingot se promenait seul, à cinq heures du soir, dans les rues de Louisville, au Kentucky. Tout le monde sait qu'il y a lingot et lingot ; celui dont je parle était l'un de ces aventuriers intrépides que le gouvernement français expédia en Californie aux frais de la fameuse loterie du lingot d'or, et que pour cette raison on appela lingots. Il avait vu San-Francisco et ses placers ; il avait trouvé de l'or, et il l'avait dépensé ; il avait eu la fièvre, et il en était guéri ; il avait tiré des coups de pistolet, et il en avait reçu. En somme, il se portait bien et vivait heureux, si l'on peut vivre heureux loin de Brives-la-Gaillarde.

Ce jour-là, il se promenait en rêvant à ses affaires, lorsqu'au détour d'une rue il entendit quelques coups de pistolet. — Des Kentuckiens qui s'expliquent ! dit-il en haussant les épaules. Bon débarras ! — Cependant la curiosité le fit avancer un peu, et il vit un homme qui se défendait, adossé à un mur, contre cinq ou six rowdies. L'un des assaillans blessa cet homme d'un coup de poignard et tomba lui-même, assommé d'un coup de crosse de revolver. — Allah Akbar ! s'écria le vainqueur d'une voix triomphante.

Àce cri, le lingot, frappé d'une idée soudaine, fit tournoyer autour de sa tête un bâton noueux qu'il tenait à la main, et se jeta dans la mêlée. Il était temps. Le blessé avait peine à se défendre.

— Courage ! lui dit le lingot, et en même temps il frappa si violemment l'un des rowdies, qu'il l'étendit à ses pieds. Quelques passans, encouragés par son exemple, et voyant qu'ils n'avaient affaire qu'à des voleurs, se joignirent à lui. En un instant, il demeura maître du champ de bataille. Des policemen emportèrent un mort et deux blessés ; on dressa procès-verbal, suivant la coutume de tous les j)ays, et chacun retourna à ses affaires.

Cependant le lingot, resté seul avec son protégé, l'examinait en silence. C'était un homme très grand, très raide et très bien fait, dont le visage, plein d'intelligence et de gravité, inspirait le respect et la sympathie. — Monsieur, dit l'étranger après avoir bandé sa blessure, qui était légère, je vous dois la vie, et comme je ne vois ici personne qui puisse nous présenter l'un à l'autre, je vais me présenter moi-même. Je suis Anglais, du comté de Kent, et je m'appelle John Lewis, ministre de l'église chrétienne.

— Et moi, dit le lingot en lui tendant la main, je suis ravi d'avoir pu vous être utile. Je m'appelle Paul Acacia, né à Brives-la-Gaillarde, en Limousin, ancien sergent des tirailleurs de Vincennes, aujourd'hui citoyen des États-Unis, charpentier, fabricant de poudre, et éditeur du Semi-Weekly Messenger à Oaksburgh, comté de Hamilton, Kentucky. Excusez ma curiosité, mais vous me plaisez, et je crois que nous ferons affaire ensemble. Vous venez sans doute en Amérique avec le dessein de convertir les Kentuckiens ?

— Oui, monsieur, et de prêcher l'abolition de l'esclavage, qui déshonore ce pays, le plus libre et le plus glorieux de tous après la magnanime Angleterre.

— Et après Brives-la-Gaillarde, dit tranquillement Acacia. Votre projet me plaît ; il annonce un esprit fort sensé et une rare connaissance des gens que vous allez catéchiser. De quelle église êtes-vous ? car il y en a mille dans ce pays, et chacune d'elles est la véritable, hors de laquelle il n'y a de salut pour personne. Êtes-vous épiscopalien ?

— Moi ! que je fléchisse le genou devant Baal !

— Parfait. Alors vous êtes presbytérien ?

— Point du tout.

— Méthodiste ?

— Encore moins.

— Congrégationiste ? quaker ? morave ? luthérien ? millénite, ou mormon ?

— Je suis swedenborgien. Je viens enseigner aux hommes les mystères du ciel et de l'enfer, la Jérusalem nouvelle et le sens spirituel de la Bible, caché jusqu'ici aux profanes.

— Parbleu ! dit Acacia, s'il est caché, ce n'est pas qu'on ait manqué de le chercher. Les vieilles femmes du Kentucky ne font pas autre chose. Au reste, vous arrivez à merveille : nous avons justement besoin d'un prédicateur tout neuf, car les nôtres sont fort usés, et vous avouerez qu'il est ennuyeux d'entendre des sermons prêches mille fois depuis le temps d'Olivier Cromwell. Voulez-vous venir à Oaksburgh avec moi ? C'est un joli bourg de six mille âmes, qui n'a jamais entendu parler de Swedenborg. L'occasion est favorable pour nous swedenborgiser tous.

— C'est convenu, dit John Lewis. Quand partez-vous ?

— Dans deux heures.

— Et vous, de quelle religion êtes-vous ?

— De toutes. Voulez-vous que j'aille nuire à mon commerce et perdre ma clientèle pour des querelles où je ne comprends rien ?

— Quoi ! vous sacrifiez sur l'autel de Mammon !

— Vous m'entendez mal. Je suis charpentier, et j'ai construit une église en bois que je prête aux fidèles pour l'exercice du culte, moyennant rétribution honnête. Or un certain Isaac Craig, Yankee de nation et usurier de profession, possède une autre église et me fait concurrence dans ce pieux commerce. Il imprime dans son journal que je suis papiste, et que je reçois dans mon église une centaine d'Irlandais galeux qui prient Dieu à cinq cents par tête. Il a raison, mais les baptistes y prêchent aussi, et les wesleyens, et les bacheloriens : chacun monte en chaire à son heure, et je veille à ce qu'il n'y ait pas d'encombrement. Si quelque congrégation garde trop longtemps la place, je ne m'y oppose pas, mais je fais double recette. Quand un quaker se sent inspiré de Dieu et parle à ses frères, je l'avertis de payer d'abord un supplément ; s'il refuse, je le mets à la porte, et tout rentre dans le silence. Chaque secte manœuvre sous mes ordres avec la précision d'un régiment. Portez… arme ! Présentez… arme ! Asseyez-vous ! Mettez-vous à genoux ! Chantez le psaume XVIIIe ! le psaume XXIV ! Craig a voulu suivre ma méthode, mais il n'est pas de force. Son troupeau marche au hasard comme des moutons effrayés. On ne sent pas la main et le coup d'œil du maître.

— Je vous admire, dit Lewis ; mais qu'attendez-vous de moi ?

— Ah ! voilà le mystère. Mon église est en bon état, bien chauffée en hiver, bien ventilée en été, sonore, et, je puis dire, tout à fait comfortable. Je l'ai fait peindre en bleu, blanc et rouge, en souvenir du drapeau tricolore de la France. Le bleu est semé d'étoiles comme le pavillon des États-Unis. Vous ne sauriez imaginer l'enthousiasme que produisit cette invention doublement patriotique. Dès le lendemain, les unitaires et les bacheloriens quittèrent Craig pour venir chez moi. Par bonheur ce sont les plus riches congrégations du comté. Aussi ont-elles de la musique, car mon commis joue assez bien du cornet à piston.

— Comment ! vous n'avez pas d'orgue ?

— Qu'importe l'orgue et sa frivole harmonie ? Mon cher monsieur, quelque musique que vous fassiez, celle des anges sera toujours meilleure. Offrez à Dieu un cœur pur, il n'en demande pas davantage, et, s'il vous faut de la musique à tout prix, songez que mon cornet à piston vaut encore mieux que le flageolet aigu d'Isaac Craig, qui fait la joie et l'orgueil des méthodistes.

— Je me rends, dit l'Anglais ; mais que voulez-vous faire d'une secte nouvelle ? Vos recettes en vaudront-elles mieux ?

— Vous allez au fond des choses, je suis content de vous. Sachez donc que je suis fort contrarié d'avoir affaire à dix ou douze congrégations et à un pareil nombre de ministres. Je perds du temps à régler mes comptes avec chacun ; quelquefois mon commis me vole la moitié de la recette. De plus, la taxe n'est pas uniforme, et varie suivant la fortune des fidèles. Cela dérange ma comptabilité. Ajoutez que mes ministres sont des pédans, des cuistres qui se feraient fouetter pour un dollar et qui jettent du discrédit sur mon entreprise. Je voudrais chasser tous ces gens-

là, les remplacer par un digne ministre de la parole de Dieu, et, comme Louis XIV en France, établir une religion unique à Oaksburgh. Vous êtes jeune, vous êtes beau, vous êtes savant, vous venez de loin, vous pouvez orner vos sermons de récits merveilleux sur l'Orient et l'Occident ; croyez-moi, vous aurez la vogue. Toutes les femmes voudront vous entendre, et chacune traîne au moins un homme à sa suite. Nous trouverons vous et moi de grands avantages dans ces conversions. Mes frais de perception seront diminués ; je n'aurai plus affaire qu'à un gentleman, je ruinerai mon ami Craig, et je pourrai vous donner des appointemens dignes de vous et de moi.

— Il y a des rencontres singulières, dit l'Anglais. Aurais-je pu deviner ce matin que j'irais ce soir catéchiser les habitans d'Oaksburgh ?

— Mon cher monsieur, dit Acacia, vous devriez être encore plus étonné de vivre.

— Dieu aide ses serviteurs, dit modestement Lewis. Il vous a envoyé vers moi comme un Judas Macchabée pour frapper les soldats d'Antiochus.

Chaque peuple a ses coutumes. Les Anglais citent la Bible, et nous, Molière ou Rabelais. Aussi Acacia ne fut-il pas étonné de la comparaison. — Vous me faites trop d'honneur, dit-il en souriant ; je suis moins Macchabée que vous ne croyez, et trop sage pour me mêler sans raison des querelles des passans… Depuis l'invention des revolvers, la moindre dispute finit par un feu de peloton. Faut-il, pour sauver le premier venu, s'exposer à recevoir vingt balles, et perdre un quart d'heure qui vaut peut-être dix dollars ?

— Pourquoi donc m'avez-vous secouru ?

— Que sais-je ?… Vous avez crié : Allah Akbar ! qui est une formule arabe. J'ai cru rencontrer un ancien camarade d'Afrique, égaré comme moi au Kentucky, et je suis accouru. Vous trouvez sans doute ma réponse plus sincère que polie : c'est que j'ai appris la sincérité en France et oublié la politesse en Amérique.

— Eh bien ! cher monsieur Acacia, après la Providence et vous, c'est au vénérable Abulféda que je dois la vie.

— Quel est ce vénérable ?

— C'est un historien arabe.

— Vous lisez l'arabe ?

— Et l'indoustani.

— Que venez-vous faire en Amérique ? Ces choses-là sont mille fois mieux payées en Europe. Tout le monde ici connaît Washington, Jefferson, le prix du coton, du blé, du cochon salé, le prix et le produit d'un acre de terre. Voilà qui est utile, qui repose l'esprit, qui élève l'âme. Moi-même, moi qui vous parle, je ne suis pas sans littérature ; avant d'aller en Afrique, j'ai fait de bonnes études au collège. Plus tard, j'ai lu vingt fois la théorie de l'école de bataillon et de la charge en douze temps, l'Art de la Charpente de M. Kaft, et le Manuel du Charpentier de MM. Hanus et Biston ; j'ai lu le Traité de la Menuiserie du savant Roubo, et composé, quand j'étais sans ouvrage, un poème élégiaque sur les amours de la Varlope et du Vilebrequin ; mais quant à lire l'arabe et l'indoustani, cela passe ma portée. D'où vous vient cette fantaisie ?

— Ce n'est pas une fantaisie, dit Lewis, c'est une vocation. Au sortir d'Oxford, un de mes oncles, directeur de la compagnie des Indes, me chargea de convertir les Hindous de Bénarès, moyennant deux mille livres sterling par an. Tout en prêchant des gens qui ne m'écoutaient guère, j'étudiais avec un vieux brahmine le sens intime des védas et la haute métaphysique cachée sous les symboles du Ramayanâ et du Bhagavatâ Pouranâ. Après plusieurs discussions théologiques, je voulus baptiser mon professeur ; il s'échappa de mes mains. Le lendemain, comme je me promenais seul sur les bords du Gange, cinq ou six brahmines, parmi lesquels ce malheureux, me jetèrent dans le fleuve. Sorti de là, car je suis bon nageur, je les fis tous pendre, et je partis pour Djeddah, dégoûté des brahmines, mais non pas des Arabes. Le jour de mon arrivée, je pris un dictionnaire arabe, la Vie de Mahomet, par le sage Abulféda, et je fis annoncer ma visite au grand-chérif de la Mecque.

— Quelle rage de sauver son prochain !

— J'obéis au précepte du Christ : Allez et enseignez les nations. Six mois après, je portai la Bible au successeur du prophète. Il me reçut fort bien, me fit manger un mouton qu'il découpait avec ses doigts et me demanda le prix du café et des Abyssiniennes sur le marché de Djeddah. Au dessert, il m'ouvrit son cœur, et me proposa d'embrasser l'islamisme ou d'avoir la tête coupée. Je montai à cheval et partis au galop. Le consul anglais de Djeddah me dit : « Je vous avais averti. Que Dieu vous assiste ! » Et il me tourna le dos.

— Quel fruit avez-vous retiré de vos voyages ?

— Le plaisir de vous connaître aujourd'hui. Suivez, je vous prie, mon raisonnement. C'est le cri d'Allah Akbar ! qui vous a trompé ; vous avez cru sauver un ancien camarade de l'armée d'Afrique. Or comment aurais-je poussé ce cri, si je n'avais lu dans Abulféda l'histoire du vaillant Ali, qui, prenant à deux mains une porte de la ville de Khaïbar, assommait dans une seule nuit plus de quatre cents guerriers, et s'écriait à chaque tête fendue : Allah Akbar ! Dieu est vainqueur ! Et comment aurais-je lu Abulféda, si je n'avais été tenté de convertir le grand-chérif de la Mecque ? Voilà comme tout s'enchaîne en ce monde.

— Vous avez été plus heureux que sage, dit Acacia. Il est sept heures, et le stage nous attend. Partons.

Et les deux nouveaux amis prirent le chemin d'Oaksburgh.

La petite ville d'Oaksburgh est la plus belle de toute la vallée du Kentucky et peut-être du monde entier. Ses maisons, larges et commodes, sont faites en bois de chêne et ressemblent indifféremment à des temples grecs, à des églises byzantines, à des étables, à des églises gothiques, à des comptoirs et au palais de Windsor. Elles bordent des rues droites et profondes dont les deux extrémités aboutissent à la forêt. Au milieu de ces rues, et dans des quartiers déjà désignés pour les constructions à venir, paissent tranquillement toutes sortes d'animaux domestiques, et surtout des vaches et des cochons. Ces derniers sont chargés de balayer la ville et de faire disparaître les immondices. À cent pas des dernières maisons est le Kentucky, fleuve assez considérable, qui a donné son nom à l'état. Il coule au fond d'une vallée si étroite et si profonde qu'on n'aperçoit d'en bas qu'un pan de ciel au-dessus de sa tête. Un pont suspendu joint ses deux rives à une hauteur de trois cents pieds.

Le lingot et John Lewis mirent pied à terre devant une maison de belle apparence. La porte s'ouvrit, et un jeune mulâtre s'avança pour recevoir les ordres d'Acacia.

— Dick, tout va bien dans la maison ? demanda celui-ci.

— Oui, maître.

— Fais entrer ce gentleman au parloir, et prie ta maîtresse d'y venir. Mon cher Lewis, je vais vous présenter à l'une des plus belles et des plus spirituelles personnes du Kentucky, miss Julia Alvarez. Remerciez-moi d'avance, et oubliez un instant Swedenborg ; elle n'aime pas les puritains.

— Si elle est loin de Dieu, dit gravement Lewis, que Dieu la ramène à lui !

— Elle n'est ni loin ni près, mon cher ami. Elle a vingt-deux ans, elle est belle, riche, généreuse et fort bonne catholique. Elle aime la messe, la musique, la danse ; elle aime aussi son prochain, ce qui est fort rare en ce pays. Par malheur, elle a du sang noir dans les veines. Sa mère était quarteronne, esclave d'un Espagnol de la Nouvelle-Orléans, le señor Alvarez. Ce fâcheux mélange de sang africain l'exclut à jamais de la bonne compagnie d'Oaksburgh. Tel gentleman crotté qui devrait être heureux de baiser la semelle de ses pantoufles la regarde avec mépris.

— Et vous avez le courage d'être son ami ? Cela est beau.

— Non. Je suis Français, et à ce titre en dehors de la loi commune. Ce qui choquerait de la part d'un Américain n'est chez moi qu'une amusante excentricité ; je passe pour un original : voilà tout.

— Est-ce que vous demeurez chez cette jeune dame ?

— Oui, je suis son associé.

Dick rentra.

— Maître, miss Julia veut vous parler.

Acacia sortit du parloir, et l'Anglais resta seul. Il entendit un bruit léger comme un souffle ; c'était un baiser : sur la main ou sur les lèvres ? Le bon Lewis ne put décider la question. Ce baiser fut suivi d'une conversation à voix basse qui dura quelques minutes. Enfin Acacia revint, donnant le bras à miss Julia.

Qu'elle était belle ! Sa taille était fine et souple, ses épaules larges, et son sein admirable. Tout son corps, divinement modelé par la nature, avait la rondeur et la fermeté des statues de marbre. Sa figure, pleine de joie, de grâce et de gaieté, était attrayante et voluptueuse. On devinait dans ses yeux toute l'ardeur du sang d'Afrique et d'Espagne.

— Miss Alvarez, dit Acacia, je vous présente M. John Lewis, Anglais du comté de Kent, swedenborgien de profession, et mon ami depuis vingt-quatre heures.

— Vos amis seront toujours les miens, dit gracieusement Julia. Dick, faites porter du sherry. Vous arrivez d'Angleterre, monsieur ? ajouta-t-elle.

— Oui, miss Alvarez, depuis un mois. Je viens prêcher l'abolition de l'esclavage au Kentucky.

Julia rougit et se mordit les lèvres.

— Chut ! dit le Français, ne parlons pas politique.

— Quelle bêtise ai-je dite ? se demanda John Lewis.

— Comment connaissez-vous Acacia ? reprit Julia.

— Par hasard. Hier, sans me connaître, il m'a sauvé la vie à Louisville.

— Cher Paul ! dit la jeune fille, qui serra tendrement la main du lingot. À qui n'a-t-il pas rendu service ? Sans lui, je serais aujourd'hui l'esclave de l'infâme Craig.

— Bon ! interrompit le lingot, c'est une vieille histoire que vous raconterez plus tard, si vous avez du temps à perdre. Chère miss Alvarez, ne faites pas de moi un héros. Vous savez fort bien que je ne suis qu'un spéculateur heureux ; je place mes bonnes actions à gros intérêts. Je vous ai arrachée à ce coquin de Craig, mais je suis devenu votre associé ; j'ai tiré John Lewis des mains des rowdies, mais je vais le faire prêcher dans mon église et doubler mes recettes… Mon bon swedenborgien, permettez-moi d'agir librement avec vous. Je vais faire appeler le contre-maître de ma fabrique de poudre.

— Faites, dit l'Anglais.

— Dick, va chercher Appleton.

Le contre-maître parut bientôt. C'était un homme de six pieds, maigre, sec, dur, avec des yeux bruns enfoncés sous d'épais sourcils noirs.

— Appleton, dit Acacia, de quoi vous plaignez-vous ici ?

— De rien.

— Êtes-vous régulièrement payé ?

— Je le suis.

— Quelqu'un vous a-t-il maltraité ?

— Essayez, si vous l'osez, dit insolemment le contre-maître.

— Nous verrons cela tout à l'heure. Maître Appleton, vous avez offensé gravement miss Julia Alvarez pendant mon absence.

— Je l'ai embrassée de force ; elle a crié, ce moricaud est venu, et je l'ai rossé pour lui apprendre à se mêler de ce qui le regarde. La belle affaire ! Est-ce qu'on peut offenser une négresse ?

Julia pâlit.

— Appleton, dit froidement le Français, je vous dois cent dollars pour vos appointemens du mois. Les voici. Dick, mets-le à la porte.

Dick s'avança d'un air résolu. Appleton tira de sa poche un revolver. — Si ce chien me touche, dit-il, je le tue. Le mulâtre recula effrayé.

— Lewis, dit alors Acacia, emmenez miss Alvarez, je vous prie ; nous allons rire.

— Non, s'écria Julia, je ne sortirai pas. Au nom du ciel, monsieur Lewis, empêchez ce combat. Ce misérable va l'assassiner.

— Rassurez-vous, chère Julia, dit le lingot en souriant ; j'ai dompté des brutes plus enragées que celle-là.

Et il arma de son côté un revolver.

— Appleton, continua-t-il, écoute et comprends-moi. Si tu tires, si tu effraies miss Alvarez, je te brûle la cervelle.

Appleton hésita. Il connaissait et redoutait Acacia ; mais il avait honte de reculer. Le lingot s'avança hardiment, et lui arracha son revolver.

— Sors d'ici, misérable, lui dit-il, et rends grâces à la présence de miss Alvarez, qui m'empêche de te traiter comme tu le mérites.

Appleton sortit plein de rage. Au moment de refermer la porte, il se retourna. — Et vous, dit-il, prenez garde, défenseur des nègres. Vous me retrouverez un jour.

— Que signifie cette menace ? dit John Lewis.

— Ce n'est rien, répondit Acacia. Le serpent n'oserait mordre.

— Paul, dit Julia, il faut nous séparer ; c'est moi qui vous fais tant d'ennemis. On vous tuera.

— Miss Alvarez, dit le Français, si je ne suis plus votre ami, je suis encore votre associé. À ce titre, je reste. Que dirait-on en France si un ancien soldat d'Afrique refusait sa protection à une femme ? J'ai couru pendant trois ans sur les talons d'Abd-el-Kader, et je craindrais un Craig ou un Appleton ! Non, par le Dieu vivant !... Venez avec moi, Lewis.

— Où allez-vous ? dit Julia.

— Chez Jeremiah Anderson. Mon ami John est blessé, et je ne veux pas le confier au docteur Brown, le plus ignorant des mortels. Miss Deborah prendra soin de lui.

— Vous allez souvent chez Jeremiah Anderson, dit Julia ; miss Lucy est bien belle.

Acacia parut mécontent. Il serra silencieusement la main de la jeune fille et sortit avec l'Anglais.

— Mon cher ami, dit Lewis, vous n'êtes ni le frère, ni le mari, ni l'amant de cette jeune dame ?

— Non, certes. Je suis son ami, rien de plus.

Lewis soupira.

— C'est un ange du ciel, dit-il. Quel dommage qu'elle soit aveuglée par les ténèbres du papisme !

— Eh bien ! convertissez-la.

Il y eut un moment de silence. L'Anglais reprit :

— Qu'est-ce que miss Deborah Anderson ?

— C'est votre médecin.

— Vous vous moquez.

— Je ne me moque pas. Miss Deborah est aussi bon médecin et aussi gradué qu'aucun docteur des États-Unis. Aimez-vous mieux que je vous livre à ce charlatan de Brown, qui, sans avoir vu un amphithéâtre, a coupé plus de soixante jambes mexicaines ou yankees ?

— Que le ciel m'en préserve ! Mais c'est un singulier médecin qu'une jeune fille.

— Ai-je dit qu'elle était jeune ? Miss Deborah n'a point d'âge. C'est la vertu en personne, — la vertu avec des lunettes. Son front est rigide, ses yeux sont rigides, sa bouche et son menton sont austères ; son teint est d'un anachorète. Elle a la forme et la rai-

deur d'une planche bien rabotée. Sa taille est droite et inflexible comme son âme, et toutes deux comme un mât de vaisseau. Son nez a la courbe et le tranchant du sabre. Si elle rêve quelque chose, c'est le martyre ; si elle chante, c'est un psaume ; si elle lit, c'est la Bible. Elle parle français, elle sait coudre, elle sait faire des confitures ; elle est jolie, malgré sa maigreur. Si elle savait se taire à propos, elle serait parfaite. Entrez ; vous aurez le temps de faire connaissance avec elle et avec toute la famille.

Miss Deborah était assise et lisait Milton en compagnie de sa jeune sœur Lucy. A la vue d'Acacia, elle se leva, lui donna une poignée de main toute virile, fit une révérence à son compagnon, leur montra des chaises et se rassit elle-même.

Elle était grande, maigre, compassée, raide, vertueuse, orgueilleuse, savante, dévote et dévouée à ses amis. Sa mère, méthodiste fanatique, l'avait envoyée de bonne heure à New-Haven (Connecticut), chez une de ses tantes, chargée de la guider dans la pratique de toutes les vertus. Malheureusement la tante de Deborah était une vieille fille que sa laideur et son humeur acariâtre avaient réduite au célibat, et chez qui le célibat aigri tournait en fureur. Elle haïssait profondément les hommes, qui l'avaient dédaignée, et déclamait contre le mariage. Elle citait sans cesse à Deborah l'exemple de ces femmes illustres qui ont honoré leur sexe par leur mépris des hommes : Jeanne d'Arc, qui délivra la France des Anglais ; la grande Elisabeth, cette vestale assise sur le trône de l'Occident. On sait en France quelle passion les femmes trop émancipées ont d'émanciper les autres femmes. Cette passion n'est rien auprès de la rage qui possède quelques vieilles sous-maîtresses d'Angleterre et d'Amérique. La lecture assidue et l'interprétation de la Bible, un mysticisme déréglé qui

se rapproche de l'hystérie, l'eau glacée qui trouble les fonctions organiques, le thé qui aurait attristé la joie de Rabelais lui-même, le brouillard qui couvre ces contrées, les plus humides du globe, et qui enfante une sombre mélancolie, tout contribue à créer cette classe de femmes aigres, dévotes, pédantes, prêcheuses, envieuses, méprisantes et méprisées, dont les romans austères paraissent un heureux et savant mélange du Cantique des Cantiques et des Lamentations de Jérémie. Élevée à cette école, Deborah apprit à citer le Lévitique et l'Exode, les Proverbes de Salomon, les quatre grands et les douze petits prophètes. Elle dédaigna la musique profane, et, ne pouvant se procurer la harpe du roi David, elle méprisa l'innocent piano. En revanche, elle étudia la médecine, disséqua sans sourciller dans les amphithéâtres, et reçut son diplôme de docteur. Elle avait alors vingt-six ans. Quelques mois après, sa tante mourut en lui léguant quarante mille dollars, et Deborah retourna au Kentucky.

Àl'époque où commence cette histoire, elle avait vingt-neuf ans. Depuis trois ans, elle dirigeait la maison de son frère et l'éducation de sa sœur Lucy, plus jeune qu'elle de douze ans. Lucy était l'innocence même. C'était une ravissante et blonde beauté du nord transportée au midi et dorée des rayons du soleil. Une grâce et une modestie enchanteresses donnaient du prix à toutes ses paroles. Elle avait l'attrait piquant des fleurs sauvages des bois ; on ne pouvait la voir sans l'aimer, et elle-même ne devait aimer qu'une fois. Un cœur si pur ne pouvait appartenir qu'à un seul homme et à Dieu. À la vue d'Acacia, elle rougit de plaisir et lui tendit la main comme sa sœur. Le lingot, tout hardi qu'il était avec les hommes et avec Deborah elle-même, osa à peine effleurer du bout de ses doigts cette main charmante, et s'assit en face des deux sœurs. Quand il eut présenté son nouvel ami, John

Lewis raconta en peu de mots l'histoire de leur rencontre. Pendant ce récit, Lucy tenait ses beaux yeux fixés sur le lingot avec un mélange d'admiration et de tendresse. Deborah s'en aperçut, et répondit avec une certaine froideur :

— Il y a longtemps que nous connaissons le courage et le dévouement de monsieur Acacia. Le jour où il mettra le pied dans la voie du Seigneur, ce sera un gentleman accompli.

— J'en accepte l'augure, dit le Français, et pour vous montrer ma piété, voici une Bible que je prends la liberté de vous offrir, chère miss Deborah, et qui plaidera victorieusement ma cause. Quant à vous, miss Lucy, pardonnez-moi si je vous ai jugée moins parfaite, et daignez accepter cet objet profane que je n'oserais offrir à miss Deborah.

Àces mots, il tira de sa poche une Bible magnifique, reliée en or, et un coffret qui contenait un collier et des bracelets de perles. Les yeux de Lucy brillèrent de plaisir à cette vue, et l'austère Deborah elle-même sentit s'adoucir ses préventions. Elle jeta un regard de regret sur les perles destinées à sa sœur, et peut-être eût-elle souhaité pour elle-même quelque présent plus mondain, car quelle femme a jamais renoncé à être belle ? On trouve partout des bibles, mais où trouver des perles si grosses et si blanches, si ce n'est dans la mer des Indes, au pied des sombres récifs qui entourent Ceylan ? J'ai quelque honte de l'avouer, la sévère Deborah avait d'abord regardé le lingot d'un œil plus doux. Dans les premiers mois de son séjour à Oaksburgh, il n'eût tenu qu'à lui d'épouser la savante puritaine ; mais il feignit de ne rien voir. Il tenait de son père cette maxime, qu'il ne faut jamais épouser une dévote et mettre Dieu entre sa femme et soi. Ajoutons que la

science biblique de Deborah et son humeur impérieuse lui causaient une frayeur mortelle.

Après les premiers remerciemens, il expliqua l'objet de sa visite et pria miss Deborah de se charger de la guérison de l'Anglais, ce qu'elle fit avec une bonne grâce et un empressement dont Acacia fut surpris. Elle ajouta même que son frère serait charmé de lui donner l'hospitalité, et qu'elle ne ferait pas à un gentleman aussi distingué et à un digne serviteur de Dieu l'affront de l'envoyer dans un hôtel ou dans un boarding-house.

— Je vous remercie pour mon ami, dit le Français ; mais John Lewis ne sera pas réduit à cette nécessité. Miss Alvarez veut bien le recevoir sous son toit.

— Je le crois, reprit sévèrement Deborah ; mais il n'est pas convenable qu'un ministre de l'église réformée soit reçu dans la maison d'une papiste et d'une…

— Vous avez raison, interrompit brusquement Acacia. Miss Deborah, je vous livre mon ami. Songez qu'il doit prêcher dimanche prochain.

Il se leva pour partir.

— Mon frère Jeremiah va rentrer, dit timidement Lucy. Ne voulez-vous pas attendre le thé ?

Il parut ébranlé, mais une réflexion secrète le décida.

— Excusez-moi, dit-il, chère miss Lucy, je reviendrai demain. Aujourd'hui il faut que je règle quelques affaires trop négligées pendant mon absence.

L'Anglais le reconduisit seul jusqu'à la porte.

— Que voulait dire miss Andersen de miss Alvarez ? demanda-t-il. Le lingot sourit.

— Ce sont, dit-il, des querelles de femmes compliquées de disputes théologiques. Miss Alvarez est jeune, belle, catholique et fille de quarteronne ; c'est tout son crime.

En quelques instans, l'Anglais fut installé dans la maison, et sa blessure pansée.. Jeremiah Andersen entra et accueillit John Lewis comme un ami.

Jeremiah Andersen, grand et beau fermier kentuckien dont tous les traits marquaient la bonté, la force et la dignité, était le plus jeune de six frères dispersés aux quatre coins de l'horizon. L'un, vainqueur des Mexicains, s'était établi sur les bords du Rio-Grande ; un autre vendait à New-York du thé qu'il allait chercher à Shang-haï ; un troisième avait été fusillé à Matanzas après l'invasion de Cuba et la mort de Lopez ; un quatrième et un cinquième étaient fermiers à quelques lieues d'Oaksburgh. Le dernier, Jeremiah, qui avait alors vingt-cinq ans, était le meilleur ami du lingot.

Quand le thé fut servi : — Deborah, dit Anderson, vous n'avez donc pas su retenir Acacia ?

— Lucy l'a essayé, mon cher frère, dit un peu sèchement Deborah ; mais miss Alvarez a des charmes plus puissans.

— Au nom du ciel, reprit Anderson, ne disons de mal de personne, si c'est possible.

— Je ne calomnie personne, répliqua Deborah ; miss Alvarez ne fait aucun mystère de sa conduite déréglée.

— Ma chère sœur, dit Jeremiah, ne nous mêlons pas des affaires privées d'Acacia. Miss Alvarez le garde dans sa maison et en a fait son associé ; mais à qui doit-elle sa fortune et sa liberté si ce n'est à lui ? Vous dites qu'elle l'aime ; qu'en savez-vous ? Et si cela est vrai, qu'a-t-elle de mieux à faire ? Elle est belle, libre et fille de couleur ; qui lui demandera compte de ses actions ? Quelques sottises qu'elle fasse, aucun de nous n'est chargé de les réparer, et mon ami Paul est d'âge et de caractère à ne pas recevoir de conseils.

Deux des assistans, John Lewis et Lucy, écoutaient Jeremiah avec une angoisse visible. Lucy pâlissait et rougissait tour à tour ; elle était tentée de pleurer, et elle retenait à grand'peine ses larmes. L'Anglais, plus maître de lui, souffrait néanmoins de cruelles tortures. Quoi ! cette admirable Julia ne serait qu'une femme vulgaire, la maîtresse d'un aventurier ! Il résolut d'éclaircir ses doutes.

— Monsieur, dit-il à Jeremiah, quel est donc cet important service que mon ami Acacia a rendu à miss Alvarez ?

— Il ne vous en a rien dit ?

— Je l'ai vu hier pour la première fois.

— C'est une plaisante histoire ; mais laissez-moi d'abord vous dire comment je l'ai connu. Ce début vous fera comprendre la suite. Un jour, j'étais à San-Francisco, en Californie. La ville venait de brûler, et avec elle un magnifique magasin de thé, de jambons, de toiles, de liqueurs et de nouveautés qui était tout mon bien. Je fumais tristement un cigare, lorsque je vois arriver en rade un navire chargé d'émigrans de tous les pays. Avant qu'il fût amarré, un homme descend dans une barque avec une hache, un

marteau et une scie. C'était Acacia emportant toute sa fortune. Il était vêtu d'un vieux pantalon d'uniforme, d'une capote grise à demi usée, et coiffé d'un képi. Cet équipage, qui n'était pas celui d'un lord, était relevé par l'air gai, intrépide et bon que vous lui connaissez. En mettant pied à terre, il marcha sur un clou, le ramassa et le mit dans sa poche. J'avoue que ce soin ne me donna pas de lui une haute opinion. Cependant je le suivis, moitié par curiosité, moitié par désœuvrement. À cent pas de là, sur les cendres encore fumantes de la ville, on commençait à rebâtir ; il aborde un entrepreneur de bâtimens.

— As-tu de l'ouvrage pour un bon ouvrier ?

— Ce n'est pas d'ouvriers que j'ai besoin, dit le Yankee, c'est de clous.

— Parbleu ! dit Acacia, tu ne pouvais pas mieux rencontrer. J'ai tout un magasin de clous. En voici un d'abord.

— À quel prix ?

— Un dollar.

— Non ; dix cents.

Acacia s'éloigna en sifflant.

— Que Dieu damne tes yeux et ton âme ! jura le Yankee. Tiens, voici le dollar. Va chercher ton magasin. J'achète tout.

Acacia court au vaisseau, achète toute la provision du charpentier pour deux dollars, payables moitié comptant, moitié le soir même. Il revend cette provision au Yankee pour trois cents dollars. Sans s'arrêter, il retourne en rade, achète toute la ferraille disponible des autres vaisseaux et la revend le soir. Cette

journée lui valut deux mille dollars, et, grâce à lui, San-Francisco, pourvu de clous, fut rebâti en une semaine. Je vis alors qu'il ne fallait pas juger un homme sur sa mine. La nuit venue, il acheta un revolver, et alla dîner dans une taverne. Je ne sais quel secret instinct me poussait à le suivre. Je m'assis à la même table.

— Camarade, dit-il, vous êtes triste ; qu'avez-vous ?

— Une misère, répondis-je. Ce matin, mon magasin valait cinquante mille dollars. À midi, il a brûlé. Ce soir, je n'ai rien.

Il se mit à rire et demanda deux bouteilles de claret.

— Buvons, dit-il, cela éclaircit les idées. Quel métier savez-vous ?

— Tous.

— Bon ! voilà mon affaire. On m'avait bien dit que les Yankees ne s'embarrassaient de rien. Voulez-vous bâtir une maison avec moi ?

— Je n'ai ni argent, ni outils.

— L'argent, le voilà, dit-il ; quant aux outils, prenez ma scie, je prendrai ma hache, et demain nous irons chercher des planches.

Le lendemain, il alla droit au navire qui l'avait transporté. Matelots et passagers étaient à terre. Le capitaine restait seul.

— Capitaine, dit-il, vendez-moi cette coque vide.

— Elle est à mon armateur.

— Qu'importe ? Pouvez-vous la ramener seul ? L'armateur sera bien aise de recevoir trente mille dollars.

— Elle vaut cinquante mille dollars.

— Quarante mille ou rien, dit Acacia.

— Marché conclu.

En trois jours, le vaisseau fut dépecé, vendu et transporté à terre. Cette seule affaire nous valut cent mille dollars. Acacia eut la générosité de me traiter comme un associé. Huit jours après, nous avions un magasin rempli de choses de toute espèce. Au bout d'un an, nous étions plusieurs fois millionnaires. La maison YankeeAcacia, Jeremiah Anderson and C°Yankee était la première de la Californie. Je voulus revenir au Kentucky. — Mon cher ami, me dit-il, je suis prêt à te donner ta part, mais ne vois-tu pas qu'avant deux ans nous serons la première maison de banque des États-Unis. N'es-tu pas fier de penser que tu pourras faire la hausse ou la baisse sur tous les marchés du monde ? C'est tout ce que pouvait faire Napoléon après Austerlitz et Marengo ; encore tremblait-il devant Ouvrard, lui devant qui tremblait l'univers. L'argent est le levier qui remue le monde. Tenir ce levier dans sa main, n'est-ce pas s'élever au-dessus de l'homme et se rapprocher de Dieu même ?

— Ô sacrilège impiété ! s'écria Deborah.

— Acacia n'est pas impie, répondit Jeremiah, c'est un homme qui s'enivre des rêves de son imagination. Je l'ai vu changer vingt fois de désir, et chaque fois réaliser son désir nouveau avec une ardeur et une rapidité inconcevables. Une seule chose lui manque, — la persévérance ; mais c'est là, dit-on, ce qu'il est impossible de trouver parmi les naturels du pays qui est entre la Loire et les Pyrénées. Nous en fîmes bientôt la triste expérience. Non content de notre commerce ordinaire, il entreprit le trans-

port des Chinois en Californie. Des cinq navires qu'il expédia, l'un fit naufrage près de Whampoa ; le second et le troisième furent brûlés par les Chinois révoltés ; le quatrième échoua sur un récif, près des îles Sandwich, et ne put être relevé ; enfin le cinquième arriva à bon port, et nous apporta le choléra. De l'équipage, il ne restait que le cuisinier, le mousse et deux matelots, — des passagers rien que trois cent cinquante cadavres qu'on n'avait pas pu jeter à la mer. Le navire fut brûlé dans la rade. Un mois après, notre correspondant de New-York et celui de Stockton firent faillite. Le premier nous offrit cinq pour cent payables en trois ans, et l'autre, ses complimens de condoléance. Acacia ne fît qu'en rire. — Mon bon Jeremiah, me dit-il, je vois bien que le monde restera sur sa base. Le levier qui devait le soulever nous manque. Tout payé, il nous reste à peine cent mille dollars. Fais ce que tu voudras. Pour moi, je vais revoir Brives. Décidément la banque est une occupation indigne d'un homme de ma race, et bonne tout au plus pour des Yankees. Je vais vivre en paix à l'ombre de ma vigne et de mon figuier.

Quelque chose que je pusse lui dire, il n'en voulut pas démordre, et me parla si éloquemment du plaisir de revoir ses foyers, que je le suivis jusqu'à la Nouvelle-Orléans. C'est là que nous vîmes pour la première fois miss Julia Alvarez. Sous le vestibule de l'hôtel Saint-Charles, une affiche gigantesque annonçait la mise à l'encan des esclaves d'un citoyen de la Louisiane, M. Sherman, qui venait de mourir. L'héritier était un habitant du Massachusetts, nommé Isaac Craig…

— L'ennemi d'Acacia ? dit l'Anglais.

— Précisément. Le bruit courait qu'une des esclaves qu'on allait vendre, miss Julia Alvarez, célèbre à New-Orléans par sa

beauté et sa grâce, avait été la maîtresse du défunt, et qu'avant de mourir il lui avait rendu la liberté et légué toute sa fortune. Malheureusement le prétendu testament ne se retrouva pas, et miss Alvarez devait être vendue comme les autres. Nous courûmes au marché, et nous vîmes miss Julia. Je ne vous ferai pas son portrait, vous la connaissez. Elle était ce jour-là d'une beauté souveraine. Ses beaux yeux remplis de larmes et ses cheveux dénoués sur ses épaules nues attiraient tous les regards. Jamais plus éblouissante et plus mélancolique jeune fille ne montra son cou blanc et rond dans un marché d'esclaves. Acacia, qui sait le grec, à ce qu'il dit, prétend qu'elle ressemblait à la belle Polyxène, qu'on sacrifia sur le tombeau d'Achille. Ce sont façons de parler de Brives-la-Gaillarde. Pour moi, qui ai le cœur assez dur, j'en offris cinq mille dollars. C'était une mauvaise affaire, mais je m'y résignais. Du premier mot Acacia en offrit dix mille, et emmena son esclave.

— Hélas ! dit Deborah, les vices de l'homme lui coûtent toujours plus cher que ses vertus.

— Chère sœur, dit Jeremiah, modèle de sagesse et de piété, votre remarque est très mal fondée. Paul traita miss Alvarez avec autant de respect que si c'eût été l'impératrice de la Chine. Il lui rendit la liberté sur-le-champ. Ce n'est pas un puritain, mais c'est un homme de cœur. Je ne sais pas s'il aime miss Alvarez, mais je suis sûr qu'il ne l'a point dit avant d'être sûr qu'elle l'aimait. L'amour ne s'achète ni ne se vend ; il se donne. D'ailleurs miss Alvarez n'est pas une femme ordinaire.

— Au moins, dit John Lewis, M. Acacia devait-il épouser miss Alvarez. Le mariage est le fondement des sociétés.

— Cela était bon au temps des patriarches, dit amèrement Deborah. Les hommes d'aujourd'hui ont changé tout cela. Ils se sont arrogé sur les femmes un pouvoir souverain. Et de quel droit nous imposent-ils leurs lois ? Ils sont plus robustes, je l'avoue ; mais cet avantage leur est commun avec une foule d'animaux. Sont-ils plus justes, meilleurs, plus pieux, plus intelligens, plus beaux ? Eux-mêmes ils n'oseraient le prétendre.

— Ma chère sœur, reprit Jeremiah, permettez-moi de revenir à l'histoire de miss Alvarez. Toute la Louisiane fut surprise de la conduite d'Acacia. On admira ce Californien qui dépensait dix mille dollars pour mettre une femme en liberté. Si l'on avait su que c'était le cinquième de sa fortune, on se serait moqué de lui. Franchement cette action n'avait pas le sens commun, comme la plupart des belles actions ; mais, voyez le hasard, elle a refait la fortune de mon ami Paul. Le lendemain, comme il réfléchissait aux moyens de faire vivre miss Alvarez, car les jolies femmes, les chevaux de race et les palais de rois sont des objets de luxe dont l'entretien coûte fort cher, un petit homme à la figure de fouine entra dans sa chambre, et lui tint à peu près le discours suivant : « Mon cher monsieur, vous êtes fort riche, c'est-à-dire honnête homme ; de mon côté, je suis avocat, gueux et mal payé, c'est-à-dire à la discrétion de celui qui me paie. Je crois que vous me saurez gré de vous apprendre que miss Alvarez est une riche héritière. — Je le sais, répondit Acacia ; mais où est le testament ? — Monsieur, continua l'avocat, M. Sherman (que Dieu ait son âme !), en son temps galant homme et bon vivant, a laissé une fortune nette et liquide de deux cent quatre-vingt mille dollars, et quatre-vingts esclaves noirs ou mulâtres à qui il rend la liberté en payant leur passage pour Libéria. L'unique légataire est miss Alvarez. Le jour de la mort de M. Sherman, Isaac Craig, son neveu,

a brûlé le testament. — C'est un coquin, dit Paul ; mais que puis-je faire à cela ? — Monsieur, dit l'avocat, nous sommes sans témoins, je vais vous parler avec franchise. Quelques mois avant sa mort, M. Sherman m'a confié un double de ce testament, qui est écrit et signé de sa main comme l'original. — Et vous me l'apportez ; comment vous appelez-vous ? — Mac-Krabbe. — Eh bien ! maître Mac-Krabbe, vous êtes un digne homme ; touchez là. Où est le testament ? — Un instant, monsieur. Je vous donne la préférence, rien de plus. Isaac Craig, à qui je l'ai montré, m'en offre dix mille dollars. Certes je serais honteux de dépouiller miss Alvarez, mais j'ai quatre enfans à nourrir, les vivres sont chers, les logemens hors de prix ; j'ai acheté une petite plantation où je veux finir mes jours en honnête homme ; tout cela mérite considération. — Au fait ! dit Paul. — Le fait, le voici : donnez-moi vingt mille dollars, ou je porte le testament à Craig. — Maître Mac-Krabbe, dit Paul, vous êtes un coquin. — Monsieur, je cherche à vivre. Les temps sont durs. Au reste, appelez-moi coquin, mécréant, scélérat, attorney même si cela vous soulage, j'y suis habitué ; mais décidez-vous avant dix minutes. Mon dîner m'attend, et, suivant la belle parole d'un de vos sages :

Un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

Acacia donna les vingt mille dollars, et reçut en échange le testament. « Pourrai-je avec cela faire pendre maître Craig ? Demanda-t-il. — Non, monsieur, répondit Mac-Krabbe, mais vous le ferez mourir de rage. »

Craig voulut contester la validité du testament, et perdit son procès. Miss Alvarez, devenue riche, fit racheter les esclaves de M. Sherman, et leur donna mille dollars par tête avec la liberté ; mais aucun n'a voulu accepter la liberté, ni quitter sa maîtresse.

— Est-il possible ? dit l'Anglais étonné.

— Pourquoi non ? répondit Jeremiah. Ces pauvres gens sont fort heureux avec elle : ils mangent, boivent, font l'amour, et travaillent à leur aise dans la manufacture de poudre qu'elle a fait construire à Oaksburgh. Elle veille sur eux, elle les protège contre tous les malheurs qui sont la suite de l'imprévoyance. Chacun d'eux est toujours libre de la quitter. Personne ne courra après le fugitif. Elle fait construire une école pour leurs enfans…

— Oui, dit Deborah, et le dragon du papisme dévore ces âmes innocentes.

— En d'autres termes, reprit Jeremiah, elle a fait venir un petit abbé italien pour les catéchiser. C'est un jeune et joli prêtre, plein de grâces et de caresses comme un petit chien frisé ; il compte devenir évêque in partibus. Miss Alvarez le reçoit fort bien, le fait dîner avec elle, le gorge de bonbons et de sucreries. On n'en médit pas trop.

— Et votre ami le souffre ? dit John Lewis.

— D'abord je ne crois rien de ce qu'on dit ; de plus il est très difficile de savoir si Paul a les droits d'un amant sur miss Julia, car il s'en défend avec force, et, malgré les apparences, je ne sais qu'en penser. Les services rendus expliquent suffisamment leur intime amitié. Dès qu'elle fut devenue riche, elle voulut partager sa fortune avec lui. Il a refusé. Tout au plus a-t-il consenti à devenir son associé et à gérer les affaires de la société. Paul est aujourd'hui presque aussi riche qu'en Californie, et miss Alvarez a plus de six cent mille dollars.

— Est-ce l'usage des charpentiers de faire fortune au Kentucky ? dit l'Anglais.

— C'est une plaisanterie d'Acacia, ajouta Jeremiah. Il a été charpentier en effet et très habile charpentier. Quel métier n'a-t-il pas fait ! Aujourd'hui tous les charpentiers du comté travaillent sous ses ordres. C'est lui qui a tracé le plan et construit la plupart des maisons d'Oaksburgh. Avant lui, mon père possédait une ferme de trois mille acres isolée au milieu de cette immense forêt. Lorsque j'amenai Paul à Oaksburgh, il fut frappé de l'heureuse situation de la ferme sur les bords du Kentucky, et il décida miss Alvarez à construire une manufacture de poudre qui devait fournir à la consommation de tout l'état. Les nègres de miss Alvarez la suivirent. Paul construisit plusieurs centaines de maisons qui se vendirent fort bien, Il improvisa un journal, le Semi-Weekly Messenger, qui paraît deux fois par semaine, et qui donne le prix du beurre, du cochon, du bœuf, du sucre d'érable, des nègres du sud, qui annonce les représentations théâtrales, les sermons, les camp-meetings, les cuisinières à vendre ou à louer, les nouvelles d'Europe, d'Asie et d'Afrique, la santé du président de la république et celle du rédacteur du journal. A peine trouveriez-vous des informations plus intéressantes et plus sûres dans le New-York Herald ou dans le Times de Londres.

— Dans le Times ! dit l'Anglais en souriant avec orgueil.

— Oui, dans le Times. Paul n'a pas son pareil pour amuser l'abonné. Il bouche les trous du journal avec les intrigues secrètes de la cour de Chine ou les bonnes fortunes du tsar Nicolas. Il sait ce qui se passe dans le boudoir de la reine Victoria et dans le harem du sultan.

— Est-ce qu'il écrit purement l'anglais ?

— Il se fait entendre. Nous prenez-vous pour des membres de l'université d'Oxford ? Il s'agit bien vraiment d'imiter le style d'Addison, de Swift ou de Macaulay ! Nous avons. Dieu merci ! bien d'autres chats à fouetter. Aiguiser un mot, arrondir une période, c'est bon pour des gens d'Europe, qui ont tout le temps d'écrire des balivernes, et de les relire après les avoir écrites. En littérature. Acacia n'a qu'un principe, le voici : l'anglais n'est que du français mal prononcé.

— Oh ! s'écria John Lewis avec indignation.

— Cela nous amuse ; nous rions des pédans de la vieille Angleterre. Au reste, le Semi-Weekly Messenger est fort bien rédigé. Toutes les femmes du pays déposent leurs vers dans un coin du journal, au bas des annonces. Cette innocente manie lui vaut plus de douze cents abonnés, car il n'y a pas dans tout le Kentucky moins de douze ou quinze cents demoiselles sans emploi qui font des élégies au lieu de coudre leurs robes.

— Mon frère, dit doucement Lucy, vous passez les bornes de la plaisanterie.

— Croyez-vous, chère Lucy ? Eh bien ! j'ai tort, et je prie Deborah de me le pardonner.

Celle-ci se leva sans répondre et sortit de la salle.

— Jeremiah, dit Lucy, épargne un peu Deborah. Tu sais qu'elle n'entend pas raillerie. Tout poète est irritable.

Au même moment, on annonça M. Isaac Craig ; tous les assistans parurent surpris.

C'était un jeune homme de haute taille, très maigre, très raide et très vigoureux, un vrai Yankee. On sait que ce nom s'applique surtout aux habitans de la Nouvelle-Angleterre. Sa physionomie froide et dure tenait le milieu entre le chat et l'usurier. Il entra hardiment, le chapeau sur la tête, suivant l'usage, secoua les mains de Jeremiah et de Lucy, regarda John Lewis fixement, et dit à Jeremiah : — Monsieur, je veux vous parler d'une affaire importante. Sommes-nous seuls ?

L'Anglais alla se coucher.

— Parlez, dit Anderson.

— Monsieur, reprit le Yankee, j'ai trois cent mille dollars et j'aime passionnément miss Lucy, votre sœur. Voulez-vous me la donner en mariage ?

Lucy fit un signe négatif.

— Vous voyez sa réponse, dit le frère.

— Je sais, dit Craig, qu'on y met d'ordinaire plus de façons. Excusez-moi, miss Lucy, je suis homme d'affaires. Je ne connais pas le pays de Tendre, mais je vous aime plus que tout. J'ai de l'argent pour toutes vos fantaisies : vous irez à New-York, à Saratoga, en Europe même, autant qu'il vous plaira. Je ne vous refuserai rien, je ne vous contraindrai en rien.

— Monsieur, dit la jeune fille, je vous remercie ; je ne puis pas accepter ces offres généreuses.

Le Yankee ne se déconcerta pas. — J'espère, dit-il en se tournant vers Jeremiah, que ce refus n'altérera pas nos relations d'amitié ?

— Non sans doute, répondit celui-ci.

— Ce n'est qu'une affaire manquée.

— Je le regrette, dit Anderson avec froideur ; mais Lucy est maîtresse de ses actions.

— Et nous serons toujours bons voisins ?

— Comme à présent.

— Eh bien ! donnez-m'en une preuve.

— Laquelle ?

— On va bientôt élire un maire à Oaksburgh : donnez-moi votre voix et toutes celles dont vous disposez.

Àces mots, Jeremiah éclata de rire.

— Voilà donc l'objet de votre visite, cher monsieur Craig ? Pourquoi faire tant de détours et demander la main de ma sœur ?

— Monsieur, dit le Yankee,')e demande l'une et l'autre, et j'espère, en demandant beaucoup, obtenir quelque chose.

— Nous verrons, dit le Kentuckien ; rien ne presse. Les élections ne seront pas faites avant un mois.

Isaac sortit plein de fureur. En rentrant chez lui, il rencontra Appleton, le contre-maître renvoyé par Acacia.

— Eh bien ! quelles nouvelles ? demanda Appleton.

— Il me refuse sa sœur et sa voix.

— Est-ce que vous aimez sa sœur ?

— Moi ! Suis-je un enfant ? Quand je veux de l'amour, je l'achète tout fait. Une fille de couleur me plaît autant que ces filles de bonne maison et de grandes manières.

Appleton fit claquer sa langue. — Je me contenterais bien, dit-il, de certaine fille de couleur que je connais.

— Cette Julia Alvarez ? Il t'en a cuit d'y porter les doigts. Acacia veille.

— Oh ! dit Appleton avec rage, quand donc le rencontrerai-je au coin d'un bois ?

— Patience ! Il est sur ses gardes, et trop fort pour que nous puissions l'attaquer avec avantage ; mais je sais le côté faible. Avant deux mois, il sera forcé de quitter Oaksburgh.

— Il m'a chassé de sa maison, dit Appleton, et moi je lui brûlerai la cervelle.

— Ce n'est rien. Que dirais-tu s'il t'avait dépouillé d'un héritage ? J'ai quitté toutes mes affaires pour m'attacher à ses pas, je l'ai suivi à Oaksburgh, je lui fais concurrence en tout ; mais ce damné Français ne paraît pas s'en apercevoir. Il est heureux dans toutes ses entreprises. Aujourd'hui même je soupçonne qu'il n'est pas étranger au refus de Lucy Anderson.

— Si je le croyais, dit Appleton, quel plaisir j'aurais à troubler son bonheur !

— Comment ?

— Mon Dieu ! dit Appleton, le moyen n'est pas nouveau, mais il est bon : quelques lettres anonymes bien placées…

— C'est le pont-aux-ânes, dit Craig. Adieu, je te laisse à tes idées ; elles ne peuvent être qu'excellentes.

— Au moins vous me paierez bien ? demanda le contre-maître.

— Cinq mille dollars pour toi le jour où tu l'auras tué.

— Bien… Au revoir.

Àdemi couchée sur un canapé, dans sa chambre, miss Alvarez attendait Acacia. Elle était, contre sa coutume, rêveuse et mélancolique. Le lingot, si honnête homme et si délicat d'ailleurs, avait gardé en amour quelque chose de la licence soldatesque. Depuis l'âge de dix-huit ans, il n'avait connu en Algérie que des Moresques, des Espagnoles ou des Bédouines, femmes faciles que toute armée traîne à sa suite. Sans être beau, il avait sur le visage ce mélange de douceur et d'énergie qui plaît surtout aux femmes. Julia, déjà façonnée à l'amour par M. Sherman, son premier maître, aima passionnément son libérateur et devint sa maîtresse. Si le souvenir d'un premier amant ne l'avait retenu, Paul l'aurait tout d'abord épousée et conduite en France ; mais le fantôme de Sherman, sans troubler son bonheur présent, l'empêchait de croire qu'il pût être éternel. Disons tout, car notre héros n'était point parfait, il n'aimait plus Julia que par habitude, et, comme elle l'avait deviné, un nouvel amour qu'il ne s'avouait pas à lui-même remplissait déjà le cœur du lingot. Ce soupçon troublait la vie, jusque-là calme et heureuse, des deux amans.

— Il était bien pressé de me quitter et de rendre visite à la famille Anderson, pensait Julia.

Paul entra et embrassa tendrement sa maîtresse. — Eh bien ! dit-il, mon Anglais est casé et ne nous gênera pas, ma belle Julia.

— Je ne vous attendais pas si tôt, dit-elle.

— Ai-je mal fait ? veux-tu que j'y retourne ? J'étais menacé d'un thé : j'ai pris la fuite. Deborah, tout occupée d'établir la supériorité du sexe bavard sur le sexe barbu, n'a pas fait grand effort pour me retenir. Ce brave Lewis est une acquisition précieuse pour elle ; il écoute admirablement, qualité rare qui a fait la fortune de bien des gens.

— Miss Deborah était seule ?

— Oui,... je ne sais trop.

— Miss Lucy est-elle ici ?

— Je le crois. Je n'y ai pas fait attention.

— Ah !

Ce monosyllabe fut accentué d'une façon singulière. Paul regarda sa maîtresse et vit un nuage sur cette figure si bonne et si belle. Il se mit à genoux devant Julia et lui dit : — Que signifie cet interrogatoire, ma belle adorée ? Te défies-tu de moi ? Je t'aime de tout mon cœur, tu le sais bien, et je n'aime que toi. Pourquoi m'offenser par ces soupçons ? Quelle preuve veux-tu de mon amour ? que je monte dans la lune ? je vais chercher une échelle ; que je t'apporte les oreilles de Craig ? je vais aiguiser mon bowie knife.

— Je ne veux rien, dit Julia rassurée ; aime-moi toujours et soyons heureux. Qu'as-tu fait à Louisville ?

— J'ai pensé à toi.

— Fort bien ; mais tu pouvais y penser ici plus commodément.

— Eh bien ! j'ai vendu cent mille livres de poudre à la maison Woodman, et j'ai racolé un prêcheur pour mon église.

— Il ne me plaît pas beaucoup, ton Anglais ; il paraît froid comme un marbre.

— Ne prends pas garde à cela ; c'est un swedenborgien qui s'entretient tous les jours avec les esprits supérieurs. Sais-tu qu'il t'a trouvée belle ?

— C'est beaucoup de bonté… Quel jour doit-il prêcher ?

— Quand il sera guéri, dans une dizaine de jours. Il faut que je l'annonce dans mon journal.

— Je voudrais l'entendre.

— C'est facile. Son premier sermon, qui est un spécimen de sa doctrine, doit être prêché devant toutes les congrégations réunies. Mais le signor Carlino Bodini te refusera l'absolution.

— Je m'en moque ; avec des confitures et des dragées, je fais de lui ce que je veux.

— Je ne sais pourquoi ce petit abbé ne me plaît pas, et sans l'aversion que j'ai pour le pédantisme des ministres protestans, je voudrais te voir changer de religion.

— Quelle impiété dis-tu là, Paul ?

— Ou au moins de confesseur.

— Bah ! il m'amuse ; il est doux, persuasif, commode, serviable ; il a toujours le mot pour rire. Il m'est aussi nécessaire que mes gants et mon manchon.

— Il est trop souple. Je n'aime pas ce petit prêtre qui fait des vers italiens à ta louange. Il est musqué et pommadé comme un coiffeur.

— Jaloux !

— Moi ! que le ciel me préserve des petites grâces dont il l'a comblé ! mais je crains qu'il ne te prévienne contre moi.

— C'est pour le salut de mon âme. Il veut me retirer d'une vie de désordre. Va, tu sais bien que je t'aime et t'aimerai toujours.

Le lendemain, Acacia sortit pour aller à ses affaires. Julia, restée seule, reçut la lettre suivante :

« Un ami de miss Alvarez se fait un devoir de la prévenir du prochain mariage de miss Lucy Anderson avec M. Acacia. Le voyage de Louisville n'avait pas d'autre but que l'achat des présens de noces. Miss Alvarez pourra s'en convaincre en voyant au cou de miss Anderson un collier de perles de deux mille dollars qu'elle a reçu hier de son fiancé. »

La première pensée de Julia fut de poignarder son amant : la seconde fut de pleurer. Le signor Carlino Bodini se fit annoncer, et fut très mal reçu. Le pauvre abbé, qui venait prendre tranquillement son chocolat, fut effrayé de la colère et des larmes de sa belle protectrice.

— Lisez, dit-elle sans répondre à ses complimens, et voyez sa perfidie.

Il fit deux pas en arrière. C'était un bon petit abbé, grassouillet, parfumé, ambré de la plante des pieds à la racine des cheveux, qui avait grande envie d'un évêché et grand'peur du

martyre. Certes il n'approuvait pas la liaison illégitime de Paul et de Julia, mais il approuvait encore moins qu'on le prît pour juge entre eux. Rusé comme un Italien et comme un jésuite, gourmand comme un chat, d'évêque, il craignait par-dessus tout de se faire des querelles. — On m'envoie, disait-il, dans ce pays de sauvages pour faire des conversions, et non pour choquer inutilement des gens irritables. Miss Alvarez était la plus généreuse et la plus riche catholique de tout le Kentucky ; Acacia, malgré son indifférence religieuse, était toujours prêt à souscrire en faveur de l'église catholique, la plus mal rentée de toutes les églises d'Oaksburgh : fallait-il, par un zèle inconsidéré, se fermer la porte d'une maison si hospitalière ? Tôt ou tard un bon mariage couvrirait ce désordre momentané ; fallait-il retourner en Italie et manger piteusement du macaroni tout le reste de sa vie ? Telles étaient les réflexions du bon abbé.

— Lisez donc, dit l'impatiente Julia.

Il vit que le chocolat était à ce prix, et, baissant la tête, il lut la lettre.

— Eh bien ! reprit-elle, qu'en dites-vous ?

Il leva les yeux au ciel, soupira, et se tut.

— Peut-on trahir plus cruellement une femme ? dit Julia.

— Hélas ! dit l'abbé, les hommes sont si méchans !... Je ne vois pas la signature.

— C'est une lettre anonyme, je le sais ; mais le coup n'en est que plus cruel. Ma honte est déjà publique ; tout Oaksburgh sait qu'il m'abandonne. Est-ce le prix d'un amour si fidèle ? car je n'ai aimé et n'aimerai jamais que lui. L'ingrat !

Carlino pensa à M. Sherman.

— Mon enfant, dit-il d'un ton doux et insinuant, voilà le châtiment sévère, mais équitable, que Dieu réserve à nos désordres. Si vous aviez épousé M. Acacia, vous ne craindriez pas une rivale.

— Taisez-vous, Carlino, répondit-elle, vos sermons sont insupportables. Prenez votre chapeau et vos gants, et courez chez miss Anderson.

— Oh ! dit-il un peu étonné.

— Et voyez si elle a reçu le collier dont parle la lettre.

— Vous n'y pensez pas, chère miss Alvarez ; moi ! un prêtre ! Sous quel prétexte ?...

— Avez-vous peur du contact des hérétiques ?

— Non, miss Alvarez. Décidément je ne le puis pas.

— Eh bien ! n'en parlons plus, dit-elle avec indifférence. Au moins, cher abbé, vous ne refuserez pas de déjeuner avec moi.

L'Italien fut ravi de se tirer à si peu de frais d'un pas difficile. Le déjeuner était exquis et fort différent de celui que la plupart des Américains, toujours préoccupés de leurs affaires, avalent sans y penser. Carlino, expert dans la cuisine française et italienne, avait donné des leçons à la vieille négresse, cuisinière de la maison. Une bouteille de vin de Champagne égaya le dessert, et Carlino commença à regarder Julia d'un œil tendre. Elle s'en aperçut, et lui dit : — Mon cher abbé, qu'avez-vous fait ce matin ?

— J'ai dit mon bréviaire.

— Avez-vous visité quelques coreligionnaires, ce malheureux Irlandais, Mac-Kibbens, par exemple, qui s'est fendu le crâne hier en tombant du haut d'un toit ?

— Hélas ! dit galamment Carlino, j'étais, chère miss Alvarez, trop pressé de voir la plus belle personne du Kentucky.

— C'est bien dit, signor Bodini, mais il faut songer à cette malheureuse famille. Tenez, donnez-leur ces cinquante dollars.

— Oh ! vous êtes un ange.

— Je sais, je sais… Il serait convenable, je crois, de porter une liste de souscription chez les plus riches propriétaires d'Oaksburgh. Vous n'oublierez pas la famille Anderson.

Carlino sourit.

— Pourquoi riez-vous ? dit-elle. Ne faut-il pas secourir les malades ? N'est-ce pas une des sept œuvres de pénitence ?… Ah ! voyez donc en même temps si miss Lucy a un collier. Allez et revenez sur-le-champ. Je ne sais que faire sans vous.

Carlino s'inclina, baisa avec la grâce du défunt abbé de Bernis la main qu'elle lui tendait, et sortit.

— Singulière commission pour un prêtre ! pensa-t-il ; mais qui le saura ? Tels et tels sont devenus cardinaux qui n'avaient pas des titres plus éclatans à l'estime des hommes.

Deborah le reçut fort mal. Elle haïssait et méprisait les papistes. Elle avait gardé tous les préjugés de Knox et de Calvin contre la prostituée des sept collines, la nouvelle Babylone, le pape qui est l'Antéchrist, et les cardinaux qui sont les dragons dé-

vorans dont parle l'Apocalypse. L'orgueil et la haine sont deux passions anglo-saxonnes.

Bodini se présenta avec un air humble, grave et doux, qui ne put pas désarmer l'austère méthodiste. Il s'excusa d'abord d'entrer dans une famille protestante sans y être invité. Il y était contraint par la nécessité de venir au secours d'un pauvre ouvrier blessé. Au reste, la différence des religions ne l'empêchait pas de rendre justice à l'ardente charité des membres des autres communions chrétiennes, et en particulier de miss Deborah et de miss Lucy. Quel que fût le chemin, le ciel était le but commun de tous les chrétiens, et il osait espérer que miss Deborah et miss Lucy lui sauraient gré de leur donner occasion de montrer ces vertus aimables qui sont le plus bel attribut des femmes. Il termina par quelques flatteries italiennes qui ne firent pas grand effet sur la jeune sœur, mais qui adoucirent visiblement le regard sévère de Deborah. La pauvre fille n'était pas habituée à entendre l'éloge de sa beauté, et l'hyperbole de Carlino lui parut la vérité même, — peu convenable sans doute dans la bouche d'un prêtre ; mais ce prêtre était catholique, c'est-à-dire peu scrupuleux, suivant les idées de Deborah. Il est si doux d'être admiré, même quand on méprise l'admirateur.

— Monsieur, dit-elle avec une condescendance mêlée de raideur, la bourse d'un chrétien est à tous ceux qui souffrent. Ces sentimens sont ceux de tous nos frères méthodistes aussi bien que les nôtres. Je vous remercie d'être venu à nous.

Elle donna dix dollars, et Lucy autant. Carlino les remercia avec une politesse exquise.

— Vous avez là, dit-il, une bien belle Bible.

— C'est un présent que M. Acacia m'a fait hier, dit Deborah.

— Est-ce que miss Lucy serait moins zélée méthodiste que vous ? demanda l'Italien. Je ne vois pas la sienne. Combien je serais heureux qu'elle voulût reconnaître l'erreur où vous vivez et embrasser la religion catholique ! Vous seriez l'ornement de ma petite église.

— Ne prenez pas feu si vile, dit Deborah. Lucy n'a pas moins de zèle que moi pour la vraie foi ; mais notre ami Acacia lui a fait présent d'une parure mieux assortie à son âge et à ses goûts un peu profanes. Il lui a donné un très beau collier de perles.

— Excusez mon indiscrète curiosité, dit l'Italien en se levant, et il courut chez miss Alvarez pour lui rendre compte de sa mission.

— Hélas ! dit Julia, tout est perdu, mon cher abbé. Paul ne m'aime plus. Il est entiché de cette horrible blonde aux yeux bleus qui chante des psaumes le dimanche. Comment peut-on regarder une blonde ? Et quelle blonde ! Avec un peu d'effort, on la trouverait rousse. Elle chante faux, elle s'habille mal, elle n'a pas le sens commun, elle est ennuyeuse comme la vertu. Carlino, mon cher Carlino, ne pourriez-vous pas dire des messes pour que la sainte Vierge me fit la grâce de le dégoûter des blondes et des hérétiques ?

— Oui, dit l'abbé, deux douzaines de messes et quelques neuvaines seraient bien placées là ; mais, croyez-moi, miss Alvarez, le plus sûr est d'épouser. Dieu maudit les unions illégitimes.

— Il est trop tard, dit-elle avec désespoir.

Le soir. Acacia revint tout joyeux. Son journal venait de paraître, et annonçait le prochain sermon de John Lewis. Le lecteur nous saura gré de lui donner cette pièce d'éloquence :

Grande nouvelle !
Réforme de toutes les sectes chrétiennes !
Le genre humain mis en rapport avec le monde des esprits !
Vue claire et distincte de l'autre vie, par la méthode de saint Jean et de Swedenborg !
Sermon du docteur John Lewis, missionnaire de la compagnie des Indes orientales à Bénarès !
Progrès du christianisme dans les montagnes du Thibet !
Récit merveilleux de la fuite du docteur Lewis, poursuivi par quatre cents cavaliers mongols dans les gorges du Dawalagiri !
Miel et vinaigre, ou Dieu venant au secours de son serviteur !

« Nous avons la satisfaction d'annoncer au public une nouvelle qui comblera de joie tous les vrais chrétiens. Le révérend docteur John Lewis vient d'arriver à Oaksburgh.

« Ce missionnaire illustre, qui a surpassé par ses travaux extraordinaires les apôtres Pierre et Paul, consent, à notre prière, à se faire entendre dimanche 15 juillet dans Acacia-Hall. Un traité particulier assure l'exploitation exclusive de ses sermons à notre éminent concitoyen M. Acacia.

« Nous recevons de notre correspondant particulier de Londres la lettre suivante :

« Notre grand apôtre de l'Inde, le révérend John Lewis, va partir demain pour les États-Unis. Ce saint missionnaire, à qui sa gracieuse majesté la reine Victoria a daigné offrir tant de fois l'évêché de Calcutta, avant de reprendre dans l'Inde et dans les

montagnes du Thibet la vie de périls et de fatigues à laquelle il est accoutumé, a voulu visiter ce continent nouveau où la race anglo-saxonne a porté l'Évangile. Il veut voir cette terre des héros et des hommes libres, qui, dans un court espace de trois quarts de siècle, a fourni à l'humanité plus de grands orateurs, de grands guerriers, de législateurs illustres, d'inventeurs et d'hommes de bien que tous les autres peuples de l'univers. On croit que le savant docteur profitera de ce court loisir que lui laisse l'interruption de ses travaux apostoliques pour rédiger l'histoire de sa vie et des aventures effrayantes par lesquelles il a plu à la divine Providence d'éprouver son courage. Déjà nous avons eu le bonheur d'entendre le récit de sa fuite au milieu des montagnes du Thibet, dans les gorges du Dawalagiri. Rien n'est plus émouvant que cette fuite d'un homme de cœur poursuivi à travers les montagnes, les rivières, les précipices, courant au galop de son cheval sur le bord des abîmes, près d'être atteint par une troupe de quatre cents cavaliers mongols envoyés pour lui couper la tête, et trouvant asile dans une grotte profonde, semblable à celle des pieux solitaires de la Thébaïde. Nous renonçons à peindre l'étonnement de ces barbares lorsque, après l'avoir cherché dans tout le pays, ils se virent contraints de retourner sans lui à la cour de l'empereur du Thibet, la sauvage fureur de ce prince impitoyable, qui leur fit couper la tête sur-le-champ, et le spectacle effroyable de ces quatre cents têtes exposées sur les murs de sa capitale. Ce sont des choses qu'il faut entendre de la bouche même du docteur. — Le missionnaire John Lewis est encore très jeune ; il a trente ans à peine. Il est grand, bien fait, d'une belle figure et de manières très distinguées. C'est un gentleman accompli. L'expression agréable et parfaitement noble de sa physionomie produit le plus grand effet sur toutes les dames qui ont eu le plaisir

de l'entendre. On assure que la fille aînée du grand-lama l'avait pris en affection, et qu'elle l'avertit secrètement de quitter le pays, s'il ne voulait être massacré. D'autres disent qu'il dut plus particulièrement son salut à la communication constante qu'il entretient avec les esprits qui peuplent les régions supérieures et l'entre-deux des mondes. Sa voix est belle et sonore, son regard doux et pénétrant. Il est célibataire. »

« On nous annonce que M. Acacia, désirant augmenter encore la solennité de cette cérémonie, fait venir de Louisville un orgue-harmonium, et qu'une jeune dame d'Oaksburgh, miss Lucy Anderson, aussi recommandable par ses rares connaissances musicales que par ses grâces et sa piété, a promis d'inaugurer cet admirable instrument, le chef-d'œuvre de l'industrie parisienne.

« Le prix d'entrée, ce jour-là seulement, est d'un dollar par tête. » C'est ainsi qu'on annonce un nouveau prédicateur au Kentucky.

— Eh bien ! ma belle Julia, dit Acacia en donnant le journal à miss Alvarez, je crois qu'Isaac sera bientôt forcé de quitter la place.

Elle lut le journal et le jeta négligemment sur la table.

— Oh ! oh ! quelque nouvel orage ! se dit le Français. Les femmes n'ont jamais fini ! Qu'est-ce qui te rend triste ?

— Tiens, lis, répondit-elle avec le geste et l'accent de Manlius, et elle lui tendit la lettre anonyme.

Il la lut, la retourna dans tous les sens, et, sans dire un mot, fit trois pas vers la porte. Ce silence ne faisait pas le compte de la pauvre Julia. Elle avait compté pleurer et se mettre en colère tout

à son aise, car, entre gens qui s'aiment, il n'est guère de querelle qui ne finisse par une réconciliation et qui ne réchauffe l'amour ; mais le sang-froid du lingot la désespérait. Que répondre à celui qui n'interroge pas ? que reprocher à celui qui ne veut pas se défendre ? Julia se sentait perdue, si elle laissait la querelle s'éteindre dans le silence. Elle fit un effort pathétique, et éclata en sanglots. Ce mouvement fut si prompt et si naturel, que le bon Acacia n'eut pas le temps de fermer la porte. Il fut donc forcé de revenir et d'apaiser la belle affligée. Il s'assit à côté d'elle, et, tout en l'embrassant, lui tint le discours suivant : — Chère bien-aimée, tu es folle. Que signifie cette lettre anonyme ? Que mon bonheur fait envie à un coquin qui n'ose se montrer et m'attaquer en face. Que puis-je faire à cela ? Tous les jours, aux portes d'Alger, un Arabe se cache derrière un buisson, et d'un coup de fusil assassine son ennemi sans être vu. C'est la méthode des barbares. Dans les pays civilisés, l'ennemi vous décoche une lettre anonyme, quelque bonne calomnie bien empoisonnée, qui doit tuer ou blesser mortellement son homme. Ce sont là les inconvéniens de la vie sociale.

— Est-ce une calomnie, dit Julia, que l'histoire de ce présent que tu as fait à miss Lucy Anderson ? Ne mens pas, Carlino l'a vu.

— Carlino ! Ah ! le traître ! Il paiera pour tous. Je lui apprendrai à m'espionner !

— L'abbé n'a rien fait que par mes ordres. Réponds-moi maintenant, âme déloyale et perfide, as-tu donné ce collier ?

— Ô sublime idiote ! Carlino ne t'a pas tout dit. Oui, j'ai donné un collier à miss Lucy, j'ai fait plus, j'ai donné une Bible à miss Deborah. Faut-il m'en accuser aussi ? Jeremiah est mon meilleur

ami. J'ai fait sa fortune et la mienne, et sans lui j'aurais déjà cédé la place à cette âme damnée de Craig. Miss Lucy est, après toi, la meilleure musicienne d'Oaksburgh. J'ai compté sur elle pour l'orgue-harmonium dont je veux régaler le 15 juillet mes pratiques et celles de John Lewis. Ne lui dois-je pas quelque témoignage de politesse ?

La voix et le regard d'Acacia avaient plus d'éloquence que son discours. — Hélas ! dit Julia en pleurant, j'en mourrai ! Paul, au nom de Dieu et de notre amour, au nom du bonheur que je t'ai donné depuis trois ans, ne m'abandonne pas ! Je suis seule en ce monde, où tous me haïssent et me méprisent. Ce malheureux sang noir qui coulait dans les veines de ma mère me livre en proie à tous. Les femmes me détestent et m'envient peut-être, parce que je suis ta maîtresse, et les hommes me poursuivent de leur insolent amour. Plut à Dieu que je fusse esclave ! je sentirais moins durement ma misère.

— Ame de ma vie, dit Acacia, je jure de n'aimer que toi et de ne t'abandonner jamais ! Maintenant essuie tes beaux yeux ; les pleurs te vont mal. Si l'Anglais vient, je veux qu'il te voie telle que tu es, c'est-à-dire la plus belle et la plus gracieuse vipère de tout le Kentucky. Maintenant ne me reproche plus les présens que je fais à la famille Anderson. Tu vas voir, ingrate, si j'ai songé à toi.

En même temps il sonna.

— Dick, attelle les deux chevaux de pure race narragansett qui sont arrivés tout à l'heure de Louisville.

Julia poussa un cri de surprise et d'admiration à la vue de ces superbes animaux.

— Ceci est à toi, dit son amant. Crois-tu que cela ne vaille pas le collier et la Bible ?

Ce présent scella la réconciliation. Au fond, Julia était la meilleure fille du monde ; malheureusement elle avait commis une faute grave et fait à son bonheur une brèche qui devait s'agrandir tous les jours : elle s'était donné une rivale. Acacia comprit pour la première fois l'amour naissant qu'il éprouvait pour Lucy Andersen, et qu'il avait appelé jusqu'alors, — même au fond de son cœur, — une tendre amitié. Ses protestations de fidélité étaient sincères, mais devaient-elles l'être toujours ?

Le même soir, on fit à haute voix la lecture du Semi-Weekly Messenger dans la famille Anderson. John Lewis fut étonné de la réclame d'Acacia.

— Ce Français se moque de moi, dit-il ; je n'ai jamais vu le pays des Mongols.

— Ne faites pas le modeste, répondit Jeremiah ; Paul sait mieux que vous toutes vos aventures. Ses correspondans du, Thibet lui rendent compte de tout. Pourquoi voulez-vous cacher que vous avez fui devant les Mongols ? Je sais bien qu'il n'est pas beau de fuir ; mais songez qu'ils étaient quatre cents, et qu'à leur vue Achille lui-même eût tourné bride.

— Tout le Kentucky va se moquer de moi ! dit l'Anglais. Peut-on parler ainsi d'un ministre du Seigneur !

— Croyez, mon cher monsieur, que notre ami parle de vous très convenablement. Acacia connaît bien ses lecteurs ; il entend la réclame comme un Yankee.

— Mais, dit l'Anglais, comment s'y prendrait-il pour annoncer un acteur, ou un animal rare et curieux, Jenny Lind, Fanny Elssler, ou l'hippopotame du Nil ?

— Tout à fait de la même manière, mon cher monsieur. Croyez-vous qu'il y ait deux sortes de public ?

Au même instant Acacia entra.

— Eh bien ! dit-il, mon cher John, j'espère que vous êtes content de moi : le Semi-Weekly Messenger rend justice à votre mérite. L'annonce a fait merveille, et l'on s'arrache les numéros du journal. Je viens d'ordonner un second tirage. Craig en jaunit de fureur.

— Croiras-tu, dit Jeremiah, qu'il avait l'audace de se plaindre ?

— En Angleterre, ajouta sèchement Lewis, on ne met pas la religion en parades.

Le Français se mit à rire.

— Mon cher John, en vérité, vous êtes trop difficile, répondit-il : c'est le style habituel des annonces, et il est bon, puisqu'il réussit.

— Il réussit ! Voilà donc le dernier mot de la prudence humaine ! s'écria tout à coup Deborah. Insondable mystère de la divine Providence ! L'homme impie se glorifie dans sa sagesse, et cette sagesse n'est qu'un grain de sable que la parole de Dieu, comme un vent impétueux, soulève et transporte dans le désert. Ce qui vous manque, ô hommes qui vous enorgueillissez de votre force brutale, de vos poignets robustes et de vos larges épaules, ce n'est pas le courage, car vous savez quelquefois mépriser la

vie ; ce n'est pas l'habileté, car vous savez vous enrichir ; c'est le sens divin, c'est l'amour, que Dieu a réservé à la femme seule. Tant que la loi sera faite par vous et pour vous, elle sera souple comme un roseau fragile qui plie au moindre souffle.

— … Si Pergama dextrâ
Defendi possent, dextrâ hac defensa fuissent,

dit gravement John Lewis. Miss Deborah, vous venez de prononcer une parole telle qu'il ne s'en est pas dit une pareille depuis l'Évangile. Oui, ce qui manque à l'homme, « c'est le sens divin, c'est l'amour, que Dieu a réservé à la femme seule. » Si le monde peut être sauvé des fureurs de l'Antéchrist, il le sera par le génie et le dévouement d'une femme. N'est-il pas écrit dans la Genèse que le pied de la femme écrasa le serpent ? Vous prophétisez, miss Deborah, et l'Esprit divin a parlé par votre bouche.

Il est des complimens de toute sorte. Celui de l'Anglais, où les citations de Virgile et de la Bible se fondaient harmonieusement, alla droit au cœur de la savante Deborah. Elle parut transfigurée par la joie et l'orgueil de trouver un génie digne du sien, d'être enfin comprise et d'avoir un disciple ! Elle regarda John Lewis avec des yeux où rayonnait l'amour. La subtilité métaphysique, la sécheresse de cœur, l'aigreur théologique, la passion de commander, la haine des hommes, l'ennui d'un long célibat, tout ce qui rendait Deborah inabordable disparut en un moment. D'un coup de sonde jetée au hasard John Lewis avait fait jaillir la source vive de l'amour, de la modestie, du dévouement, — mais pour lui seul. Le reste du monde était étranger à ce prodige et n'en devait pas profiter.

— John Lewis, dit-elle avec le geste et l'accent d'une reine, je n'ai pas, comme vous le croyez, la force et la sagesse des prophètes, mais j'en ai la sincérité, et vous êtes le seul homme qui m'ait paru monter d'un pas ferme vers les hauteurs presque inaccessibles de l'idéal, vers le sommet du Sinaï entouré d'éclairs.

L'Amérique est peut-être le seul pays du monde où le bon sens le plus pratique puisse s'allier à la plus fabuleuse exaltation d'esprit. Les prophètes de la force de Deborah y sont plus nombreux que la grêle sur les toits dans un jour d'orage, et par momens on croirait que toute la nation prophétise, tant le style de David et d'Isaïe est familier aux Yankees. Cependant les assistans furent frappés de stupeur en écoutant la profession de foi de miss Anderson, tant il est difficile d'être prophète dans sa famille ! Acacia sortit et l'ut suivi de Jeremiah.

— Est-ce que ta sœur veut fonder une religion nouvelle ? demanda le lingot à son ami.

— C'est probable. Ce maudit Anglais que tu nous amènes va lui tourner la cervelle. Sous ombre qu'elle est savante, Deborah ne s'occupe plus que de l'interprétation de l'Apocalypse ; elle imite la poésie des prophètes et nous enseigne les théories géologiques de je ne sais quel Buckland, docteur orthodoxe très connu entre Oxford et Cambridge. Pendant ce temps, le ménage s'en va à vau-l'eau, et si Lucy n'y prenait garde, la prophétesse oublierait la plupart du temps d'ordonner le dîner de la famille. Les applaudissemens de ton Anglais vont encourager cette maudite manie.

— Très cher, la vie est une vallée de larmes, dit Acacia à son ami. Ce John Lewis, que j'avais pris d'abord pour un homme de sens, n'est qu'un niais vertueux et fanatique. Ma spéculation est

manquée. Demain je partirai pour Boston, et je serai bien malheureux si, dans cette terre promise des prédicans, je ne trouve pas un homme capable de me seconder.

— Quoi ! tu vas abandonner John Lewis ?

— Veux-tu que je me fasse écharper par les Kentuckiens pour l'amour de l'émancipation des femmes et de l'abolition de l'esclavage ?

— En vérité, dit Jeremiah, il manquait à ce pauvre homme d'être abolitioniste ; mais après une annonce si splendide, comment vas-tu te débarrasser de lui ?

— Très simplement. Je vais annoncer dans mon journal qu'il a reçu par le télégraphe l'ordre de retourner au Thibet, et que le grand-lama offre de se convertir avec ses cent quatre-vingt-trois femmes et tout son peuple. Je donnerai à Lewis mille dollars pour qu'il parte sur-le-champ.

— Et s'il résiste, s'il dément ton récit, s'il se laisse gagner par Craig ?

— Je le dénoncerai comme abolitioniste, et je lancerai à ses trousses et à celles dudit Craig tous les propriétaires d'esclaves du comté.

— Qu'est-ce que j'entends ? dit tout à coup Jeremiah. On annonce le supplément du Herald of Freedom.

— Le journal de Craig ! ce doit être curieux, dit Acacia. Il acheta un numéro, et lut à son ami l'article suivant :

Surprenante nouvelle !
Monstrueuse tromperie de l'éditeur du Semi-Weekly

Messenger !!
Révélations !!!

« Nous regrettons d'avoir à révéler la supercherie monstrueuse qu'un individu bien connu à Oaksburgh et méprisé de tous les honnêtes gens a osé tenter. On devine que nous voulons parler de M. Acacia, l'éditeur du Semi-Weekly Messenger. Ce gentleman ou plutôt ce misérable ruffian, qui s'est fait en Californie la plus honteuse réputation, déshonore aujourd'hui la France, son ancienne patrie, et les États-Unis, sa patrie adoptive, par son audacieuse impiété. Il annonce qu'il a pris à son service un successeur des apôtres, le docteur John Lewis, et que cet émule de saint Pierre et de saint Paul a converti une partie de l'Inde à la vraie religion. Il a compté sur la distance pour empêcher les fidèles de vérifier cet horrible mensonge. Heureusement un de nos amis qui a vu Londres et qui a visité Newgate reconnaît ce Lewis, et se souvient de l'avoir vu enfermé pour cause de bigamie dans cette prison infâme. Il se faisait alors appeler Robertson, et passait pour l'un des plus vils coquins de Londres. C'est un ivrogne et un débauché qui cache les vices les plus honteux sous l'apparence d'une piété profonde. Sa mine est hypocrite et repoussante, son regard faux et louche. Il est le digne compagnon de cet alliée qui prête son église à toutes les religions sans croire à aucune, et qui est l'ami des papistes, des Irlandais et des nègres. «

Suivaient six colonnes d'injures. Jeremiah regarda le lingot en riant. — Voilà, dit-il, un Anglais bien accommodé. Apôtre d'un côté, ivrogne, bigame et débauché de l'autre. Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ?

— La vraisemblance, dit Acacia, se trouve au point d'intersection de tous les mensonges. Lewis est un honnête homme, ins-

truit et entêté, que les Indiens de Bénarès ont noyé dans le Gange sans le corriger de l'envie de convertir ses semblables.

— Vas-tu le laisser entre les griffes de Craig ?

— Non, dit Acacia. Je le garde. Nous swedenborgiserons Oaksburgh, ou le diable m'emporte ! Désormais plus de trêve entre Craig et moi ! L'un des deux tuera l'autre, et, si j'en crois mes pressentimens, Craig n'a pas longtemps à vivre. Je vais voir Carlino, et, par lui, ameuter mes dogues d'Irlande. Avant trois jours, tu verras un beau tapage. Adieu.

Thémistocle, en son temps maire d'Athènes et grand homme, voulait qu'on gravât sur sa tombe : Ci gît l'homme qui a fait le plus de bien à ses amis et le plus de mal à ses ennemis. Cette maxime, résumé de la politique des Grecs et des Romains, était la règle de conduite d'Isaac Craig. Il haïssait ses ennemis jusqu'à la mort, mais il servait ses amis pour en être servi à son tour. Sans peur, sans foi, sans scrupules, hypocrite et peut-être dévot (qui sait le singulier mélange d'idées que contient la cervelle d'un Yankee ?), citant la Bible à tout propos et pratiquant l'usure, ne buvant jamais de vin par tempérance et s'enivrant de whiskey, c'était le vrai citoyen du Connecticut tel que les gens du sud aiment à se le représenter. Bien qu'il fût brave, il n'avait rien du courage aventureux, de la franchise et de la générosité des Kentuckiens ; mais il était riche, ce qui par tout pays, et surtout dans les sociétés nouvelles, est une force immense ; il prêtait de l'argent sur bonne hypothèque à la moitié des fermiers du comté ; il était président de la banque d'Oaksburgh et tenait dans sa dépendance la plupart des marchands de la ville. Enfin, par son journal, il pouvait d'un mot ruiner le crédit financier de ses ennemis, ou les déshonorer. Dans l'ouest, les entreprises sont gigantesques

et les ressources très restreintes ; une faillite annoncée devient aussitôt certaine ; chacun veut être remboursé le même jour. La Banque de France elle-même ne résisterait pas à une pareille épreuve.

Craig, haï de tous, mais puissant par son journal et par son argent, était pour Acacia un ennemi redoutable. Ces deux hommes se partageaient Oaksburgh, et leur rivalité n'y faisait pas moins de bruit qu'à Vérone celle des Montaigus et des Capulets ; seulement elle n'était pas aussi poétique. Il y a beaucoup de différence entre des gentilshommes vêtus de soie et de velours qui s'entretuent pour l'honneur et le service des dames, en débitant d'un air passionné les plus beaux vers que l'amour ait jamais inspirés à un poète d'outre-Manche, et deux journalistes en paletot qui se jettent, faute d'argumens, leurs écritoires à la tête, et se disputent l'attention et l'argent de cinq ou six mille badauds ; mais il faut se contenter de ce que le ciel nous donne, et, puisque le beau soleil du Kentucky éclaire par hasard un puritain du Connecticut, il faut peindre ce triste et désagréable héros.

Plus heureux que son adversaire, Isaac était né Américain et protestant. Jusqu'au jour où les écoles primaires, les journaux, la vapeur, le télégraphe électrique et les coups de canon, — distribués dans une sage mesure aux parties récalcitrantes de l'espèce humaine, — auront cimenté la liberté, l'égalité et la fraternité, on verra des Anglo-Saxons qui haïront des Irlandais qui les exècrent, des ministres protestans déclamer contre l'infâme Babylone où trône le pape, et des prêtres catholiques regretter la vieille inquisition, malheureusement passée de mode. La grande république des États-Unis, jusqu'ici le plus bel exemple de fusion pacifique des races que le le monde ait connu, est encore loin de

ce bel idéal entrevu par les philosophes. Un parti orgueilleux et inhabile, les know-nothings, qui s'imagine que la divine Providence a créé l'Amérique du Nord pour lui seul, veut fermer ses portes aux émigrans d'Europe. C'est sur ce parti peu nombreux, mais puissant, que s'appuyait Craig. Il flattait leurs passions pour les faire servir à ses desseins.

Le lendemain du jour où parut l'article du Herald of Freedom contre Lewis, Craig, aussi résolu que son rival à vaincre ou à périr, voulut ameuter contre Acacia toutes les passions religieuses. C'était le côté faible du Français. Au Kentucky, comme ailleurs, on ne cherche pas volontiers querelle à un homme qui est riche, généreux, qui a un journal dans sa main, et qui, d'un coup de carabine Minié, tue un perroquet à cinq cents pas. Aussi Paul se faisait respecter de tout le monde ; mais les ministres de toutes les sectes, même ceux qui étaient à ses gages, le haïssaient secrètement. Acacia, élevé en France dans ces idées décentes qui sont le partage d'un si grand nombre de Français, était une pierre de scandale pour toutes les communions. En religion comme en amour, on pardonne plus volontiers aux ennemis qu'aux indifférens. Craig le savait, et c'est sur l'hostilité secrète ou déclarée des pasteurs protestans qu'il fondait ses plus grandes espérances. Il alla trouver Toby Benton, le ministre de la secte des méthodistes.

M. Toby Benton, ancien épicier qui n'avait pas fait fortune, cherchait dans le sacerdoce un asile contre les tempêtes du monde et de l'épicerie. Ennuyé de mêler sans succès l'ocre au café pilé et de vendre sous le nom de bougie de la chandelle fumeuse, il s'était jeté dans le sein du Seigneur. Tour à tour morave, anglican ou presbytérien, suivant les gens à qui il avait affaire, il avait rencontré Craig et s'était fait méthodiste. Je ne le

blâme pas : les wesleyens valent bien les presbytériens, qui valent bien les anglicans, qui valent bien les puséyistes, lesquels ne sont guère inférieurs aux quakers. Au reste, toujours plein d'un zèle fervent pour la conversion des âmes, M. Benton composait de petits livres religieux qui se vendaient fort bien dans les wagons des chemins de fer du Kentucky parmi d'autres productions moins édifiantes, telles que l'Art de faire sa cour aux dames. Les livres de M. Benton se recommandaient par l'austérité de leurs préceptes. Il commentait la Bible avec une pieuse véhémence. Il comparait les catholiques à ces troupeaux de cochons que Jésus-Christ fit noyer dans le lac de Génésareth, et les autres dissidens aux Moabites et aux Ammonites. Ses coreligionnaires n'étaient rien moins que le peuple d'Israël, et lui-même, il était tantôt Moïse gouvernant les enfans de Jacob, tantôt, plus modeste, la nuée lumineuse guidant les tribus dans le désert. Tel qu'il était, avec ses petits livres, les souscriptions des fidèles et quelques spéculations assez heureuses sur les jambons qu'on envoyait à la Nouvelle-Orléans, M. Benton jouissait d'un revenu de trois mille dollars.

Dès que Craig fut entré, une négresse apporta une pinte de whiskey et une boîte de cigares, et les deux amis, restés seuls, sans plus de complimens, parlèrent de leurs affaires.

— Vous avez lu le Herald of Freedom ? dit Craig.

— Je l'ai lu. C'est une belle pièce d'éloquence, mais vous avez oublié l'essentiel.

— Vous m'étonnez ! Louche, bigame, échappé de Newgate, peut-on rien dire de plus fort ? L'Anglais est coulé à fond et en-

traîne avec lui son protecteur, ce damné Acacia, que l'enfer confonde !

Benton mit ses lunettes et regarda Craig en souriant.

— Suffit-il d'arracher l'ivraie, dit-il, pour faire pousser le froment ? Vous savez où est l'ange des ténèbres, et vous en avez averti vos frères. Ignorez-vous quel est l'ange de lumière, ou n'osez-vous le leur montrer ? Péchez-vous par ignorance ou par défaut de courage ?

— Bien. Vous voulez que je fasse une réclame en votre faveur. Nous nous entendrons parfaitement. Lewis vous fait concurrence, Acacia me ruine ; unissons-nous. Que le prédicateur donne la main au journaliste ! Vous avez plus d'intérêt que moi dans l'affaire.

— Moi ! Point du tout. Je prêcherai partout ailleurs aussi bien qu'à Oaksburgh. C'est vous qui voulez la mort du Français.

— Pourquoi faire ? Tous les jours il arrive qu'on tire au hasard un coup de pistolet, et que, sans y penser, on tue son ennemi. Ai-je besoin de vos sermons pour justifier ce hasard ? Cher ami, ne chicanons pas, comme deux avocats qui plaident à l'heure, et convenons de nos faits. Nous sommes trop Yankees tous deux pour nous tromper. Si vous êtes du Massachusetts, je suis, moi, du Connecticut ; l'un vaut l'autre. Que notre intérêt commun nous serve de lien ! Le roi Salomon a dû dire quelque chose d'excellent sur ce sujet. Voulez-vous prêcher seul à Oaksburgh ? Réunissez contre Acacia tous vos confrères. Dites-leur, ce qui est vrai, que son dessein est de les chasser tous, que ce swedenborgien n'est qu'un papiste déguisé, un abolitioniste et un impie, qui ose blâmer les décrets de la divine Providence, et affranchir une

race que Dieu même a maudite dans la personne de Cham, premier roi d'Afrique. Prêchez, criez, ameutez, faites tout ce qui vous plaira : je vous appuierai et crierai plus fort que vous. Je rendrai compte de vos sermons, je ferai l'éloge de vos livres, et si avant un an la ville d'Oaksburgh reconnaissante ne vous fait pas présent d'un presbytère et de deux cents acres de bonnes terres du Kentucky, foi de Craig, je suis prêt à vous signer un bon de vingt mille dollars.

— Et quelle est votre part dans l'affaire ?

— Fort peu de chose ; je suis modeste dans mes désirs. Ne remarquez-vous pas que les affaires d'Oaksburgh sont mal administrées, et que l'ancien maire, qui vient de mourir, était un pauvre homme ? La ville possède plus de douze mille acres de terres excellentes, qui sont incultes. Cela nous déshonore aux yeux des étrangers. Un maire sage et habile…

— Achèterait ces terres publiques à vil prix et les revendrait fort cher. Bien, je vous comprends. Comptez sur ma voix et sur toutes celles de mon église. J'espère que vous ne m'oublierez pas dans l'achat des terrains.

— Convenu. Ce n'est pas tout : il faut dès à présent élever autel contre autel, et, s'il se peut, provoquer une émeute contre Acacia et son ami Lewis. Je connais Acacia, il est d'un naturel impatient et prompt, il fera quelque imprudence, on en viendra aux mains, et… Dieu sait ce qui peut arriver dans une bagarre : les balles ne connaissent personne.

— J'espère, dit gravement Benton, que vous ne pensez pas à le tuer ?

— Moi ! à quoi bon, très cher ? J'aime mon prochain comme moi-même. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, mon prochain était tué par quelque maladroit, j'en serais très affligé ; mais je ne crois pas que cette crainte doive m'empêcher de travailler à la vigne du Seigneur et de chasser tous les papistes du comté. Un petit mal ne doit jamais empêcher un grand bien.

— Bien dit ! Ah ! cher ami, vous êtes un de ces braves enfans de Lévi que Moïse envoya massacrer vingt-trois mille Israélites après la construction du veau d'or. Vous avez la foi et les œuvres. Dieu vous récompensera.

— Je l'espère, répondit modestement Craig, et il sortit pour laisser le champ libre à son allié.

— Ténébreux coquin ! pensait Benton. Avec quel sang-froid il parle de tuer un homme ! Hélas ! pourquoi n'ai-je pas fait fortune dans la cannelle et le clou de girofle ? Cependant je ne puis pas quitter Oaksburgh. Il faut que je vive après tout ; tant pis si d'autres en meurent. Pourquoi vient-on se mettre en travers de mon chemin ? Si Acacia est tué, je ne serai pas complice du meurtre ; je le désavoue d'avance. Que le sang versé retombe sur la tête du meurtrier !

Après quelques réflexions de cette espèce, Benton ne pensa plus qu'à seconder Craig de tout son pouvoir. De son côté, celui-ci, qui ne comptait pas uniquement sur l'éloquence de son associé et sur ses intrigues pour venir à bout de son adversaire, prenait ses mesures avec Appleton. On verra bientôt l'effet de leurs complots.

Acacia faisait des préparatifs tout pareils. Il devinait le projet de son ennemi et guettait ses mouvemens avec le sang-froid et la

clairvoyance d'un ancien soldat d'Afrique. S'il avait suivi son inclination, un bon duel aurait en quelques minutes terminé la querelle ; mais le duel n'est pas de mode aux États-Unis. Là, comme en Angleterre, on ne viole pas les lois, on les tourne. Vous connaissez la ruse d'Escobar et la manière d'éviter le duel en se promenant dans un champ et en attendant son homme. Escobar était Yankee, ou méritait de l'être. Il est interdit de se battre en duel, mais non pas de se défendre à main armée. Deux hommes se rencontrent sur une place publique, et, sans souci des voisins, échangent une douzaine de balles. Le jury manque rarement de déclarer que chacun des deux s'est trouvé dans le cas de légitime défense. Quelquefois les passans se mettent de la partie, et la mêlée devient générale. Acacia s'attendait chaque jour à quelque aventure de ce genre, mais il ne voulait pas la provoquer. Il redoutait la prévention naturelle des indigènes, et surtout des know-nothing, contre un citoyen de fraîche date. Sa générosité, sa gaieté, son caractère ouvert et facile, son esprit exempt de préjugés, prompt à se plier aux habitudes de tous, lui faisaient nombre de partisans parmi les Kentuckiens ; il avait d'ailleurs un ami chaud et dévoué dans l'intrépide Jeremiah, son ancien associé en Californie. Tout cela ne le rassurait pas encore. Il voulait devenir un chef de parti tout-puissant dans le comté d'Oaksburgh, et ne tuer Craig qu'après avoir pris ses précautions contre les suites naturelles de cette mort. Notre héros, comme on voit, n'avait rien d'idéal, et ne doit servir de modèle à personne. Cependant, avec ses vices et ses vertus, il n'avait guère d'autres ennemis que les pédans ou les satellites de Craig. Je n'ose dire qu'il eût réussi partout comme au Kentucky : les puritains de la Nouvelle-Angleterre l'eussent mis à l'index ; mais les gens du sud sont plus indulgens pour des vices dont ils ont eux-mêmes une

bonne part. La franchise d'Acacia leur plaisait, et ses mœurs relâchées ne scandalisaient pas leur piété un peu tiède.

Avant tout, dans la lutte qu'il prévoyait. Acacia résolut de s'assurer un allié puissant et propre à la bataille, le bon Carlino Bodini. L'abbé, par métier et par tempérament, n'était pas belliqueux, mais il avait, comme tous les prêtres catholiques, une influence extraordinaire sur les émigrans irlandais. Ces pauvres gens, qui sont d'ailleurs, après les nègres, la race la plus maniable de la création, ont gardé de leur origine celtique une disposition naturelle à la paresse et aux batailles. Sur cent coups de poing ou de couteau, l'Irlande en donne ou reçoit quatre-vingt-dix. Que faire quand on aime à se chauffer au soleil ? On boit du whiskey, on se querelle, on se bat, et si l'on est armé, on se tue. Cette population errante et malheureuse, sur qui pèsera longtemps encore, même au-delà de l'Océan, le joug de l'implacable Angleterre, obéit, comme un troupeau de moutons, aux ordres de ses prêtres. Disons tout : sans les prêtres catholiques, la race irlandaise serait exterminée ou avilie depuis longtemps.

Voilà d'où venait la force de l'abbé. Heureux le candidat qui, dans les élections municipales, peut s'assurer le concours des poings irlandais ! son élection est certaine. Acacia le savait, et il alla rendre visite à Carlino. L'Italien était ambitieux. L'espoir d'obtenir, par l'influence d'Acacia, une cure, peut-être même une mitre d'évêque, le décida. Il promit le concours de ses Irlandais, et Acacia s'engagea de son côté à tenir à leur disposition pendant huit jours six tonneaux de bière, deux cents jambons et deux barils de whiskey.

En rentrant chez miss Alvarez, Acacia trouva Jeremiah Andersen et Lewis qui l'attendaient. La belle Julia leur tenait compa-

gnie. L'Anglais, plongé dans la douce ivresse de l'amour, répondait à peine aux plaisanteries de Jeremiah. De son côté, Julia, qui était la coquetterie même, prenait plaisir à troubler par ses regards son grave et naïf adorateur. Dès son entrée. Acacia s'en aperçut, et en fut blessé.

— Elle ne m'aime pas, pensa-t-il, et il ne réfléchit pas qu'il n'était plus lui-même l'amant des anciens jours. Cependant il baisa tendrement la main de sa maîtresse et serra celle de ses amis.

— Tout va bien, dit-il, et nous gagnerons la partie.

— Quelle partie ? demanda l'Anglais.

— Celle que nous jouons contre Craig. Dans ce pays, tout est matière à élection, à discussion, à bataille. Il ne meurt pas un chat sans que les journaux l'annoncent, et, s'il est mort d'indigestion, expliquent au public le menu de son dernier repas. C'est ce qui rend l'Amérique si amusante, que je conseillerai quelque jour à tous les hypocondriaques d'Europe de venir la visiter. En France, Lyon crève de rage de n'être point Paris ; mais Oaksburgh n'envie rien à personne. On s'y prêche, on s'y injurie, on s'y tue comme à New-York ; personne n'a le spleen.

— l'Angleterre ne manque ni de journaux, ni d'élections, ni de coups de poing, dit fièrement John Lewis.

— Il vous manque, dit Acacia, cinq ou six races et religions ennemies, pour qui tout est champ de bataille. Chez vous, le bâton d'un policeman fait fuir plusieurs milliers d'hommes. Ici le policeman lui-même a des opinions politiques, et les soutient unguibus et rostro, c'est-à-dire à coups de poing et à coups de revolver.

Vous verrez cela dans trois semaines, quand on élira le nouveau maire. Jeremiah, quel est ton candidat ?

— Toi, si tu veux.

— Grand merci. J'ai d'autres affaires. Est-ce que nous laisserons le champ libre à Craig ? Mon cher ami, je veux que tu sois maire. Si ce coquin de Yankee est nommé, la place ne sera plus tenable.

— Je veux vivre en paix, dit Jeremiah. Dès que je serai maire, on criera sur les toits que je m'enrichis aux dépens du public, que j'emploie l'argent de la ville à réparer ma maison et le chemin qui y mène ; si je fais poser des réverbères, on dira que je suis actionnaire de la compagnie des gaz ; si je fais macadamiser la ville, que je suis intéressé dans l'entreprise ; si j'envoie les policemen ramasser les ivrognes dans la rue, on criera contre ma tyrannie et mes prétoriens à un dollar par tête ; si je parle en public, on me sifflera, ou, si l'on m'applaudit, le journal de Craig dira que je suis sifflé ; si je bois un verre de vin avec des amis, on dira que je scandalise la ville par mon luxe et mes débauches, et si je ne bois que de l'eau, que je m'enivre à domicile. Je serai appelé tous les matins voleur, assassin, suborneur, adultère, ivrogne et Irlandais ; deux fois par mois, je serai brûlé en effigie. Mon cher ami, fais maire qui tu voudras : je suis prêt à combattre avec toi ; mais pour briguer des fonctions publiques, je ne suis pas si sot.

— As-tu tout dit, Jeremiah ? Eh bien ! tu seras maire en dépit de toi-même. C'est une lâcheté d'abandonner un ami dans le danger.

— Pourquoi ne t'offres-tu pas toi-même aux suffrages ?

— Parce que je suis étranger, et que les know-nothing, qui voteraient contre moi en faveur de Craig, te préféreront toujours à un Yankee. Si Craig devient maire, toutes mes entreprises s'en vont à vau-l'eau, car le monde est toujours pour le plus fort. Je serai obligé de le tuer comme un chien, en pleine rue, et c'est ce que je veux éviter. Je veux, si je le tue, avoir pour moi les témoins, les jurés et le peuple. Tu prétends vivre en paix ! Imprudent ! est-ce qu'on vit en paix quand on déplaît au parti dominant ? Tu seras obligé ou de servir Craig à genoux, ou de résister seul après m'avoir laissé périr. Le lion vit en paix parce qu'on craint ses dents et ses griffes ; mais l'agneau est toujours mangé par les loups ou par les hommes. Sois lion pour ne pas être agneau ; ou si tu n'as pas le courage de combattre, sors du Kentucky, tu n'es pas digne de vivre au milieu de cette race généreuse qui a civilisé les Indiens à coups de carabine et peuplé la grande vallée de la virginie. Va visiter cette Europe où le soleil se lève, où les peuples engourdis ne demandent à Dieu que le repos et la sécurité ; va voir Paris et Londres ; tu pourras être un honnête homme et un citoyen paisible, mais tu ne seras jamais un libre et glorieux Kentuckien.

— Que dites-vous d'un si beau discours, miss Alvarez ? dit Jeremiah en souriant.

— Je dis que Paul a parlé vaillamment, comme il sait agir, répondit Julia. Si j'étais Kentuckien, je ne céderais pas la place à un Yankee.

— Qu'est-ce que la mairie d'Oaksburgh, reprit Acacia, sinon le premier degré de l'échelle ? Qui t'empêche de devenir représentant au congrès, chef de parti, président des États-Unis, et de marcher l'égal des rois ? Est-ce l'exemple de James Knox Polk,

l'ouvrier sellier, qui t'effraie, ou celui de Franklin Pierce, dont on pouvait faire un excellent greffier, et qu'on vient de nommer président ?

— Allons, puisque tu le veux, et que miss Alvarez pense qu'on ne doit pas reculer devant un Yankee, j'accepte. De ton côté, songe à combattre vaillamment.

— L'abbé Carlino me répond des Irlandais ; avec cinq ou six tonnes de lager-bier, j'aurai tous les Allemands. Notre ami John se charge de séduire les dames.

— Quel rôle jouent les dames dans les élections ? demanda l'Anglais.

— Le rôle principal, comme dans tous les pays du monde. Vos contes les amuseront, vos discours mystiques sur la double nature de l'homme les enlèveront au septième ciel, votre qualité d'Anglais fera le reste. A beau prêcher qui vient de loin… Quant à moi, je battrai la caisse pour tous dans mon journal, et je me charge des rafraîchissemens.

— En vérité, monsieur, dit Lewis, si je n'avais pas charge d'âmes et si je n'avais pas résolu de consacrer à l'abolition de l'esclavage les forces que Dieu m'a données, je quitterais le Kentucky aujourd'hui même.

— Pourquoi cela ? dit Acacia. Parce que vous êtes dans la coulisse et que vous voyez la peine que se donnent les machinistes. Croyez-moi, ne faites pas le dégoûté ; ce sera une fort belle pièce, et très applaudie le jour où nous la jouerons. Est-ce une comédie ou une tragédie ? Le jeune premier épousera-t-il celle qu'il aime, ou le héros sera-t-il assassiné par le traître ? Je l'ignore ; mais

soyez sûr que vous ne vous ennuierez pas. Un jour, si vous retournez à Londres, vous aurez plaisir à raconter vos souvenirs à vos amis. Suivez seulement mon conseil, et, dans l'intérêt de vos doctrines, ne vous hâtez pas trop de parler de l'affranchissement des nègres. Attendez que le public s'accoutume à vous. Sinon, la pièce pourrait finir dès le premier acte, et le héros, jeté dans un baril de goudron liquide, et emplumé, prêterait à rire aux spectateurs. Au ravoir, miss Alvarez. Viens avec moi, Jeremiah. Il est temps de répondre au feu de Craig.

Les deux amis sortirent et laissèrent John Lewis seul avec Julia.

La belle créole était nonchalamment assise, les bras croisés, les yeux à demi fermés. Entre les paupières passait languissamment un regard plus doux que le miel d'Hybla et plus pénétrant que l'acier le mieux trempé. Le bon swedenborgien ne s'était jamais vu à pareille fête. L'Anglaise la plus belle a toujours quelque chose d'original et de heurté où le regard s'arrête et s'accroche : c'est un mélange de raideur puritaine et d'orgueil anglo-saxon qui étonne beaucoup plus qu'il ne séduit. On devine la femme qui est libre avant le mariage et maîtresse impérieuse au logis après la cérémonie nuptiale. Julia, Espagnole, créole et catholique, était la grâce même ; malheureusement elle avait aussi toute l'étourderie des nègres à qui la bienfaisante Providence a ôté la prévoyance et le bon sens, pour qu'ils sentissent moins leur misère. Du premier coup d'œil, elle vit que l'Anglais l'aimait, et elle s'amusa de cette passion soudaine. Elle avait aimé déjà, et, comme dit Byron, après le premier amant la femme n'aime plus que l'amour : elle voulut exciter la jalousie d'Acacia, et choisit le pauvre Lewis pour victime de sa coquetterie.

— C'est une glorieuse entreprise que la vôtre, monsieur, dit-elle après un instant de silence. Affranchir une race méprisée et braver les moqueries et la haine des hommes, voilà ce qu'on voit rarement au Kentucky.

— Miss Alvarez, dit-il avec gravité, c'est le devoir de tout bon Anglais de venir au secours des faibles et des opprimés. C'est un Anglais qui inventa la philanthropie. L'Angleterre, disait notre grand Wilberforce, est le palladium de la liberté. Partout où s'étend une main libre et généreuse, cette main est celle d'un Anglais.

Un bâillement étouffé entr'ouvrit légèrement les lèvres de Julia.

— Chose étrange, pensait-elle, qu'un Anglais en tête à tête avec la femme qu'il aime passe le temps à lui vanter l'Angleterre !... J'ai lu, dit-elle tout haut, le Semi-Weekly Messenger qui rend compte de vos travaux apostoliques. Vous avez dû courir bien des dangers dans les montagnes du Thibet, et c'est un grand bonheur que la fille du grand-lama ait pris soin de vos jours. Partout les femmes adoucissent ou préviennent les effets de la fureur des hommes.

— Oui, miss Alvarez, quand elles sont belles et bonnes comme vous l'êtes.

La réponse de l'Anglais fut si prompte, qu'il n'eut pas le temps de la réflexion ; il en fut surpris et presque effrayé. Sa phrase ne disait pas : Je vous aime, mais le ton et l'accent de la voix le disaient clairement. Il baissa les yeux, maudissant sa témérité. Lewis, très fort en théologie, connaissait peu de chose en amour. Julia rougit un peu, et se remit aisément. Elle aimait Acacia, mais

elle aimait encore plus qu'on la trouvât belle, et souffrait trop volontiers qu'on le lui dît. Pardonnez-lui : c'est au pôle et sur les côtes du Groenland qu'on connaît l'amour vrai et désintéressé ; les gens du midi ne connaissent que le plaisir.

— Je ne suis ni belle ni bonne, dit Julia ; mais je suis sensible aux malheurs de mes frères, qui sont esclaves comme je l'ai été moi-même. Je n'oublie pas que la générosité de M. Acacia m'a seule tirée de la servitude, et qu'il a fait de moi une femme libre, riche et heureuse.

Le nom du lingot excita la jalousie de l'Anglais.

— Vous l'aimez beaucoup ? dit-il.

— Oui, dit Julia en souriant, je l'aime comme l'ami le plus tendre et le plus dévoué. Je lui dois tout.

— Ah ! dit Lewis en soupirant, pourquoi ne me suis-je pas trouvé là quand le barbare Craig vous mit en vente ? Je n'aurais laissé à personne le bonheur de vous rendre la liberté ; mais je puis encore vous servir.

— Comment ? dit Julia étonnée.

— Il a sauvé le corps périssable, je veux à mon tour sauver votre âme immortelle. Miss Alvarez, vous êtes la plus belle des femmes et la meilleure, mais vous êtes plongée dans les ténèbres du papisme. Vous avez la beauté et le parfum du lis qui croît dans la solitude ; votre cœur est un temple dont les murailles sont faites de jaspe et de pur diamant taillé par un artiste divin, mais dans ce temple admirable vous offrez des sacrifices aux faux dieux. Vous ignorez la vie spirituelle et ce monde innombrable d'esprits qui nous entourent, qui nous pénètrent de leur sub-

stance, qui dirigent à notre insu nos pensées et nos actions. Vous ignorez ces êtres puissans qui comblent l'immense et effrayant intervalle qui nous sépare du Créateur, et toute cette hiérarchie céleste dont Swedenborg seul et quelques-uns de ses disciples bien-aimés ont pu contempler le merveilleux spectacle. Et quelle âme fut jamais plus digne que la vôtre d'un tel bonheur ? C'est vous que Salomon voulut désigner dans le Cantique des Cantiques sous la figure de l'aimable fiancée qui cherche son époux, c'est vous…

Ce discours aurait pu durer longtemps, car John Lewis était fort sincère et se sentait entraîné par son éloquence ; mais miss Alvarez jugea à propos d'y mettre un terme. Elle était trop bonne catholique pour entendre parler sans indignation des visions de Swedenborg, et trop femme pour se plaire longtemps à des discours où la métaphysique la plus aiguë se combinait avec l'amour. Tranchons le mot : Lewis l'ennuyait. Elle n'en laissa rien voir, mais elle se hâta de changer de conversation. Lewis s'aperçut enfin qu'elle avait des distractions, et sortit enchanté de son succès. — Elle m'écoute, se disait-il, c'est beaucoup ; encore un peu de temps, et je la convertirai. Peut-on refuser son cœur quand on a laissé convaincre son esprit ? Qu'elle est belle ! Elle est très riche. Je l'épouserai, je l'emmènerai en Angleterre, je serai évêque à mon tour, et je siégerai à la chambre des lords. J'aurai le plaisir de braver le préjugé en mêlant son sang au pur sang saxon, le plus noble de tout l'univers ; je l'élèverai jusqu'à moi, et je ferai à la fois ma fortune et son bonheur.

C'est au milieu de ces rêves dorés que s'endormit le docteur John. Le lendemain, au point du jour, il fut éveillé par un grand bruit de tambours, de trompettes, de grosses caisses, de tam-

tams et de clarinettes. Il mit la tête à la fenêtre et vit douze ou quinze cents personnes qui attendaient son réveil. Au premier rang, une vingtaine d'Allemands soufflaient dans des cuivres l'air de Yankee doodle. Debout sur les marches de pierre de la maison d'Andersen, Acacia, tenant de la main gauche un papier, et de la droite un bâton levé, semblait un chef d'orchestre qui dirigeait et contenait l'enthousiasme de la foule. Aussitôt que l'Anglais parut. Acacia fit un signe, et les musiciens gardèrent le silence. À un second signe, tous les assistans poussèrent un cri formidable : hurrah pour John Lewis ! Ce cri fut répété neuf fois, et le docteur salua en mettant la main sur son cœur. Au troisième signe du lingot, les hurrahs cessèrent, et Acacia, ôtant son chapeau, prononça d'une voix claire un discours admirable à la louange de John. Les bornes de ce récit ne permettent pas de rapporter en entier ce discours, chef-d'œuvre du genre démonstratif. Voici les dernières paroles : « Sois le bienvenu dans nos murs, noble enfant de la glorieuse Angleterre ! Sois le bienvenu, envoyé d'une religion de paix et de miséricorde, apôtre de l'Inde et du Thibet, de la Chine et du Népaul, qui as échappé comme Daniel à la griffe des lions, et comme Abdénago aux flammes de la fournaise. Enfant de la vieille Angleterre, la jeune Amérique te salue ! »

Les hurrahs redoublèrent. Au signal d'Acacia, une jeune fille de dix ans monta sur une échelle et présenta au docteur un bouquet de fleurs de magnolia. Pendant ce temps, John Lewis cherchait une réponse : il était fort embarrassé ; le lingot ne l'avait pas averti, pour qu'il pût jouer son rôle avec plus de naturel et de simplicité. Dans les pays parlementaires, chacun s'habitue de bonne heure à parler sans préparation. On parle au club, au meeting, sur la borne, partout. Le robinet de l'éloquence anglaise et américaine n'est jamais fermé. Malheureusement John n'était

qu'à demi habillé : sa cravate était mise de travers, son gilet mal boutonné, sa barbe était longue. On sait combien ces détails influent sur les dispositions des plus grands orateurs. Enfin, au milieu du silence général, le docteur fut forcé de parler. « Messieurs, dit-il avec émotion, je vous remercie de l'honneur que vous me faites, et je l'accepte, non pour moi, mais pour la grande nation à laquelle j'appartiens et pour la sainte cause à laquelle je suis résolu de donner mon temps et ma vie… »

Il voulait continuer, mais Acacia, craignant qu'il ne s'embourbât dans quelque profession de foi trop explicite, fit signe aux musiciens de jouer la Marseillaise. Les instrumens couvrirent la voix de Lewis. La précaution était bonne ; les plus courtes harangues sont toujours les meilleures, et, comme dit Sancho Pança, celui qui ne parle pas est le seul qui ne dise pas de bêtises.

La foule se dispersa, et le lingot entra dans la maison d'Andersen.

— Ai-je bien fait les choses ? dit-il à John Lewis. Je vous ai servi un enthousiasme de première classe. Notez que c'est moi qui fais les frais.

— Quels frais ? demanda l'Anglais étonné.

— Parbleu ! croyez-vous qu'on réunisse gratuitement douze cents badauds pour donner une sérénade à un inconnu ?

— Quoi ! payez-vous tous ces gens-là ?

— Non ; je paie les musiciens et quelques hommes qui donnent le ton, c'est assez. Le reste a suivi, et crie par plaisir et par amour de l'art.

— Je vous remercie, dit l'Anglais ; mais vous auriez mieux fait d'attendre mon premier sermon avant de me décerner les honneurs d'une sérénade.

— Vous n'y connaissez rien, cher ami. Il fallait répondre vivement et promptement à l'article de Craig. Ma réponse, la voilà : c'est l'enthousiasme spontané que votre vue excite. Votre discours a été excellent. Je vous ai arrêté à temps ; vous alliez gâter vos affaires et les miennes. Un homme de votre mérite doit remercier en trois mots, comme un prince… À propos, savez-vous la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— M. Toby Benton, pasteur méthodiste et ami de Craig, va donner une représentation à notre bénéfice dans ma propre église.

— Plaisantez-vous ?

— Jamais. Descendez et lisez l'affiche qui est au coin de la rue. Le Français disait vrai. Benton, d'accord avec Craig, offrait de prêcher dans l'église même d'Acacia aussitôt après le sermon de Lewis, et de réfuter de point en point le sermon de son rival. En revanche, il demandait que John fût soumis le dimanche suivant à la même épreuve dans le temple de Craig.

— Et vous acceptez le défi ? dit l'Anglais.

— Si je l'accepte ! des deux pieds et des deux mains ! Ma recette va tripler. Tout Oaksburgh y sera, et je vais élever à deux dollars le prix des places. C'est ici, mon cher ami, qu'il faudra vous distinguer. Ce sera pour vous Austerlitz ou Waterloo ; point

de milieu. Au reste, je serai là pour vous encourager, et au besoin pour vous soutenir avec ma garde irlandaise.

— Vous craignez quelque bataille ?

— Je ne crains ni n'espère, j'attends. Je connais la perfidie de Craig, La proposition de Benton cache un piège. Ce coquin d'Appleton, que j'ai chassé, vient d'entrer à son service, et je sais de bonne part qu'ils ont enrôlé une grande partie des méthodistes. Appleton est homme d'exécution ; il a vu le feu, il a de l'influence parmi les know-nothing ; je suis certain qu'il y aura bataille, et j'ai pris mes précautions. J'ai vingt-cinq paires de poings irlandais qui manœuvrent avec une pesanteur et une précision admirables.

— Et vous allez faire du temple un champ de bataille ?

— Très cher, on se bat où l'on peut, et non pas où l'on veut. Si j'étais l'agresseur, j'attaquerais l'ennemi en pleine campagne pour ne pas effrayer les femmes et les enfans ; mais je suis forcé de me défendre, j'accepte le combat, que je n'ai pas provoqué. Venez voir mon lieutenant Tom Cribb. C'est lui qui commande la brigade des enfans de la verte Érin. Ses cicatrices vous diront ses exploits.

Tout en parlant. Acacia conduisit son ami dans un chantier. Un homme de cinquante ans, grand et gros, à la face rubiconde, aux yeux et aux cheveux noirs, travaillait en chantant un refrain d'Irlande.

— Tom Cribb, dit Acacia, le gentleman que tu vois est M. John Lewis, qui doit prêcher dimanche dans Acacia-Hall.

L'Irlandais toisa Lewis des pieds à la tête.

— Monsieur est Anglais, dit-il, et protestant. Cribb se moque de ses sermons.

— Tom, dit sévèrement le lingot, as-tu oublié les leçons de l'abbé Bodini ? M. Lewis est mon ami, et celui de l'abbé. On ne te demande pas de l'écouter, mais de l'applaudir et de frapper sur les know-nothing.

— Oh ! pour frapper, c'est mon fort ! Comptez sur moi. Ah ! si j'avais encore la force de mes vingt ans !

— Diable ! dit Acacia, quel homme étais-tu à vingt ans ? Aujourd'hui tu assommerais un bœuf à coups de poing !

— Le poignet est pesant comme un marteau, mais les jambes sont faibles après boire.

— Pauvre garçon ! À dimanche.

— Qu'est-ce que cette bête brute d'Irlande ? dit l'Anglais quand il fut sorti du chantier avec Acacia.

— Ce n'est pas une bête brute, dit le lingot, c'est un ouvrier robuste et vaillant, qui aime trop à boire, et qui hait les protestans et les Anglais. S'il avait su lire et écrire, ce serait un des hommes les plus distingués de ce pays ; mais les instincts animaux ont pris aujourd'hui l'empire. Ses enfans, élevés dans les écoles du Kentucky, n'ont rien de l'insouciance et de la brutalité de leur père.

— La race irlandaise est incorrigible, dit l'Anglais. On ne fera jamais d'un Irlandais un citoyen utile et paisible.

— John, mon pauvre ami, vous êtes Anglais des pieds à la tête. Vous vous étonnez que l'homme qui reçoit un coup de bâton

rende un coup de couteau. Allez préparer votre sermon, vieil enfant du comté de Kent. Vous n'êtes bon qu'à prêcher.

Trois jours après, tous les citoyens d'Oaksburgh et tous les riches fermiers du comté se pressaient devant la porte d'Acacia-Hall. Au-dessus du temple flottait le drapeau étoilé des États-Unis. En tête du bataillon serré des méthodistes marchait le gigantesque Appleton. Tous s'avancèrent en rang, d'un pas ferme et régulier comme celui d'une compagnie de milice. Ils ne portaient point d'armes apparentes à cause du respect dû au temple, mais on voyait qu'ils attendaient impatiemment la bataille. Derrière eux venait Craig, étroitement boutonné dans son habit. Il jeta sur Acacia un regard plein de haine et de défi ; la figure du lingot n'exprimait qu'une bonhomie placide et une parfaite sérénité. En face des méthodistes et du côté opposé à la chaire s'assit le vaillant Tom Cribb avec la brigade irlandaise. À quelque distance étaient Deborah et les autres femmes. Lucy était assise à l'écart devant un orgue-harmonium que le lingot avait acheté à Louisville, et qui portait, suivant l'usage, la marque de Paris, bien qu'il eût été fabriqué à Londres. C'est ainsi que les deux Amériques achètent, sous le nom des chefs-d'œuvre de l'art parisien, la pacotille des manufactures anglaises.

Au fond de l'église, et couverte d'un long voile, s'assit Julia. La belle Espagnole avait voulu venir malgré les conseils de son amant et de l'abbé Carlino. L'un craignait quelque accident pour sa maîtresse pendant la bagarre qu'il prévoyait ; l'autre craignait pour la foi de sa pénitente. S'il avait permis que Tom Cribb et ses amis parussent au temple, c'est qu'il connaissait l'invincible horreur de tout bon Irlandais pour la religion des Anglais ; d'ailleurs, sans ajouter foi entièrement aux promesses d'Acacia, il entre-

voyait avec plaisir la perspective de l'évêché. Enfin il ne s'agissait, après tout, que de rosser les hérétiques. Une foule indifférente et curieuse remplissait le reste du temple. Près du lingot et de Tom Cribb se tenait Jeremiah, prêt à tout, et particulièrement à assommer Craig ; mais il ne devait combattre qu'à la dernière extrémité.

Dès que tout le monde fut assis, les Allemands jouèrent une symphonie religieuse. Lewis monta en chaire, et commença le service divin. On chanta le psaume : Bless God, my soul ; thou Lord above, et l'Anglais se leva pour parler. L'espoir, la crainte ou la haine étaient au fond de tous les cœurs. Un silence profond s'établit dans ce temple, où plusieurs milliers d'hommes étaient réunis.

Lewis, d'une voix pleine et sonore, annonça le sujet de son discours : le Christ sauveur et civilisateur du monde. Il prit pour texte ces paroles de l'Évangile : Allez et enseignez toutes les nations. Il déclara d'abord que les philosophes les plus illustres de l'antiquité n'avaient pu, par leurs propres forces, atteindre à la lumière divine ; il fit en peu de mots l'analyse de leurs contradictions et de leurs erreurs sur les questions les plus importantes, sur la nature et l'existence de Dieu, sur la nature de l'homme et sur la vie future ; il ajouta qu'on devait surtout attribuer à l'absence de la révélation, confinée en ce temps-là dans un coin ignoré de l'univers, toute la barbarie des lois païennes, l'ignorance du droit des gens, et le honteux esclavage d'une grande partie du genre humain.

Au mot d'esclavage, tous les assistans furent émus, et Craig sourit : il espérait que l'Anglais s'enfoncerait étourdiment dans quelque dissertation abolitioniste, et mettrait le pied dans ce

piége-à-loup dont il ne connaissait pas la profondeur ; mais ses espérances furent trompées. D'un regard sévère. Acacia avertit le révérend qu'il se fourvoyait, et Lewis tourna bride sur-le-champ. Il fit entendre que ses paroles s'appliquaient seulement aux esclaves de l'antiquité, qui étaient du même sang, de la même couleur et de la même religion que leurs maîtres. Après avoir prouvé la nécessité d'une révélation, il déclara que l'Évangile était cette parole divine qui devait sauver et régénérer l'humanité. Il montra la nécessité d'interpréter la Bible avec la raison, et les progrès que la race anglo-saxonne avait faits depuis trois siècles dans cette interprétation. Il ajouta qu'elle seule, et quelques autres portions privilégiées de l'Europe, telles que Genève, la Hollande et la Prusse, étaient en possession de la vérité ; que les dissidences nombreuses qu'on reprochait aux protestans attestaient seulement l'étendue et la profondeur de cette révélation divine qui pouvait suffire à tant d'interprétations différentes et également raisonnables ; que ces interprétations étaient le meilleur témoignage du zèle aussi ardent qu'éclairé de l'Angleterre et des États-Unis pour la recherche de la vérité. Il dit que la divine Providence avait confié aux races germaniques, comme un dépôt sacré, la foi chrétienne, et qu'elles devaient reconnaître ce bienfait en la répandant par toute la terre ; que l'Angleterre et la grande république américaine avaient rempli leur devoir, et qu'elles auraient, au jour du jugement, la part de l'ouvrier laborieux qui a vaillamment terminé sa tâche. Cependant il manquait encore quelque chose à leur gloire. Le christianisme n'est pas une doctrine immobile, qui regarde en silence les générations descendre dans l'abîme de la mort : c'est un soleil lointain dont on distingue tous les jours davantage la forme, le volume et la splendeur. La raison humaine est le télescope divin qui se perfectionne tous les

jours et permet aux hommes de voir plus clairement leur origine et leur destinée. Saint Augustin alla plus loin que saint Jean, et Swedenborg plus loin que saint Jean et saint Augustin, ses maîtres et ses prédécesseurs. Il a retrouvé sans miracle, et avec les seules forces de sa raison, ce monde sublime des esprits que saint Jean n'avait vu qu'en extase. Saint Jean fut le disciple favorisé de Jésus ; mais Swedenborg est un voyant à qui Dieu a permis de percer les mystères de l'infini.

Ainsi parla pendant trois heures le docteur John, gravement, savamment et longuement, à la mode anglaise. On s'étonnera moins de la patience de ses auditeurs, si l'on veut bien se souvenir qu'au congrès de Washington un homme s'empare quelquefois de la tribune le lundi, et ne l'abandonne à ses adversaires que le jeudi ou le vendredi. Il n'y eut ni bâillement, ni toux, ni remuement de chaises, ni conversation à voix basse, ni sommeil, dans cette assemblée de trois mille personnes. Oyez ceci, orateurs de France, et obtenez un pareil triomphe si vous pouvez !

Ce fut réellement un triomphe. On n'applaudit pas, le lieu le défendait, mais toutes les figures, sauf celles du sombre Craig et du rébarbatif Appleton, exprimaient une satisfaction sans mélange. Acacia seul fut tenté de bâiller, mais il se contint pour ne pas donner le mauvais exemple. Lewis plut aux dames et surtout aux filles à marier. Sa belle taille, sa gravité, l'évêché de Calcutta qu'il avait refusé, mais qu'on pouvait le forcer d'accepter, sa qualité de célibataire et ses aventures extraordinaires, attestées par le véridique Acacia, lui donnèrent tous les cœurs, — excepté les plus précieux de tous, ceux de Lucy Anderson et de la belle Julia. Deborah versait des larmes de joie et d'orgueil. — Quelle intelligence ! pensait-elle, quelle hauteur de pensée, quelle grandeur

d'âme ! quelle simplicité naïve ! quel touchant assemblage des qualités qui font l'apôtre et l'époux adoré !

Pendant ce temps, Craig était mal à son aise. Le discours de Lewis, plein de gravité, de science et d'ennui, était un vrai chef-d'œuvre où le critique le plus malveillant n'eût su mordre. Cependant il cherchait une querelle. Appleton l'interrogea du regard ; il baissa les yeux pour ne pas répondre à ses questions. Heureusement le fidèle Benton lui restait.

M. Toby Benton, colérique et bilieux comme son associé, était dans une grande perplexité. Ce n'est pas une petite affaire que de haranguer des gens qui viennent d'être harangués durant trois heures. Cependant il monta en chaire avec un front assuré et annonça le sujet de son discours : Point de connivence avec l'iniquité ! Dans un exorde acerbe et qui commença à troubler l'assemblée, il s'éleva contre ces novateurs qui cherchaient à raffiner la religion, à la volatiliser dans leurs alambics ; il dénonça Swedenborg et ses disciples comme des imposteurs et des prêtres de Baal. Tout ce discours fut extrêmement violent et blessant pour Lewis. Benton et Craig l'avaient concerté d'avance, afin de pousser leurs adversaires aux voies de fait, et d'accuser ensuite l'Anglais du scandale. Acacia et ses amis ne laissèrent voir aucune émotion, mais ils sentaient que la foudre allait éclater, et ils se tenaient prêts. Les dernières paroles de Toby donnèrent le signal de la bataille.

— Les swedenborgiens, dit en terminant le prédicateur, sont des chevaux, les papistes sont des chiens…

— Et toi, dit Tom Cribb en se levant, tu es un âne !

Ce mot, que personne n'avait prévu, causa dans le temple une confusion inexprimable. Les cris, les rires, les murmures, les insultes, s'élevèrent de toutes parts. Toby Benton, plein de rage, descendit de la chaire les poings fermés et serrant les dents. Il marcha sur l'Irlandais et lui asséna un coup furieux dans la figure. Tom Cribb, le nez meurtri, riposta par un autre coup de poing qui fit tomber le pauvre Toby sur les genoux de Craig. Ce dernier se leva à son tour et cria à Appleton : — En avant, enfans du vrai Dieu !

Àce signal, le puissant Appleton s'avança en face de l'indomptable Cribb, et l'on vit commencer la plus furieuse boxe qu'on puisse imaginer. Solides comme deux arches de pont, les deux adversaires avaient la force, la fureur et l'aspect de deux taureaux sauvages. Le pied gauche en avant, le haut du corps rejeté en arrière, les yeux étincelans, ces deux champions s'attaquèrent avec un courage égal. On entendait leurs poings retomber en cadence sur leurs poitrines avec la pesanteur et le bruit des marteaux sur les enclumes. Plus habile à frapper qu'à parer, Tom Cribb cassa d'un coup deux dents à son adversaire. Appleton, sans perdre courage, le frappa au creux de la poitrine et lui fit cracher un sang noir, Cribb en fut ébranlé, et son ennemi, profitant de son hésitation, redoubla le coup ; mais l'Irlandais, ramassant toutes ses forces, termina le combat d'un coup de tête dans le ventre. Appleton alla rouler sous les chaises des assistans.

Après cet exploit, la mêlée devint générale. Les femmes et les enfans fuyaient hors de l'église en poussant des cris affreux. Les hommes qui n'étaient pas mêlés à la querelle suivirent cet exemple plus lentement, et les Irlandais de Cribb, restés seuls en présence des méthodistes d'Appleton, firent des prodiges de va-

leur. Moins nombreux que leurs adversaires, mais encouragés par le succès et l'exemple de leur chef, ils s'avançaient vers le fond du temple, balayant tout devant eux. Rangés sur quatre rangs de six hommes de front, ils avaient le poids et la puissance irrésistible de la phalange macédonienne. À côté d'eux marchait en serre-file, la tête haute, le terrible Tom Cribb, qu'aucun méthodiste n'osait aborder après la défaite d'Appleton. Acacia, immobile à sa place, dirigeait l'action sans y prendre part, comme Napoléon suivait avec sa lunette les mouvemens des Russes et des Autrichiens à Austerlitz. Craig, avec le même sang-froid, faisait sa retraite en évitant soigneusement le combat et les combattans. Chacun d'eux sentait que le moment n'était pas venu de se lancer dans la mêlée. Un bon général ne doit s'exposer à être tué que dans les occasions extraordinaires.

En quelques instans, le temple se trouva vide, et le combat devint sanglant. Je ne parle pas des nez meurtris, des yeux pochés, des poings foulés, et des autres résultats habituels de la boxe. Quelque chose de plus grave se préparait. Un Irlandais, qui avait la lèvre fendue, tira de sa poche un revolver et fit feu sur son ennemi. Celui-ci riposta aussitôt avec un pistolet, et de toutes parts on entendit siffler les balles. À ce bruit, Acacia, qui était resté jusqu'alors dans le temple, se hâta de sortir et courut sur le champ de bataille. C'était une grande pelouse verte, plantée de chênes énormes, qui s'étendait depuis l'église jusqu'à un précipice à pic au bas duquel coulait le Kentucky. De l'autre côté de la rivière étaient d'immenses prairies, entrecoupées de forêts, qui se prolongeaient jusqu'au pied des monts Cumberland. Chacun des deux partis s'efforçait de pousser l'autre dans le précipice. Cependant ni les uns ni les autres n'avaient obtenu de succès décisif. Dès les premiers coups de pistolet, chaque combattant se hâtait

de tirer et se couvrait du tronc d'un chêne pour échapper au feu de l'ennemi. Acacia, voyant que cette lutte ne décidait rien, s'élança le premier et mena les Irlandais à la charge. Tous le suivirent. Sans s'inquiéter des balles qui tombaient autour de lui comme la grôle, il marcha hardiment sur un gros de méthodistes qui faisaient feu au hasard. Ces coups, mal dirigés, ne le touchèrent pas.

— En avant ! cria-t-il à ses hommes, et, sans perdre de temps à tirer, il rallia les Irlandais autour de lui et poussa l'ennemi jusqu'au bord du précipice. Là, toutes les armes étant déchargées, la lutte recommença avec plus de fureur à coups de poing et à coups de crosse de pistolet. Enfin les méthodistes, poussés à bout et découragés par l'absence de leurs chefs, demandèrent une trêve. Acacia, qui craignait de se rendre odieux en poussant plus loin sa victoire, les renvoya chez eux.

Ainsi finit la bataille. Le lingot, partout vainqueur, se hâta de proclamer son triomphe. Il n'y eut pas de morts, mais dix ou douze blessés furent portés dans leurs maisons. Ceux d'Acacia reçurent chacun cinquante dollars, outre deux gallons de whiskey et trois jambons. Tom Cribb, le vainqueur d'Appleton, reçut des félicitations particulières et cent dollars pour la formation des Irlandais en phalange, si heureusement renouvelée des Grecs, comme disait Acacia.

— C'est payer bien cher, dit le docteur John, la tête sans cervelle d'un Irlandais !

— Mon cher monsieur, répondit le lingot, il est vrai que je pourrais m'en tirer à meilleur compte ; mais à ce prix je suis sûr de son inviolable dévouement. Craig, qui est un ladre, ne voudra

jamais surenchérir, et, croyez-moi, nous ne sommes pas encore au dénoûment de la tragédie. Ce coquin de Yankee nous jouera de mauvais tours jusqu'à ce que je lui torde le cou ; malheureusement il est trop habile pour m'en fournir l'occasion. Ce matin, il s'est fort ménagé, bien qu'il se rongeât les ongles de fureur en voyant faiblir ses hommes. Il attend sans doute une occasion plus importante. Tenons-nous sur nos gardes, et ne méprisons personne, même les enfans de la verte Érin, qui vous valent bien, à leur jugement et au mien : ceci soit dit sans vous offenser, cher John.

02

Après l'échec subi devant Acacia-Hall, Isaac Craig, général malheureux, mais indomptable dans l'adversité, se retira tristement dans son camp, je veux dire dans sa maison, avec Toby Benton et l'infortuné Appleton, qui poussait d'effroyables gémissemens. Isaac était le vivant portrait du fameux Guillaume III, stathouder de Hollande et roi de la Grande-Bretagne. C'était le même courage, la même obstination, la même activité, le même flegme, la même finesse et la même insensibilité. Si le destin l'avait fait naître sur le trône, il eût été digne du pinceau de M. Macaulay. Malheureusement la Providence, dont l'ordre est tout puissant, avait décrété qu'il exercerait son génie dans un village du Kentucky.

— Toby, dit-il à son associé, vous êtes une bête. Vous avez fait manquer par votre stupidité le plan le mieux combiné.

— Eh bien ! dit en grognant le révérend, je vais porter mes pénates ailleurs. Est-ce moi qui suis cause de votre échec ? Vous ne demandez que plaies et bosses, vous mettez une armée en campagne, vous me chargez de donner le signal, et au dernier moment vous me mettez en face d'une bande d'Irlandais ivres qui m'ont assommé plus d'à moitié. Où sont vos blessures, à vous qui parlez ? que m'importe, à moi, la victoire ? qu'est-ce que je gagnerai à la ruine ou à la mort d'Acacia ? Je puis prêcher partout ; à dix lieues d'ici, je retrouverai les trois mille dollars que je gagne à Oaksburgh.

— Calmez-vous, Toby. J'ai dit que vous étiez une bête, et je le prouve. Qu'aviez-vous affaire des papistes, et pourquoi chercher querelle à l'Irlande ? Il pleut des tapes de ce côté, vous le savez. Il fallait donc faire un détour. John Lewis est abolitioniste, c'est là qu'il fallait frapper : tout l'auditoire eût été pour vous. Au lieu de cela, vous avez donné du nez contre cette brute d'Irlande ; cette sottise me coûtera plus de mille dollars.

Benton se leva, prêt à partir.

— Allons, continua Craig, mangez et buvez ; je vous pardonne. Nous prendrons notre revanche une autre fois. Allez préparer le terrain auprès de vos confrères : ou je me trompe fort, ou le succès de l'Anglais va les réduire à la mendicité. Faites-le-leur comprendre, et soyez sûr qu'avant un mois le disciple de Swedenborg sera renvoyé aux Indes orientales.

Benton parti, Isaac alla voir Appleton, qui était couché sur un lit et mugissait comme un taureau. Il vomissait du sang par le nez, par la bouche et par les oreilles.

— Mauvaise affaire ! dit le Yankee. Tu n'es pas de force contre Tom Cribb, mon pauvre Appleton.

— A la boxe, non, dit Appleton ; mais nous nous verrons au couteau. Je regorgerai comme un bœuf, je veux lui arracher les entrailles et les répandre sur le pavé.

— Mon pauvre ami, dit Isaac avec une feinte compassion, ce n'est pas Cribb qui est cause de ton malheur ; c'est Acacia qui a dirigé les coups.

Le blessé se mit à blasphémer horriblement.

— Ah ! brigands, disait-il, je vous ouvrirai le ventre, je vous briserai la tête à coups de bâton ! ah ! Tom Cribb ! ah ! scélérat de Français !

Malgré son sang-froid, Craig ne put s'empêcher de frémir.

— Il y a quelque chose de mieux à faire que d'assassiner les gens, dit-il, c'est de les rendre éternellement malheureux. Que dirais-tu si l'on te prenait la femme que tu aimes pour la déshonorer ? Les morts seuls ne souffrent pas ; mais les vivans sont exposés à des tortures sans fin.

Appleton le regarda sans comprendre.

— Sois maître de Julia pendant une heure, dit Craig, et tu la rendras à ton ennemi flétrie et souillée.

Cette infernale idée fit sourire Appleton.

— Je le ferai, dit-il, pour qu'il le sache avant de mourir ; mais après cela je le tuerai.

— Je l'espère bien, pensa Craig.

Ces deux hommes, unis par une haine commune, firent le projet d'enlever Julia Alvarez pendant l'absence de son amant, qui allait souvent à Louisville. Craig comptait bien que l'événement n'aurait pas lieu sans combat, et il espérait qu'Appleton tuerait son ennemi. Lui-même haïssait profondément Julia, comme les méchans haïssent ceux à qui ils ont fait du mal. Quant à l'ancien contre-maître d'Acacia, une sorte d'amour brutal et de grossier calcul se mêlait à ses projets de vengeance : Julia, enlevée par lui, ne pouvait, à son avis, épouser que son ravisseur ; elle serait trop heureuse de donner sa main à un homme libre et de faire sa fortune.

Pendant ce temps, une scène bien différente se passait dans la maison de Jeremiah Andersen. Deborah, pour fêter le succès oratoire du docteur John, avait invité ses amis à un thé. Toutes les pâtisseries de la création étaient réunies sur une table splendidement servie, parmi des piles de jambons et de volailles froides. On y voyait aussi le punch au whisky, le sherry cobbler, boisson faite de sherry, d'eau-de-vie, de glace et de sucre, l'egg nog, espèce de punch à la romaine, et une foule d'autres boissons inconnues à l'Europe et fort supérieures à celles de Paris.

Le docteur John, comblé de félicitations, rayonnait dans sa gloire. C'était Démosthène et saint Jean Chrysostome fondus en un seul Anglais ; il allait régénérer le genre humain, ouvrir une voie nouvelle au christianisme, et supprimer l'intervalle qui sépare la terre du ciel. En temps ordinaire, John était un homme de sens ; mais les éloges des assistans lui montèrent à la tête, et de bonne foi il crut avoir du génie. Tout homme qui imprime ou qui parle en public n'est que trop porté à ces illusions. Deborah s'approcha de lui, les yeux brillans de joie et d'amour.

— Quel magnifique sermon vous avez prononcé ! dit-elle. Votre front était illuminé par l'inspiration divine, comme celui de Moïse lorsqu'il descendit du mont Sinaï.

— Miss Deborah, répondit le docteur, je n'ose croire que Dieu m'ait voulu faire une pareille faveur ; mais tel que je suis, je sens en moi la force toute puissante qui poussa hors de Jérusalem sur l'empire romain douze pêcheurs ignorans, et qui transforma le monde. J'aurai le dévouement et la foi des martyrs, sinon les lumières de l'Esprit saint.

— Il est beau, reprit Deborah, de s'élever jusqu'aux sphères supérieures d'où les anges du Seigneur distinguent clairement l'ordre, la magnificence et l'étendue de l'univers ; mais le cœur d'un homme est-il assez grand, assez ferme, pour ne se laisser énerver par aucune volupté mondaine, ni abattre par aucune adversité ? Heureux celui qui peut porter sans angoisse et sans faiblesse l'écrasant fardeau de la solitude, plus heureux encore celui qui trouve une femme digne de lui par son caractère et par son génie ! Quel rêve admirable et sublime que celui de deux époux qui marchent dans la vie d'un pas égal, la main dans la main ! Heureux l'homme qui ne recherche pas dans celle qui doit être sa compagne la beauté fragile et périssable du corps ou les grâces mondaines, mais le génie et la vertu !

Tout en parlant, Deborah regardait doucement et fixement le bon swedenborgien. John baissa les yeux, rêvant à la belle Julia. Qu'est-ce que la vertu en comparaison d'un nez bien fait, de deux lèvres roses et d'un sourire qui fascinerait les dieux immortels ? Miss Alvarez n'avait point de génie ; mais a-t-on besoin de génie pour plaire et pour être aimée ?

Deborah se méprit sur le motif de la rêverie du docteur John : elle crut qu'il la devinait et qu'il allait répondre à ses avances par une déclaration d'amour ; elle le conduisit en silence au fond du salon, et s'appuya sur le bord de la fenêtre. La nuit était magnifique ; des milliers d'étoiles brillaient dans un ciel pur, et projetaient sur la terre leur sombre clarté. L'air était tiède et embaumé du parfum des magnolias : tout invitait à l'amour. Au-dessous de la fenêtre était le jardin, obscur et planté de massifs d'arbres des tropiques. Au-delà du jardin, qui était immense, on entendait le sourd grondement du Kentucky, dont les eaux coulaient à quelques centaines de pas de cette scène. John, plus ému que jamais par ses secrètes pensées et par le souvenir de Julia, poussa un profond soupir.

— John, mon cher John ! dit miss Andersen en lui prenant la main.

L'Anglais la regardait avec surprise, n'osant la détromper, et trop honnête homme pour la maintenir dans son erreur. Son silence, d'abord interprété comme une marque d'émotion bien naturelle, devenait inquiétant pour Deborah, lorsque Jeremiah interrompit brusquement le tête-à-tête.

— Ma chère sœur, dit-il, Lucy vous demande et ne peut rien faire sans vous.

Deborah se hâta de rejoindre sa sœur. L'Anglais fut ravi de cet incident, qui le tirait d'embarras.

— Demain, pensa-t-il, je lui avouerai la vérité, quoi qu'il arrive. Hélas ! le génie porte avec lui son châtiment. Être aimé sans aimer !

Singulier et triste malentendu ! Cependant John n'était pas un fat, ni Deborah une femme légère ; mais son heure était venue. Son cœur, fermé jusqu'alors à l'amour, venait de s'ouvrir comme une belle rose du Bengale. Le hasard lui avait présenté John, et elle s'était jetée sur cette proie. Déjà elle se forgeait mille félicités ; elle allait épouser l'Anglais, le suivre dans ses voyages, partager ses travaux, l'encourager au martyre. Appuyée sur lui, elle publierait ce système admirable qui devait émanciper la femme et remettre à des mains plus dignes de le porter le sceptre de l'idée. Par lui, elle communiquerait avec les esprits supérieurs, et lèverait ce voile épais qui nous dérobe la vue de la création et du Créateur ; par elle, il apprendrait à connaître la justice, la vérité et la charité, inconnues au sexe fort et cruel.

Au milieu de ce rêve, elle faisait avec une magnificence américaine les honneurs de sa maison. Acacia, qui était présent, oubliant pour un instant ses projets, ses inquiétudes, Julia elle-même, s'assit près de Lucy Anderson. Il regardait en silence cette jeune fille, dont la beauté virginale, à peine épanouie, n'avait pas d'égale au Kentucky, sans en excepter celle de Julia, et il sentait son intrépide cœur s'amollir et se fondre au contact de tant de grâce et d'innocence. Sa vie turbulente passait tout entière devant ses yeux, depuis ses premières campagnes dans la Kabylie et le siège de Zaatcha jusqu'au jour où, par le conseil de Jeremiah, il avait planté sa tente dans la forêt d'Oaksburgh, sur les rives du Kentucky. Depuis dix ans il était sans repos, sans famille, sans patrie ; n'était-il pas temps de chercher un foyer, de se bâtir une maison, d'avoir une femme, des enfans, tout ce qui attache l'homme au sol et à la patrie ? Pouvait-il épouser Julia, l'ancienne maîtresse de M. Sherman ? Au-delà même de la tombe, le spectre de Sherman, comme celui de Banquo, se serait assis au festin des

noces. Restait l'innocente et ravissante Lucy, la sœur de son ami, Lucy qu'il aimait sans le savoir, lorsque l'imprudente Julia lui avait la première révélé ses propres sentimens.

— Oui, je l'aime, se dit-il résolument ; mais puis-je abandonner Julia ?

Au même instant, on pria Lucy de chanter : elle se leva, et d'une voix pleine de charme elle chanta une romance de Deborah imitée d'une pieuse élégie, les Anges de la Terre.

LES ANGES DE LA TERRE.

« Pourquoi les anges ne viendraient-ils pas du royaume de gloire — pour visiter la terre, comme ils faisaient dans les anciens jours, — dans les temps de l'Écriture sainte et de l'ancienne histoire ? — Les cieux sont-ils plus éloignés, ou la terre est-elle devenue plus froide ?

« Souvent j'ai regardé, pendant que les nuages, qui couvrent le soleil, — glissaient, ondoyans comme les bannières d'une armée qui passe, — pour saisir la lueur de quelques blanches ailes qui se hâtaient — le long des confins du ciel ardent.

« Et souvent, quand les étoiles de minuit, dans leur froid éloignement, — éclairaient tranquillement, j'écoutais longtemps et tard ; — mais le pouls de la nature bat avec un calme solennel — sans apporter aucun écho des chants du séraphin.

« Est-ce que leur dernière hymne fut donnée (chantée) à l'air de Bethléem, — quand d'autres astres se sont obscurcis devant cet astre-là ? — Leur présence s'est-elle manifestée pour la dernière fois dans la prison de Pierre, — là où les martyrs contens firent entendre leurs dernières hymnes ?

« Non ; la terre a des anges, bien que leurs corps soient pétris — de la même matière qui forme ceux qui sont sur cette terre ici-bas. — Bien que la voix leur manque et que leurs brillantes ailes ne soient pas déployées, — nous les reconnaissons à la lumière divine de leur front.

« J'ai vu un (ange) dont l'éloquence entraînante — trouvait un puissant écho dans le cœur humain, — qui méprisait les caresses de la richesse et de l'aisance, afin — que l'espérance pût atteindre les opprimés qui souffraient.

« Et à côté de lui marchait une forme de beauté — qui jetait de douces fleurs sur le sentier de sa vie, — et que lui regardait avec tendresse et amour comme le plus agréable des devoirs. — Je l'appelais un ange, mais lui, il l'appelait sa femme.

« Oh ! maint esprit qu'on ne connaît pas marche sur la terre, — et lorsque son voile de tristesse sera soulevé, — s'élèvera vers le ciel avec des ailes libres, — et portera sa gloire comme une couronne d'étoiles ! »

Lucy fut vivement applaudie, et Deborah, charmée de ce succès, qui n'était pas dû entièrement à ses vers, chercha des yeux le révérend John Lewis pour lui faire partager son triomphe ; mais le docteur était parti sans avertir personne. Nous le retrouverons bientôt.

Acacia n'applaudit pas. Il était plongé dans une extase divine.

— Voilà, disait-il, la femme qu'il me faut. Serai-je aimé d'elle ? — Le souvenir de Julia traversa son esprit comme un remords. — Bah ! elle se consolera. — Ce fut le terme de ses réflexions. Il se livra tout entier au plaisir d'admirer sa nouvelle idole.

Quand elle eut chanté, Lucy descendit dans le jardin. Acacia la suivit, et marcha quelque temps en silence à côté d'elle.

— Ai-je bien chanté ? dit-elle pour rompre le silence.

— Comme ces anges dont vous parlez, répondit Acacia.

La réponse était vulgaire, mais l'accent indiquait quelque chose de plus qu'un compliment banal. Elle le sentit, et voulut détourner la conversation.

— Deborah est un grand poète, et l'on trouve en elle quelque chose de l'inspiration des prophètes.

— Je vous crois sur parole : je connais trop peu les prophètes et la poésie pour en juger ; mais tous ceux qui ont entendu la musique l'ont trouvée admirable.

— Comme la musicienne, n'est-ce pas ? dit Lucy en riant. Eh bien ! la musique est de moi. Récriez-vous, si vous voulez, sur mon génie. C'est du Beethoven tout pur, n'est-ce pas ?

— Miss Lucy, dit le Français avec émotion, me confondez-vous avec la foule des faiseurs de complimens ? Suis-je si peu connu de vous ?

— Je sais que vous êtes un ami véritable, et celui de tous que mon frère aime le mieux.

— Ne suis-je pas aussi des vôtres, miss Lucy ?

— Quelquefois. Deborah a des préventions contre vous, et Deborah se trompe rarement.

Acacia sentit son cœur battre fortement. — Voici, pensa-t-il, le moment critique. — Qu'est-ce que miss Deborah peut me repro-

cher ? dit-il avec une feinte insouciance.

— Cherchez vous-même.

— Voyons, reprit-il, faisons mon examen de conscience. D'abord je suis né à Brives en Limousin, et non pas dans les vertes forêts du Kentucky. Ai-je deviné ?

— Non, ce n'est pas cela.

— Je parle anglais comme les Anglais parlent français.

— Ce n'est rien. Cherchez encore.

— Je ne suis pas méthodiste.

— Vous pouvez être impunément baptiste, anabaptiste, morave ou quaker ; elle passera condamnation sur ce chapitre.

— Malheur à moi ! Je suis né catholique, apostolique et romain, et je dîne quelquefois avec l'abbé Bodini. Faut-il pour cela me mettre à mort ? L'abbé est si bon convive, si gai, si aimable pour tout le monde, même pour les hérétiques ! En vérité, miss Lucy, me reprocher l'amitié que j'ai pour mes amis, c'est une cruauté abominable.

— On ne vous reproche pas cette amitié, quoiqu'elle soit condamnable aux yeux de Deborah ; on ne vous reproche même pas votre papisme, qui n'est pas trop invétéré ; mais ma sœur se plaint que vous n'ayez pas de religion.

— Quelle injustice ! dit Acacia. Je les ai toutes.

— Ne riez pas, monsieur ; l'homme qui n'a pas de religion est comme un pilote sans boussole, qui navigue au hasard sur la mer agitée…

— Je reconnais le style de miss Deborah. Au nom du ciel, miss Lucy, ne vous laissez pas prendre à ces accusations sans fondement. Je ne suis d'aucune secte ; c'est la faute de mon siècle et de mon pays, où la religion est devenue un moyen de gouvernement. La foi est un présent du ciel ; la vertu seule est l'œuvre de l'homme.

— Êtes-vous bien sûr d'être vertueux ?

— Je ne sais. Quel est l'homme assez sûr de lui pour se rendre un pareil témoignage ? J'ai fait du bien quelquefois, et je n'ai jamais fait de mal que pour ma défense personnelle : est-ce de la vertu ? Je ne le crois pas, car il n'y a pas eu sacrifice, et je n'ai fait qu'obéir à l'instinct de ma conscience.

— Quoi ! vous n'avez jamais trompé personne ?

— Non, personne.

— Ni homme ni femme ? Pas même miss Alvarez ?

La voix de Lucy tremblait ; son cœur était oppressé. Elle attendait la réponse d'Acacia avec une anxiété douloureuse. Tout le monde savait que Julia était la maîtresse du Français ; Lucy seule doutait encore, ou plutôt elle cherchait à douter. Acacia hésita quelques secondes. Devait-il mentir ? devait-il avouer la vérité et perdre à jamais toute espérance ? Plus d'un héros a subi cette épreuve, et ne s'en est pas tiré avec honneur.

— Pouvez-vous le croire ? dit-il enfin. Miss Alvarez est une amie tendre et dévouée, rien de plus. Je l'ai tirée des mains de Craig, c'est un service que son âme généreuse n'oubliera jamais. Je l'aime comme une sœur.

Acacia était sincère. Au moment même où il parlait, il croyait n'avoir jamais aimé Julia autrement, tant le nouvel amour avait effacé la trace de l'ancien. Cette demi-sincérité ne satisfit pas entièrement la jeune fille, mais elle n'osa pas pousser plus avant ses questions. C'était déjà se hasarder beaucoup que de prononcer ce nom redouté de Julia ; c'était avouer un intérêt plus vif que la curiosité. Elle le sentit, et se repentit trop tard de son imprudence. Acacia s'en aperçut également, et en conçut un heureux augure. Tout en feignant de ne pas remarquer le trouble de miss Anderson, il s'étudia à la rassurer : il parla de miss Alvarez avec estime et amitié, mais froidement ; enfin il employa tout l'art dont il était capable pour la persuader. Il laissa voir, sans prononcer le mot d'amour, qu'il aimait passionnément Lucy ; il dit tout et ne hasarda rien. La nuit et la solitude donnaient plus de force et de chaleur à ses discours. Lucy l'écoutait en silence, émue, troublée, mais non convaincue. Miss Alvarez était entre elle et le Français. Lucy voulait croire aux paroles de son amant, et elle doutait invinciblement. Acacia se mit à genoux devant elle, et sans savoir comment, entraîné par sa passion, oubliant Julia et tout l'univers, lui demanda de le prendre pour époux. Elle s'enfuit sans répondre.

— Que dois-je espérer ou craindre ? dit-il en se voyant seul. S'est-elle enfuie parce qu'elle me craint, ou parce qu'elle m'aime ? Qui peut savoir ce qui se passe dans le cœur d'une femme ?

Au milieu de ces incertitudes, il rentra dans la maison et se perdit dans la foule des danseurs. Ses yeux cherchaient ceux de la jeune fille, qui prenait soin de l'éviter. Vers deux heures du ma-

tin, Jeremiah lui dit : — Où est John Lewis ? Il a disparu subitement. Lui serait-il arrivé quelque malheur ?

Bientôt après, tout le monde prit congé de la famille Anderson. Le révérend n'était pas retrouvé. Acacia revint chez lui paisiblement. Il réfléchissait à la promptitude avec laquelle il venait de décider du destin de sa vie, et il en ressentait des remords. — Comment ai-je pu oublier en un instant Julia ? se disait-il. A quoi donc tient l'amour le plus vrai et le plus solide ? Ne l'ai-je pas aimée plus que tout l'univers ? n'ai-je pas été trois ans le plus heureux des hommes ? Julia n'est-elle pas la plus gaie et la meilleure des femmes, et si Lucy n'existait pas, ne serait-elle pas la plus belle ? Que deviendra-t-elle si je l'abandonne ? Ingrat ! cœur dénaturé que je suis ! Est-ce parce qu'elle a dans les veines quelques gouttes de sang noir ? Que m'importe ? En France, qui le saurait ? Est-ce le Sherman qui me gêne ? Le pauvre diable depuis longtemps ne gêne plus personne. Qui m'oblige d'ailleurs de l'épouser ?... Ah ! Lucy, Lucy, je crains que vous ne m'ayez fait commettre une grande sottise et une odieuse ingratitude.

Tout en rêvant, il marchait au hasard. La lune, qui était levée depuis une heure, éclairait tous les objets. Il entendit fermer avec précaution la porte de sa propre maison, et vit un homme qui se glissait le long des murs en cachant son visage. Aussitôt il craignit quelque complot de Craig, et voulut éclaircir l'affaire sur-le-champ. Il courut sur le fuyard, le saisit, le força de se retourner, et resta stupéfait en reconnaissant l'Anglais, dont la lune éclairait en plein le visage. Il eut le cœur serré d'un terrible soupçon, mais il dissimula sa pensée.

— Eh bien ! cher John, dit-il, d'où venez-vous ainsi ? Pourquoi fuyez-vous les félicitations de miss Deborah et celles de vos

amis ?

Lewis perdit contenance.

— Êtes-vous muet, continua Acacia, ou ne parlez-vous qu'en chaire ? Vous avez voulu voir la forêt au clair de lune ? Elle est magnifique, n'est-ce pas ?

— Magnifique en effet, dit l'Anglais ; je n'ai rien vu d'aussi beau.

— Est-ce que vous n'avez pas de lune dans votre pays ? Ah ! John, prenez garde, ces sorties nocturnes feront tort à votre réputation. Voyons, avouez-le, vous venez de prêcher la doctrine de Swedenborg à quelque mulâtresse d'humeur facile. Entre hommes, cela peut s'avouer. N'ai-je pas deviné ?…

— Mon cher monsieur, dit Lewis, permettez-moi de vous quitter. La nuit est froide, et je crains les rhumatismes.

— Une nuit de juillet ! Au Kentucky ! Y pensez-vous ? croyez-vous être dans votre brumeuse Angleterre ?

— J'ai mal dormi la nuit dernière, dit l'Anglais en se dégageant des mains d'Acacia, je vais me coucher. Bonsoir ou plutôt bonjour, car le soleil va paraître.

Et il s'enfuit. Le lingot soupira.

— Allons, dit-il, Julia se consolera plus aisément que je ne l'avais cru. Elle prend les devans. Ah ! fille folle, méritais-tu d'être aimée ?

Qu'on explique si l'on peut cette contradiction. Acacia était bon homme, doux, gai, facile à vivre, modeste même, ni exigeant

ni jaloux. A minuit, il n'était préoccupé que de détacher de lui sans secousse la pauvre Julia. A trois heures, il croit qu'elle s'est consolée d'avance, et il en est inconsolable.

Il entra sans frapper dans la chambre de Julia. Elle veillait encore, tout habillée. Au bruit, elle se retourna, et posa son livre sur la table.

— Je t'ai attendu toute la nuit, dit-elle d'une voix dolente. Pourquoi m'as-tu laissée seule si longtemps ?

— On m'a retenu. Deborah voulait valser, polker, rédower, que sais-je ? J'ai tourné sur moi-même comme un derviche, et je reviens harassé. Quel livre lisais-tu là tout à l'heure ?

— C'est La Bruyère, auteur très profond. Il a découvert que les hommes sont ingrats.

— Ne dit-il pas aussi que les femmes sont coquettes ?

— Je n'ai pas lu ce passage-là.

— N'est-il venu personne ?

— Eh ! qui pourrait venir voir une pauvre recluse ?

— Tout le monde ; l'Anglais, par exemple.

— Qui ? ce grand swedenborgien aux favoris rouges ? Est-ce que cela compte ? Il m'a, je crois, honorée d'une visite et d'un long discours sur les puissances et les dominations, qui sont des esprits d'un ordre fort supérieur aux archanges et aux chérubins. Je me suis mise à bâiller, je ne sais pourquoi, car je n'écoutais pas, et j'ai failli me disloquer le nerf… comment appelles-tu cela, toi qui es savant, ou qui as fréquenté des savans ?… ah ! j'y suis,

le nerf zygomatique. Il s'en est aperçu, et, pour me réveiller, il m'a parlé des volcans de la lune. Ma foi, cela m'a achevée. J'ai profité de ce qu'il était descendu dans un cratère pour en mesurer la hauteur et la largeur, et je me suis commodément étendue dans mon fauteuil. Demande le reste à ma femme de chambre. Je m'éveille au bruit de tes pas.

Ce petit discours fut débité d'un ton leste et aisé qui aurait trompé tout autre que le sage lingot. Malheureusement il avait trop d'expérience pour n'être pas défiant. Il feignit pourtant d'y croire, content peut-être d'avoir trouvé un prétexte pour rompre à volonté. Il baisa la main de Julia, et, sans prendre de repos, alla visiter sa fabrique de poudre.

Or voici ce qui était arrivé à miss Alvarez pendant l'absence de son amant.

Le docteur John, insensible à l'amour de Deborah, avait tout d'un coup imaginé de déclarer sa flamme à miss Alvarez. L'amour est une maladie contagieuse comme le choléra. John songea que l'heure était favorable, que la nuit était sombre, que le Français était occupé à danser, que Julia, non invitée à la fête à cause de son origine africaine, devait être seule ; enivré du parfum des fleurs, de la musique, peut-être aussi des fumées du punch, il sortit, décidé à connaître son sort cette nuit même.

Il n'eut pas fait vingt pas dans la rue que cette ardeur soudaine se refroidit. Quel prétexte donnerait-il pour se présenter chez miss Alvarez à une heure aussi avancée ? Si elle l'aimait, peut-être lui pardonnerait-elle ; mais quel gage avait-il de cet amour ? Et si elle est la maîtresse d'Acacia, comme tout Oaksburgh le prétend, pensait John, de quel œil me verra-t-elle, moi qui marche

sur les brisées d'un ami ? Non ! s'écria-t-il, Julia est la plus pure des femmes. C'est sa malheureuse origine qui l'expose à tant de calomnies. Et s'il est vrai qu'elle ait un amant…

Il hésita. Tout le monde n'est pas d'humeur à imiter ce personnage héroïque qui, suivant l'étonnante expression d'un grand poète, refait avec son amour une virginité. Il hésita longtemps, mais l'amour l'emporta. — Je l'aime, dit-il, et l'aimerai toute ma vie. Qu'importe le passé ? Je l'emmènerai dans l'Inde, et nous vivrons heureux. Si elle était veuve d'un vrai mari, l'aimerais-je moins pour cela ? Oui, une créature si belle et si parfaite ne doit pas vivre plus longtemps dans cet abaissement. Je veux rendre à Dieu une âme que l'ignorance seule et la faiblesse ont éloignée du devoir, et je vais l'enlever à la pernicieuse influence d'Acacia. Qu'importe l'opinion des hommes ? Je saurai braver leurs moqueries. Qui donc oserait insulter une Anglaise, femme d'un citoyen anglais ?

Sur ce, ayant pris une résolution ferme de ne point reculer, il entra d'un pas rapide chez miss Julia.

Dick veillait.

— Puis-je voir miss Alvarez ? dit John.

— Monsieur, il est bien tard.

— Dis-lui que je viens pour une affaire importante.

— Est-ce qu'il serait arrivé quelque chose à M. Acacia ? demanda Dick d'un ton d'inquiétude.

— Eh bien ! Dick, vous m'interrogez, je crois ? dit l'Anglais avec hauteur.

Dick offensé s'assit.

— Monsieur, dit-il, mon devoir est d'ouvrir la porte, et non pas de répondre aux questions du premier venu. Vous me traitez comme un laquais anglais. Je suis esclave, monsieur ; je ne suis pas laquais, ni Anglais, grâce au ciel ! Demain, s'il plaît à Dieu, je puis être citoyen américain, et un citoyen américain vaut mieux qu'un lord. Je ne connais ici que ma maîtresse, miss Alvarez, que je sers par pur dévouement, comme tous les nègres qui sont ici, et M. Acacia, à qui nous devons tous d'appartenir à une si bonne maîtresse.

Ayant tout dit, le mulâtre se croisa les bras de l'air d'un philosophe qui a lancé un argument sans réplique.

— Insolent ! dit l'Anglais en levant la main sur lui.

D'un bond, Dick fut hors de portée.

— Monsieur, dit-il, grâce au ciel, personne ne m'a encore frappé. Ne donnez pas l'exemple. Je suis très fort, et s'il me plaisait de vous mettre en capilotade, l'opération ne durerait pas cinq minutes. Ma mère était forte comme un cheval, mon père était méchant comme un tigre, et moi, leur fils, j'ai la force de l'un et la férocité de l'autre. Ne me tentez pas, s'il vous plaît.

— Parbleu ! pensa l'Anglais, je suis bien fou de menacer ce pauvre garçon. Que diraient les sociétés abolitionistes de Londres, si elles savaient comment je prêche d'exemple au Kentucky ?

Cependant il voulut entrer dans l'intérieur de la maison. Dick, qui le guettait, se plaça tranquillement sur son chemin.

— Monsieur, dit-il, vous n'entrerez pas.

Ce mot ébranla le flegme de l'Anglais, et il se mit dans la pose du boxeur. Dick l'imita, et ils allaient en venir aux mains, lorsqu'une jeune fille de couleur parut.

— Eh bien ! Dick, pourquoi barrez-vous le passage à ce gentleman ?

— Parce qu'il n'a pas voulu répondre à mes questions et qu'il m'a menacé de me battre.

— Laissez-le passer, Dick ; c'est miss Alvarez qui le veut.

Le mulâtre céda la place en grognant. Cette scène pourra paraître incroyable à ceux qui ne connaissent pas la familiarité des nègres avec leurs maîtres aux États-Unis. Cette familiarité est la plus grande compensation de l'esclavage.

Miss Alvarez reçut John Lewis dans le salon, partagé en deux par une demi-cloison, qui fait partie de la plupart des maisons comfortables des États-Unis. Elle était assise devant son piano et jouait une symphonie de Haydn. John s'avança en saluant avec un certain embarras.

— Quoi ! c'est vous, monsieur ! dit-elle avec une feinte surprise. Quel bon vent vous amène ?

— Le désir de vous voir, miss Alvarez, et de vous parler de choses qui intéressent votre bonheur.

— Asseyez-vous, monsieur, et dites-moi ces choses si intéressantes. Je meurs d'impatience de vous entendre.

— Miss Alvarez, dit l'Anglais d'un ton grave, êtes-vous heureuse ?

— Assurément, monsieur, dit-elle en riant. Je suis jeune, je suis riche, je me porte bien, j'ai des amis que j'aime et dont je suis aimée. Que peut-on désirer de plus ?

— Vous n'avez pas de peines secrètes ?

— Pourquoi faire ? Cela est bon pour les femmes nerveuses et phthisiques, qui tourmentent leurs maris de leur mauvaise humeur, qu'elles appellent poésie incomprise. Je ne suis pas si savante, et quand je suis heureuse, je remercie la Providence, et je ne lui demande que de me garder sa protection.

— Quoi ! votre cœur est toujours content, et votre conscience toujours tranquille ?

— Toujours. Mes peines de cœur durent cinq minutes, — juste le temps de faire appeler M. L'abbé Bodini et de les lui confier. C'est le meilleur homme du monde et le plus gai. Il est toujours pourvu de petites recettes qui guérissent radicalement toutes les douleurs du corps et de l'esprit.

— Oui, les prêtres papistes ont des secrets merveilleux pour séduire l'esprit des femmes crédules.

— Je vous remercie, monsieur, du compliment. L'abbé Bodini n'a pas de secrets merveilleux ; il est bon homme, voilà tout. Quand il me voit pleurer, il prend son mouchoir et pleure avec moi, et plus que moi ; — quand je suis gaie, il a toujours quelque bonne histoire à me conter qui nous fait rire aux éclats. Il aime ceux qu'il console ; il ne cite point la Bible ; il ne dit les psaumes qu'à vêpres, et en latin, de peur d'attrister les gens ; il mange et

boit volontiers hors le temps du carême : enfin il est aimé de tout le monde : voilà tout son secret. J'ignore s'il est savant. Acacia, qui s'y connaît, dit qu'il cracherait du grec et du latin s'il le voulait, et qu'il parlerait exégèse et antinomie comme un savant allemand, mais qu'il se tait par discrétion. Je lui en sais gré, sans le mettre à l'épreuve. — D'où viennent, je vous prie, toutes ces questions ? Votre air grave m'épouvante. Auriez-vous dessein de me convertir ? Je me récuse. Je vous préviens que Swedenborg ne me plaît pas du tout, et que la pensée de me trouver tout le jour en contact avec les esprits me fait tressaillir. Ce matin, vous avez dit de fort belles choses ; mais si vous deviez les répéter ce soir, vous me feriez beaucoup de peine. Il est minuit : c'est l'heure des fantômes ; ma provision d'eau bénite est épuisée, et je ne veux pas défier un ennemi insaisissable.

Cela fut dit avec une grâce parfaite et un sourire qui eût déridé tout autre que le docteur John ; mais il avait résolu de pousser sa pointe, et rien ne pouvait l'arrêter.

— Quoi ! dit-il, ne sentez-vous pas le vide de votre cœur ? La jeunesse, la santé, la beauté, la richesse suffisent-elles à tous vos désirs, et votre âme immortelle n'aspire-t-elle pas à quelque chose de plus ?

— J'aspire à la vie éternelle quand mon tour sera venu de quitter cette vie périssable. Est-ce là ce que vous voulez dire ?

— Miss Alvarez, avec une âme si bien faite pour aimer, ne connaîtrez-vous jamais l'amour ?

Un nuage assombrit le visage riant et doux de la belle Julia.

— Miss Alvarez, continua Lewis d'un ton passionné, je vous aime.

— Que dirait Swedenborg s'il vous entendait ? dit Julia. Son ombre vénérable n'en serait-elle pas scandalisée ?

— Ne riez pas, chère miss Alvarez, dit l'Anglais. Oubliez que je suis ministre et protestant, et écoutez-moi. Au milieu de toutes les félicités dont la Providence vous comble, une seule vous manque : c'est la famille. La jeunesse est rapide et fuit comme une flèche légère, traînant après elle la beauté. Que reste-t-il alors à la femme qui n'a ni mari ni enfans ? Dieu ne nous a pas faits pour vivre seuls, mais pour répandre et glorifier son saint nom, pour perpétuer notre race, dont il a daigné faire l'humble instrument de ses desseins. Je vous aime, miss Julia, plus qu'une mère et qu'une sœur ; je vous aime comme la seule personne qui réalise pour moi le divin accord de toutes les qualités qui sont nécessaires à l'épouse. Je suis venu au Kentucky pour prêcher l'abolition de l'esclavage, et je me vois esclave à mon tour, esclave volontaire, il est vrai, mais d'autant plus asservi que j'ai moi-même forgé ma chaîne.

Je ne rapporterai pas toute l'homélie de Lewis ; elle pourrait ennuyer le lecteur. Le docteur John était un savant homme, mais sans bornes dans ses discours ; il était, comme dit un sage, de ces orateurs dont les phrases ne sont séparées que par des virgules. Il fut logique, érudit, biblique, éloquent quelquefois, car il aimait d'un amour vrai malgré l'épaisse cuirasse théologique dont il était revêtu. Si le cœur de Julia eût été libre, Lewis aurait gagné sa cause ; mais la belle Espagnole aimait encore Acacia. Un instinct de coquetterie féminine lui défendait de donner nettement son congé à l'Anglais, et la sincérité de son cœur l'empêchait de

lui donner des espérances. Elle louvoya avec grâce, manœuvrant adroitement pour ne heurter sa barque fragile contre aucun écueil ; elle n'avoua pas qu'elle aimait ailleurs, elle promit encore moins de se laisser fléchir, elle insinua tout, sans rien affirmer. Elle joua à merveille le rôle de Célimène, rôle admirable et difficile que les Américaines jouent plus souvent et plus volontiers que toutes les autres femmes de la terre ; mais elle le joua sans y mêler rien d'odieux ou de faux, elle sut ne pas mentir, et ne pas dire toute la vérité. Tantôt sa molle langueur, sa grâce nonchalante, une certaine mélancolie dont elle savait user avec réserve et qui n'était chez elle qu'un attrait de plus, donnaient à Lewis l'idée d'une jeune fille sensible et tendre qui n'avait pas encore rencontré le héros de ses rêves ; tantôt sa gaieté, son esprit vif et piquant, sa manière toute française (elle avait vécu deux ans à Paris avec M. Sherman et passait pour sa femme) d'envisager la vie, lui prêtaient un charme inexprimable. Elle jouait avec Lewis comme le chat avec la souris, le tournant, le retournant sous sa griffe charmante, puis le rebutant et le ramenant d'un mot. En deux heures, le bon docteur John était devenu comme une pâte molle qu'elle pétrissait à volonté : délicieuse enchanteresse qui déployait dans un village du Kentucky des grâces et un esprit qui lui eussent donné l'empire de la mode à Paris, chef-lieu du monde civilisé.

Lewis sortit enfin, ravi, ébloui, fasciné, comme un enfant à qui l'on vient de montrer la lanterne magique.

— Quoi qu'il arrive, dit-il, je vous aimerai jusqu'à la mort.

C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il rencontra son ami Acacia et qu'il voulut le fuir. On a déjà vu que ses précautions furent vaines.

Cette scène de coquetterie, que miss Alvarez croyait innocente, devait avoir des suites bien funestes. Acacia, qui se crut trahi, sentit se réveiller sa tendresse pour Julia ; il était trop fier cependant pour faire d'inutiles reproches. Il fut indigné de la conduite de l'Anglais, sans réfléchir qu'il lui avait laissé le champ libre, et que John Lewis, à qui il avait attesté l'innocence de sa liaison avec miss Alvarez, pouvait légitimement l'aimer. Sa première pensée fut de le punir d'une manière terrible ; puis il se dit qu'il devait à son ancienne maîtresse, qu'il voulait abandonner, de ne pas lui ôter son nouvel amant ou son mari. Il s'avoua qu'il était justement puni de son inconstance, que Julia était libre, et il résolut de ne pas gêner ce qu'il croyait être son bonheur. Le lingot alla trouver Jeremiah.

— Mon cher ami, dit-il, je pars dans une heure pour Cincinnati. Veille, je te prie, sur mes affaires et sur Craig. S'il arrive quelque chose de nouveau, tu m'avertiras par dépêche télégraphique. Je laisse à Lewis le soin de rédiger mon journal pendant mon absence. Prie-le de laisser à la porte du journal ses opinions abolitionistes et toutes ses excentricités bibliques. La moindre négligence pourrait causer des malheurs irréparables.

Il donna les mêmes instructions à Lewis, sans lui témoigner aucun ressentiment. Le docteur John crut, à voir sa tranquillité, qu'il ignorait tout. Puis Acacia partit sans dire adieu à Julia, ni vouloir la prévenir, dans la crainte de l'obliger à quelque mensonge. En sortant d'Oaksburgh, il était à cheval, et tourna plusieurs fois les yeux sur la maison de miss Alvarez. C'est là qu'il avait vécu si heureux pendant trois ans. Pourquoi avait-il amené ce maudit Anglais, cause de tous ses malheurs ? Il ne songea point à s'accuser lui-même d'infidélité. Quel est le juste qui exa-

mine attentivement ses fautes en même temps que celles d'autrui ?

Hélas ! il pouvait revenir. Un mot de Julia eut tout apaisé, tout réparé ; mais le destin jaloux le voulait ainsi : Jupiter aveugle ceux qu'il veut perdre.

Miss Alvarez fut troublée jusqu'au fond du cœur en apprenant le départ de son amant. Pour la première fois, il partait sans lui dire adieu. Elle versa d'abondantes larmes, dont le pauvre Carlino lui-même ne pouvait tarir la source.

— Il ne m'aime plus, disait-elle, mon bon abbé. Il ne m'aime plus, et je n'ai d'autre tort que de l'avoir trop aimé.

Carlino lui répondait par le mot de Panurge : — Mariez-vous doncques. Impuissant remède quand l'amour s'en va !

Quelques jours après, elle reçut de Cincinnati la lettre suivante :

« 25 juillet 1856.

« Tu m'as trahi, Julia : adieu pour toujours. Je ne te reverrai que lorsque tu auras épousé ce Lewis. Perfide ! pourquoi ne pas m'avouer que tu l'aimais ? Je t'aurais rendu la liberté. Malheureusement tu as voulu me tromper. Serons-nous encore amis après avoir été si longtemps un seul et même cœur ? dans l'incertitude, je t'envoie un compte détaillé de ta fortune, qui est de sept cent mille dollars. Adieu, Julia. »

Cette lettre mit le comble à la douleur de miss Alvarez. Elle écrivit sur-le-champ à son amant pour se justifier et le supplier de revenir ; mais Acacia ne devait jamais recevoir cette réponse.

Le lendemain du jour où Julia écrivit, Jeremiah Anderson adressait au lingot à Cincinnati la dépêche télégraphique que voici :

« Oaksburgh, 29 juillet 1856.

« Oaksburgh est en feu. Miss Alvarez a disparu. Je t'attends mercredi prochain. »

Un quart d'heure après, Acacia montait en chemin de fer.

Aussitôt que le départ d'Acacia pour Cincinnati fut connu, Craig et son complice Appleton firent leurs préparatifs pour enlever Julia. Il fut résolu que Craig accuserait Lewis d'être abolitioniste, qu'il exciterait contre lui une émeute formidable de tous les propriétaires d'esclaves, et qu'à la faveur du tumulte et pendant la nuit Appleton pénétrerait dans la maison de miss Alvarez. Une barque préparée d'avance devait servir à l'enlèvement.

— Que ferai-je de cette belle éplorée ? dit Appleton.

— Ce n'est pas à moi de te dicter ta conduite, répondit Craig. C'est une belle fille, toute cousue de dollars, et tu seras bien maladroit si tu ne sais pas te faire épouser.

— Je vous entends, et je jure que de gré ou de force elle sera ma femme.

— Tu oublies l'essentiel.

— Quoi donc ? reprit Appleton avec un rire brutal, son consentement peut-être ? Je m'y prendrai de telle sorte qu'après qu'elle aura passé par mes mains, son amant lui-même ne voudra plus la revoir.

— Ce n'est pas cela, dit Craig. Tu oublies de me faire ma part dans l'entreprise.

— Dix mille dollars, est-ce assez ?

— Dix mille dollars ! la femme seule en vaut douze, et sa fortune est de plus de sept cent mille dollars.

— Sept cent mille dollars ! C'est une jolie somme, dit Appleton. Eh bien ! que dites-vous de cent mille ?

— J'en veux trois cent mille ; sinon, rien de fait. Je te retire ma protection, et j'avertis miss Alvarez.

— Vous n'oseriez pas ! dit le géant en grinçant des dents et tirant de sa poche un bowie knife.

Isaac se mit à rire.

— Il y a plaisir, dit-il, à rendre service à des amis qui sont toujours prêts à vous éventrer pour un mot. Grosse brute, ours au poil rebroussé, crâne sans cervelle, que feras-tu sans moi ? où trouveras-tu un asile ?

Appleton sentit la force de ces paroles.

— Pourquoi, dit-il en grognant, m'avez-vous menacé de me dénoncer ?

Craig le calma et lui fit signer un bon de trois cent mille dollars, payable après le mariage. Dès le lendemain, il attaqua violemment John Lewis dans le Herald of Freedom. Deux ou trois autres journaux du voisinage, payés par lui, accusèrent l'Anglais d'être venu au Kentucky pour soulever les esclaves contre leurs maîtres. Acacia fut représenté comme le complice naturel de cet

horrible dessein. La France et l'Angleterre, jalouses de la prospérité des États-Unis, avaient résolu de ruiner les états du sud par l'émancipation des nègres. Les généreux citoyens du Kentucky, l'élite de l'Union américaine, devaient être les premières victimes de cette entreprise atroce. L'Europe, qui redoutait leur courage, voulait les faire égorger, et, sur leurs cadavres, fonder un nouvel empire d'Haïti.

Dès son premier sermon, Lewis avait trahi ses intentions perfides. Il avait déclaré l'esclavage une chose immorale ; la prudence seule l'avait empêché d'aller plus loin : il tâchait d'accoutumer peu à peu les esprits à ces doctrines subversives de tout ordre social ; plus tard il jetterait le masque et proclamerait la guerre civile dans ce noble pays qui lui donnait l'hospitalité. La conclusion naturelle de tous ces articles fut qu'une potence pouvait seule faire justice de gens aussi dangereux que ce Lewis et son ami Acacia, et que la plus haute potence serait la meilleure.

L'Anglais aurait dû, par prudence, mépriser ces attaques ; mais Craig, sans le savoir, avait frappé juste. John Lewis, malgré quelques vues trop personnelles, où se trahissait le ministre protestant qui songe à sa fortune, avait la foi et le noble entêtement qui font les martyrs. Il rêvait de convertir les Kentuckiens et d'affranchir les enfans de Cham. Rebuté par miss Alvarez, qui le tenait à distance depuis le départ d'Acacia, insensible aux avances de la pauvre Deborah, il n'aspirait plus qu'à s'illustrer par son dévouement, dût-il compromettre ses meilleurs amis. Il fit part de son projet à Deborah, qui voyait en lui un héros, et qui attribuait sa froideur aux préoccupations du génie. Miss Anderson l'encouragea dans ses visions, et ne sut pas lui recommander la pru-

dence. Jeremiah, instruit de ce beau dessein, voulut en vain l'en détourner.

— Non, dit Lewis, je n'ai pas cherché cette occasion : c'est Dieu même qui me l'envoie ; il veut que je glorifie son saint nom profané. La lumière ne m'est pas donnée pour que je la mette sous le boisseau, mais pour que je l'expose à la vue de tous les peuples. Honte à qui peut se réjouir et vivre dans l'abondance quand des millions de ses frères gémissent dans l'esclavage !

Deborah le regardait avec admiration, et Lucy même ne pouvait s'empêcher d'approuver son projet ; mais Jeremiah ne se laissa point séduire.

— Mon cher ami, lui dit-il, cela est fort beau et fort bien pensé en Angleterre ; ici vous serez infailliblement pendu ou goudronné. Ne voyez-vous pas le piège que Craig vous a tendu ? Il est si grossier, qu'un enfant ne s'y laisserait pas prendre.

— Je confesserai ma foi dans les supplices, dit Lewis avec enthousiasme, et je serai livré en proie aux bêtes féroces comme les premiers chrétiens.

Jeremiah leva les épaules.

— Si vous avez tant d'appétit du martyre, allez-y seul au moins, et n'entraînez pas vos amis dans l'abîme où vous êtes près de vous précipiter. C'est mal récompenser l'amitié d'Acacia et la nôtre.

— Vous avez raison, dit Lewis, et puisque vous m'y faites penser, je vais sortir d'ici pour ne pas vous compromettre.

— Oh ! mon frère ! s'écria Deborah, quelle parole avez-vous dite ? Craignez-vous de donner l'hospitalité à un ami ? Voulez-vous qu'on croie en Angleterre qu'un Kentuckien a livré son hôte ?

— Ma chère sœur, répliqua Jeremiah avec impatience, je me moque de ce qu'on croira en Angleterre et ailleurs ; je ne livre pas mon hôte, je l'avertis. Je veux le retenir et l'empêcher de se perdre lui-même. L'hospitalité ne m'oblige pas de me jeter par la fenêtre à la suite d'un fou.

L'Anglais alla se loger dans un hôtel ; mais les avis de Jeremiah ne l'empêchèrent pas d'annoncer publiquement dans le Semi-Weekly Messenger que l'accusation de Craig était fondée, qu'il était réellement abolitioniste, qu'il se croyait obligé, comme Anglais et comme membre de la grande famille humaine, d'avertir ses frères du crime qu'ils commettaient tous les jours, qu'il était prêt à verser son sang pour la sainte cause de la liberté des nègres, et qu'il ne cesserait d'élever ses mains et ses prières au ciel pour la conversion des Kentuckiens, comme Moïse sur la montagne.

Àla lecture de cet article, Isaac Craig fut transporté de joie. Il courut aux bureaux du Herald of Freedom, et se hâta de publier un numéro supplémentaire. Il citait les paroles de John Lewis, et les accompagnait des réflexions suivantes :

« Tout le Kentucky doit savoir maintenant si nous étions prophète quand nous avons dénoncé l'infâme trahison qui se préparait dans l'ombre. De perfides étrangers ont l'audace impie d'attaquer notre constitution nationale, l'arche de nos libertés, l'œuvre de Washington, de Jefferson, de tous ces grands hommes

qui ont eu la Virginie pour berceau, et qui ont porté jusqu'aux extrémités du monde la gloire du nom américain. C'est au peuple maintenant de défendre ses droits par les armes et de mettre la corde au cou de ceux qui ont voulu briser les tables de la loi. Oublions la clémence pour ne plus nous souvenir que de la justice. »

Jeremiah lut ce supplément.

— La bombe va éclater, pensa-t-il. Sauvons du moins ce qu'Acacia aime le plus. — Et il courut chez Julia.

— Miss Alvarez, dit-il, je regrette de vous apporter une mauvaise nouvelle.

— Acacia est mort ! s'écria-t-elle en pâlissant.

— Non, rassurez-vous ; il se porte bien, et mes précautions oratoires n'ont pas le sens commun. Lisez ceci.

Elle prit le journal, et, après l'avoir lu, regarda Jeremiah pour le questionner.

— Eh ! dit le Kentuckien, ne voyez-vous pas l'orage que l'incroyable entêtement de cet Anglais attire sur la tête d'Acacia ? Tout le monde le croira d'accord avec John Lewis. Avant la fin du jour, il y aura une émeute à Oaksburgh, et vous serez peut-être menacée.

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Acacia m'a confié le soin de ses affaires. C'est à moi de vous sauver. Venez dans ma maison, personne n'osera en franchir le seuil, et vous serez en sûreté jusqu'à l'arrivée d'Acacia.

L'intention du bon Jeremiah était excellente, mais il comptait sans la jalousie de miss Alvarez. La belle Espagnole ne put supporter l'idée de devoir son salut au frère de Lucy, qu'elle regardait comme sa rivale. L'orgueil l'emporta sur la prudence. — Protégée par miss Anderson ! se dit-elle, mieux vaut mourir. — Et elle refusa de suivre Jeremiah.

— Les femmes ont de singuliers caprices, dit celui-ci en la quittant. J'ai fait mon devoir ; il ne me reste qu'à prévenir Acacia.

Comme il allait au bureau du télégraphe électrique, il entendit un grand bruit dans la rue. C'était le commencement de l'émeute préparée par Craig.

Celui-ci n'avait pas perdu de temps. Dès le matin, ses émissaires parcouraient les campagnes voisines, répandant ses proclamations et ameutant tous les fermiers du comté. Le rendez-vous général était à Oaksburgh. En quelques heures le bruit courut partout qu'on avait rencontré un abolitioniste anglais porteur de pamphlets incendiaires, et que ce misérable, agent de lord Palmerston et de la perfide Angleterre, était le chef d'un complot organisé par les nègres pour regorgement des blancs. Plusieurs milliers d'hommes, armés de haches, de carabines et de revolvers, se précipitèrent dans Oaksburgh, entraînant tout sur leur passage.

Dès qu'ils furent arrivés, sans leur laisser le temps de se reconnaître, Craig, qui était capitaine de la compagnie de milice des vétérans de la liberté, réunit cette compagnie, mit en tête une demi-douzaine de tambours, et marcha droit à l'imprimerie du Semi-Weekly Messenger. Une masse considérable de gens,

hommes, femmes et enfans, suivait le cortège en criant : À bas les abolitionistes ! à bas l'Anglais ! vive la constitution !

Àce bruit, Lewis, qui travaillait dans les bureaux de l'imprimerie, mit la tête à la fenêtre ; mais il fut accueilli par des cris bien différens de ceux qui l'avaient salué quelques jours auparavant. De toutes parts on cria : À la potence le traître !... Les ouvriers de l'imprimerie s'enfuirent et le laissèrent seul.

Il voulut rester et tenir tête à l'orage. Il ferma solidement la porte extérieure de la maison, et il essaya de parler au peuple, debout sur le bord de la fenêtre.

— Braves Kentuckiens !... dit-il.

Craig ne lui laissa pas le temps de parler. Il ordonna aux tambours de battre un roulement, et la voix de Lewis s'éteignit parmi les ra et les fla. Il se croisa les bras et attendit d'un air dédaigneux que le silence fût rétabli ; mais Craig n'avait garde de perdre le temps en explications inutiles.

— En avant ! dit-il, enfonçons la porte !

Deux ou trois coups de hache mirent en pièces l'un des deux battans, et la foule se précipita par cette ouverture dans l'intérieur de la maison. En quelques secondes, le premier étage fut envahi ; mais Lewis avait disparu. Les assaillans furieux le cherchèrent inutilement dans toute la maison ; ils brisèrent et lancèrent par les fenêtres tous les meubles. Les caractères d'imprimerie suivirent bientôt les meubles, les papiers furent déchirés et brûlés, les registres jetés au vent, et tous ces débris furent précipités dans le ruisseau.

— Où est ce fils de Bélial ? criait Appleton un revolver à la main, je veux lui brûler la cervelle !

— Que fais-tu là ? lui dit Craig. La nuit va venir, et tu perds du temps. Sortons. Nous surprendrons miss Alvarez avant qu'elle soit sur ses gardes.

Le géant le suivit sans répliquer.

Àpeine étaient-ils sortis que Jeremiah survint, attiré par le bruit. C'était un vrai Kentuckien, hardi, plein de sang-froid et de résolution, prompt surtout à prendre son parti en toute rencontre et ne s'étonnant de rien. Comme le dégât était déjà irréparable, il ne chercha pas à s'y opposer. Les mains tranquillement croisées derrière le dos, il regardait s'agiter la foule.

— Quelques dollars de plus ou de moins, pensait-il, qu'importe à mon ami Acacia ? La première spéculation venue lui rendra cet argent avec usure.

Tout en faisant cette réflexion philosophique, il s'inquiéta du sort de Lewis.

— Est-ce que John Bull s'est échappé ? demanda-t-il à un fermier gros et gras qui frappait consciencieusement à coups de hache sur les chaises et sur les tables.

— Il faut qu'il se soit jeté dans le Kentucky, répondit le fermier sans interrompre sa besogne. Dès que nous sommes entrés dans la maison, il a disparu.

— La vieille Angleterre ne tiendra jamais contre la jeune Amérique, dit sentencieusement Jeremiah.

— N'est-ce pas, monsieur ? dit le fermier en serrant la main d'Anderson. Vous êtes un vrai patriote, je le vois.

— Oui, monsieur, le cœur qui bat dans ma poitrine est celui d'un libre Américain, et mon sang coule plus fièrement dans mes veines quand je pense que je suis un enfant du noble Kentucky.

— C'est beau, cela ! dit le fermier. Voulez-vous boire un verre de sherry, camarade ?

— De grand cœur ! et non-seulement un verre, mais une pinte ! Tout en buvant, Anderson réfléchissait.

— Qu'est devenu ce niais ? disait-il. Tout le monde le connaît à Oaksburgh ; où va-t-il se réfugier ?

Il quitta son nouvel ami et rentra chez lui. Personne n'avait vu Lewis.

— Il n'est pas assez fou pour revenir dans sa propre maison.

Tout à coup une idée terrible traversa son esprit.

— Le malheureux aura cherché asile chez miss Alvarez. Tout est perdu !

Il prit son revolver et courut chez Julia. La maison était ouverte. Dick, curieux comme un nègre et comme un enfant, avait quitté son poste pour voir saccager l'imprimerie. Du haut en bas, Jeremiah trouva la maison déserte. La chambre de Julia était en désordre ; les meubles étaient renversés, les rideaux déchirés. Anderson eut un affreux pressentiment.

— Elle a été enlevée, s'écria-t-il, et l'on n'a détruit l'imprimerie que pour favoriser un plus grand crime.

En ce moment, Dick rentrait avec les autres nègres employés au service de Julia.

— Malheureux ! dit Jeremiah, où est ta maîtresse ?

— Chez elle apparemment, répondit le mulâtre ; mais il chercha inutilement. Sa femme de chambre avait disparu comme elle.

C'est alors que Jeremiah écrivit à son ami la dépêche télégraphique dont on a déjà parlé ; puis il ordonna à Dick de commencer des recherches avec tous les autres esclaves de miss Alvarez, et il attendit l'arrivée d'Acacia.

Pendant ce temps, l'infortunée Julia était en proie au désespoir.

La lettre d'Acacia fut pour elle un coup de foudre. Elle ne pouvait imaginer que son amant la crût coupable, et l'eût condamnée sur un simple soupçon. Elle maudissait le swedenborgien et sa propre coquetterie, première cause de ses malheurs.

— Hélas ! disait-elle, comment ai-je pu écouter cet ennuyeux prêcheur ? Il est prolixe dans ses discours, empesé dans sa cravate, gêné dans ses vêtemens ; il croit me faire une grâce en me trouvant belle, et il me déclare son amour en récitant la Bible. Que ne va-t-il chercher fortune auprès de miss Deborah ou de miss Lucy ?

Ce nom de Lucy alluma sa jalousie.

— Où vais-je chercher des excuses pour Acacia ? Le perfide ! il m'accuse de trahison pour masquer la sienne. C'est Lucy qu'il aime, et j'ai la simplicité de m'accuser moi-même !

Au milieu de ces tristes réflexions, un malheur plus grand que tous ceux qu'elle prévoyait vint la surprendre.

Au premier bruit de l'émeute, tous ses domestiques l'ayant quittée pour jouir de ce spectacle, elle se trouva dans sa maison seule avec sa femme de chambre. Appleton et Isaac Craig, suivis de plusieurs bandits, entrèrent dans l'appartement de Julia. À la vue de Craig, elle comprit tout, et cria pour appeler du secours. Malheureusement la maison était séparée des plus proches voisins par une grande prairie.

— Miss Alvarez, dit Craig avec un sang-froid glacial, faites vos préparatifs pour nous suivre.

— Dick ! James ! Sarah ! cria Julia de toutes ses forces.

— Allons, Appleton, dit le Yankee, cette canaille peut revenir ; emporte-la.

Le géant voulut saisir Julia, mais elle se défendit avec l'énergie du désespoir : elle se cramponna aux meubles et aux rideaux. Sa femme de chambre, jeune fille de couleur, voulut crier ; Appleton la saisit violemment et la jeta par terre.

— Si tu dis un mot, je te tue.

En même temps il l'ajusta avec son revolver. Elle garda le silence.

— Acacia ! Acacia ! cria de nouveau miss Alvarez.

Craig sourit.

— Votre amant est loin, dit-il, et ne reviendra jamais. Voyez cette lueur rougeâtre qui s'élève au-dessus de la ville, c'est son

imprimerie qui brûle. Qu'il vienne, s'il l'ose ! Nous lui apprendrons à conspirer contre les lois du Kentucky.

Àcette nouvelle, Julia cessa de se défendre. Appleton en profita pour la bâillonner et l'emporter avec l'aide des bandits qui le suivaient.

— Emmène aussi cette mulâtresse, dit Craig ; elle pourrait nous dénoncer.

La jeune fille suivit sa maîtresse sans résistance. Derrière la maison était un jardin immense au bas duquel coulait le Kentucky. Le triste cortège se dirigea, par un chemin tortueux et difficile, vers le rivage. On s'embarqua sur un bateau préparé d'avance, et l'on descendit la rivière avec précaution. Les rameurs éclairaient leur route avec des torches.

Àdeux lieues plus bas, on mit pied à terre, et Julia fut forcée de suivre ses ravisseurs. On s'enfonça dans une épaisse forêt de grands arbres. Miss Alvarez était saisie d'une frayeur mortelle. « Veut-on me tuer ou me vendre ? pensait-elle. Pourquoi n'ai-je pas suivi le conseil de Jeremiah et cherché un asile dans sa maison ? »

Elle fit signe qu'on lui ôtât son bâillon. La forêt était déserte. Craig, qui commandait l'expédition, y consentit.

— Isaac, dit-elle, que voulez-vous de moi ?

— Vous le saurez bientôt, dit-il en prenant plaisir à prolonger ses angoisses.

— Messieurs, dit-elle aux bandits qui l'entouraient, ayez pitié d'une malheureuse femme qui n'a fait de mal à personne. Voulez-

vous de l'argent ? Ramenez-moi à Oaksburgh, et je jure que je vous en donnerai dix fois plus qu'on ne vous en offre pour m'emmener captive.

Au mot d'argent, les bandits parurent hésiter. Craig s'en aperçut.

— Si quelqu'un d'entre vous, dit-il, touche à cette femme, je la tue sur-le-champ, et vous n'aurez rien de moi ni d'elle.

— Si tu le faisais, dit un Irlandais, je te ferais sauter le crâne. Isaac arma son revolver ; Appleton saisit l'Irlandais par les deux bras pour l'empêcher de faire résistance.

— Jack, dit Craig, ne me mets pas en colère ; tu n'es pas de force contre moi. Suis-nous tranquillement, et ne fais pas le héros ni le chevalier des dames, si tu veux gagner tes cent dollars.

Jack obéit en grognant. Après trois heures de marche, on atteignit le pied d'une colline entourée de chênes et de tulipiers. À mi-côte était bâtie une belle ferme qui appartenait à Craig. Arrivé là, le Yankee congédia tout le monde, excepté Appleton, et paya généreusement ses complices.

— Mes chers amis, dit-il, je n'ai pas besoin de vous dire que vous venez de faire une expédition qui peut vous mener à la potence ; je ne vous prêche pas la discrétion.

Craig et Appleton, restés seuls, firent entrer Julia et la jeune mulâtresse dans la maison. Un énorme chien de garde en défendait les approches.

— Miss Julia, dit Isaac, aujourd'hui je prends ma revanche. Rendez-moi la fortune de M. Sherman.

— C'est de l'argent que vous voulez, dit Julia. Eh bien ! mettez-moi en liberté, et je vous donnerai pour rançon tout ce qui me vient de votre oncle.

— J'y compte, dit Craig ; mais je veux être payé d'abord. Vous serez libre plus tard.

— Plus tard, répliqua-t-elle, vous m'assassineriez !

— Vous vous trompez, miss Julia ; je suis votre ami plus que vous ne pensez, et, pour preuve, je veux assurer votre bonheur en vous donnant un mari de ma main.

Appleton, qui écoutait la conversation en silence, se caressa le menton. Miss Alvarez se mit à trembler.

— Craig, dit-elle, au nom du ciel, épargnez-moi. Vous m'avez déjà fait beaucoup de mal ; n'achevez pas ma ruine. Laissez-moi vivre, je vous en supplie.

— Que dites-vous là, Julia ? interrompit le Yankee. Je vous propose un mari, et vous croyez qu'on vous assassine ! Justifiez-vous donc, Appleton ; déployez les grâces que vous avez reçues de la nature ; faites sentir à miss Alvarez qu'elle est entre les mains d'un honnête homme et d'un chevaleresque citoyen du Kentucky. Ce n'est pas à moi de faire pour vous la cour à cette jeune et aimable dame.

— Miss Alvarez, dit Appleton, je vais m'expliquer clairement avec vous. M. Craig, mon ami, ici présent, était riche du chef de son oncle. Vous avez capté cette succession, à ce qu'il dit, et vous avez failli le ruiner. Deux cent cinquante mille dollars, avec les intérêts, font aujourd'hui une somme de trois cent mille dollars que vous lui devez. Quant à moi, vous m'avez fait chasser par ce

maudit Français, qui est votre associé, et peut-être quelque chose de plus. Je pourrais vous en garder rancune ; mais je suis bon et généreux, un chevaleresque Kentuckien, comme dit si bien mon noble ami le préopinant. Eh bien, j'ai décidé que vous m'épouseriez.

— Jamais ! s'écria Julia.

— Bon, je m'attendais à cela. Les femmes aiment la contradiction, mais elles finissent toujours par céder, quand on sait s'y prendre. Je considère donc l'affaire comme faite. Ce soir vous serez M Appleton, et dans trois jours mon noble ami le préopinant recevra ses trois cent mille dollars, ou l'équivalent. Laissez-nous, Isaac, j'ai quelque chose de particulier à dire à miss Alvarez.

Julia, restée seule avec Appleton, chercha autour d'elle une arme pour se défendre. Un bowie knife à demi rouillé était posé sur la cheminée. Elle s'en empara. Le géant se mit à rire et s'avança pour l'embrasser.

— Ne m'approchez pas, dit-elle, ou vous êtes mort.

En même temps elle le frappa à la main. Appleton recula, effrayé de voir couler son sang. Cependant la blessure était légère.

— Oh ! oh ! dit-il, quelle héroïne ! Rassurez-vous, chère Julia, je n'en veux pas à votre vie. Je vous aime, et je veux vous épouser. Convenez que je suis bon homme d'accepter ainsi pour femme la maîtresse de M. Acacia ; mais cela m'est égal. Vous êtes riche, vous êtes belle, et cela me suffit.

— Vous ne m'épouserez pas malgré moi ?

— Je m'en garderai bien, dit grossièrement Appleton. Ces sortes de mariages sont trop malheureux. Je veux que le mien soit un mariage d'inclination, et que vous veniez à moi en disant : « Mon bon petit Appleton, ami de mon cœur, ne résiste plus à mon impatience, et faisons la noce tout de suite. »

— Vous êtes fou.

— Je suis très sage, et vous en aurez la preuve tout à l'heure. Avez-vous jamais eu faim, chère miss Julia ? Non, n'est-ce pas ? M. Sherman vous aimait trop pour vous laisser désirer quelque chose. Eh bien ! je vous préviens que vous ne mangerez pas avant la cérémonie nuptiale. Je parie qu'avant demain soir vous me sauterez au cou.

Et, sans attendre la réponse de miss Alvarez, Appleton ferma la porte et tira les verrous. Restée seule, Julia ouvrit la fenêtre, résolue à tout tenter pour sa fuite. Elle eut envie de se précipiter, mais un reste d'espoir la soutint. Il n'était pas possible qu'Acacia, prévenu de sa disparition, ne fît sur-le-champ des recherches. Il la retrouverait ; il tuerait Appleton et Craig ; s'il le fallait, il forcerait toutes les barrières et mettrait le feu à tout le Kentucky plutôt que de ne pas la délivrer.

Le reste de la nuit se passa au milieu de frayeurs mortelles. Elle craignait toujours quelque tentative nouvelle d'Appleton. Enfin le jour parut et dissipa ses inquiétudes.

Vers midi, le géant ouvrit la porte. — Le ministre est prévenu, dit-il. Dans dix minutes, vous pourrez, si vous voulez, déjeuner tout à votre aise.

Julia garda le silence. Elle calculait le temps qui lui restait à demeurer enfermée avant qu'on découvrît sa retraite. — Dans deux jours, pensa-t-elle, Acacia sera ici. Qu'est-ce que deux jours de souffrance ?

Appleton alla retrouver Craig.

— Eh bien ! dit le Yankee, à quelle heure le mariage ?

— Que l'enfer la confonde ! s'écria le géant. Elle m'a repoussé comme un chien.

— Le temps passe, dit Isaac. Si elle résiste encore vingt-quatre heures, tout est perdu. On retrouvera sa trace, et tu seras pendu. Prends garde au Français.

— Je donnerais mille dollars pour qu'il fût à portée de mon revolver.

— Que le ciel te maintienne dans ces dispositions ! Je pars pour Oaksburgh.

— Vous m'abandonnez ?...

— Très cher Appleton, vous êtes trop lent en affaires. Celle-là devait être expédiée du premier coup. Vous hésitez, tout est manqué. Je vais chercher un alibi.

— Que faire ?

— Tout ce qu'il vous plaira. Vos scrupules n'ont pas le sens commun. Vous la traitez comme une princesse, et elle vous accueille comme un chien : c'est fort bien fait ! Il faut mener les nègres à coups de bâton.

— Je jure, dit Appleton, qu'elle sera ma femme ou qu'elle mourra.

— Je m'en lave les mains. Adieu.

— Attendez encore un jour, dit le géant. Demain, je ferai une nouvelle tentative.

Craig y consentit ; mais ce retard devait amener de graves événemens.

En vingt-quatre heures. Acacia était de retour à Oaksburgh. Il y entra sans être reconnu, à la faveur de la nuit, et se présenta d'abord chez Jeremiah Anderson. Toute la famille était réunie et prenait tranquillement le thé. Lucy et Deborah poussèrent un cri de surprise en le voyant. Il était pâle, fatigué et couvert de poussière.

— Je ne t'attendais que demain, dit Jeremiah ; mais puisque te voilà sain et sauf, tout est pour le mieux. Assieds-toi et soupe, nous avons le temps de causer.

— Où est miss Alvarez ? dit Acacia.

— Elle vit ; rassure-toi. L'abbé Carlino croit être sur sa trace. Craig et Appleton l'ont enlevée…

— Pour la vendre dans le sud ?

— Non. Je crois qu'ils veulent en tirer une rançon.

Acacia respira.

— Jeremiah, dit-il, je compte sur toi. Nous la chercherons et nous la délivrerons de gré ou de force. Oh ! l'infâme Craig !

— Tu ne me demandes pas ce qu'est devenu Lewis ?

— Qu'on le pende !

— Monsieur, dit miss Deborah, vous devriez mieux parler de notre ami.

— Chère miss Anderson, dit l'impatient Acacia, personne ne respecte plus que moi tout ce qui vous touche ; mais quand je songe que ce rare imbécile a causé la perte de l'une des meilleures femmes qu'il y ait au Kentucky, je sens des transports de rage dont je ne suis pas maître.

Les deux sœurs échangèrent un regard et sortirent.

— Comme il l'aime encore ! dit Lucy à demi-voix.

Le lingot l'entendit et fut offensé de ce mot. Il aimait Lucy d'un amour profond et qui devait être éternel ; mais ce n'était pas l'heure d'oublier celle qu'il avait aimée si longtemps, et qui se trouvait par sa faute dans un si grand danger. Son cœur était dévoré de remords.

— En quelles mains est-elle tombée ? dit-il. Que reste-t-il à présent de cette beauté fière et charmante ? Elle deviendrait le jouet d'un Craig et d'un Appleton ! ô Providence !

Il mit sa tête dans ses mains comme pour réfléchir. Ses larmes coulaient à travers ses doigts. Jeremiah lui-même se sentit ému.

— Ami, dit tout à coup le Français en se levant, fais seller deux chevaux et partons. Les minutes sont des siècles. Elle se meurt peut-être à l'heure même où nous parlons. Grand Dieu ! si ces misérables ont touché un cheveu de sa tête, je les égorgerai, fussent-ils au fond des enfers !

— Prends patience, dit Jeremiah. Nous ne pouvons pas partir avant demain matin. Bodini est en quête de renseignemens. Il croit que quelque Irlandais a trempé dans l'affaire.

— Pauvre abbé ! dit tristement Acacia. C'était son meilleur ami. Il ne l'a pas abandonnée, lui !

— Que pouvais-je faire ? répliqua Jeremiah. T'avertir et faire des recherches.

— Ami, pardonne à mon malheur. Je suis injuste envers toi.

— Je vais faire prévenir l'abbé Carlino, dit Anderson. En attendant, il faut arranger tes affaires, démentir les calomnies de Craig et la sotte propagande de l'Anglais. À propos, ne veux-tu rien faire pour lui ?

— Qu'il aille au diable ! répondit Acacia exaspéré.

— Il n'en est pas loin, répliqua Jereraiah. Il fit alors le récit de l'émeute de la veille. Ce pauvre Lewis, continua-t-il, a erré longtemps autour d'Oaksburgh, à ce qu'il paraît. Ce soir, pressé par la faim, il est rentré dans la ville et a voulu acheter des vivres. On l'a reconnu et poursuivi. Il s'est réfugié dans ta fabrique de poudre, et comme, grâce au ciel, il était armé, il se défend très bien contre la foule qui l'assiège.

Malgré sa tristesse. Acacia ne put s'empêcher de rire de l'odyssée de l'Anglais.

— Tu ne l'as pas secouru ? dit-il.

— À quoi bon ? reprit Anderson. C'est un fou qui ne sortira d'Oaksburgh qu'après qu'on l'aura goudronné. Il a le menton long et carré, signe d'un entêtement invincible. Je l'ai averti deux

fois du danger : il a passé outre ; qu'il se tire de là, s'il peut. J'ai des esclaves tout comme un autre, et ne suis pas bien aise qu'on vienne leur prêcher toute sorte de choses subversives de la famille et de la propriété. S'il était mon hôte, la bienséance m'obligerait de me faire tuer pour lui ; mais, grâce au ciel, il a quitté ma maison avant ses escapades.

— Tu as, ma foi, raison, dit le lingot.

Pendant ce temps, Lucy et Deborah déploraient le triste sort de Lewis. La pauvre Deborah craignait pour la vie de celui qu'elle aimait.

— Jeremiah est dur, dit-elle à Lucy. Il ne lèverait pas un doigt pour sauver son ami.

— Cependant, dit Lucy, il va partir avec M. Acacia pour délivrer miss Alvarez.

— Lucy, dit l'aînée, vous avez plus d'influence que moi sur le Français : demandez-lui de sauver John Lewis. C'est un homme de ressources, et je suis sûre que Jeremiah le suivra.

— Hélas ! dit Lucy, mon influence est bien peu de chose ; je vais néanmoins en faire l'essai.

Elle rentra dans la salle où se tenaient les deux amis, et fit sa demande au lingot. Jamais homme ne fut plus désagréablement surpris. Il garda le silence, et Anderson se chargea de la réponse.

— Acacia n'a pas de temps à perdre, dit-il. Il faut qu'il parte dans quelques heures.

Lucy ne répliqua rien, mais elle regarda le Français avec une telle expression de tristesse que celui-ci en fut frappé au cœur. Il

crut qu'elle aimait Lewis.

— Toutes deux ! pensa-t-il. Elles aiment ce maudit Anglais ! Me voilà bien récompensé de l'avoir tiré des mains des rowdies ! Ô Lucy ! ô Julia !

Cependant il hésitait.

— Ne ferez-vous rien pour moi ? dit Lucy en lui prenant la main.

Acacia ne résista plus.

— Eh bien ! pensa-t-il, si elle l'aime, qu'il vive ! Je quitterai le Kentucky pour n'être pas témoin de son bonheur… — J'y consens, dit-il tout haut.

Lucy lui serra la main avec tendresse. Acacia se méprit au sens de ce geste, et crut y voir l'effet de l'amour qu'elle avait pour Lewis. Il voyait crouler toutes ses espérances : il n'en fut pas ébranlé.

— Allons, disait-il, j'ai trente ans, je suis riche. L'âge de l'amour est passé pour moi ; celui de la sagesse va commencer. Je voyagerai vingt ans ; je resterai garçon, et j'irai vieillir à Brives. Je léguerai ma fortune à quelque bibliothèque qui portera mon nom, ou je ferai distribuer après ma mort des prix de vertu pour l'encouragement des vieilles servantes et la satisfaction des académiciens.

Il se leva et sortit. Andersen voulut le suivre. Il s'y opposa.

— Mon cher ami, dit-il, ne mettons pas tous nos œufs dans le même panier. Si l'on me tue, je veux que tu survives, que tu dé-

livres miss Alvarez, et que tu égorges Craig. D'ailleurs mon plan est fait. Je n'ai pas besoin de toi.

La poudrière où s'était réfugié John Lewis était située à l'extrémité de la ville, non loin de la maison de miss Alvarez. Depuis trois heures, l'Anglais assiégé attendait avec inquiétude ce que le hasard voudrait ordonner de son sort. Une foule nombreuse, armée de carabines et de revolvers, gardait toutes les issues de la poudrière. On ne tirait pas, de peur de mettre le feu aux provisions immenses de poudre entassées par Acacia dans les caveaux de la fabrique ; mais on attendait que l'Anglais, vaincu par la famine, se rendît à discrétion.

Acacia vit d'un coup d'œil que la fuite de Lewis était impossible ; il prit une résolution hardie. Il traversa la foule et se hâta d'entrer dans la maison avant d'être reconnu. À cette vue, le peuple poussa des cris de fureur : « À bas le Français ! à bas l'abolitioniste ! » Le chœur des méthodistes, conduit par Toby Benton, hurlait d'une voix puissante : « À bas l'athée ! »

L'Anglais se jeta dans les bras d'Acacia.

— Que venez-vous faire ici, mon ami ?

— Vous le voyez ; je veux vous tirer d'affaire. C'est miss Lucy qui m'envoie.

— Miss Lucy ! dit l'Anglais. Ah !

Acacia fut surpris de cette apparente indifférence ; mais ce n'était pas le moment de s'expliquer.

— Donnez-moi une bougie, dit-il, une vrille, et le petit baril que vous voyez dans ce coin.

L'Anglais obéit, et alluma la bougie. Acacia parut alors à la fenêtre du premier étage. La foule le regardait avec curiosité. Les cris redoublèrent. Cependant on admirait son courage, et quelques-uns des assistans, moins animés que les autres par l'esprit de parti, auraient voulu le sauver.

— Messieurs et chers compatriotes, dit Acacia, prenez la peine de m'écouter. Je suis bien connu de vous tous.

— À bas l'athée ! dit Toby Benton.

— Maître Toby, reprit le lingot, prenez garde que je ne descende pour vous couper les oreilles.

Cette réponse fit rire la foule, et la disposa favorablement pour l'orateur.

— Vous savez, continua-t-il, que je suis capable de tout, et particulièrement de me faire sauter en l'air avec vous.

Cette menace fit frémir tout le monde.

— Mes caveaux contiennent plus de deux cent mille livres de poudre, qui suffiraient pour faire sauter tout le Kentucky. J'ai du feu. Je suis maître de vous et de moi. Soyez prudens et redoublez d'attention.

— À bas l'abolitioniste ! cria encore Toby Benton.

— Abolitioniste toi-même ! dit Acacia. Je ne le suis pas, et ne le serai jamais. Un de mes amis, un pauvre homme, il faut l'avouer, à qui j'avais laissé le soin de rédiger mon journal, a voulu s'amuser à vos dépens : il s'est dit abolitioniste. C'est faux : c'est une plaisanterie qui n'est pas bonne, j'en conviens, mais qui ne doit pas le faire pendre ni goudronner.

— Je suis abolitioniste et le serai toute ma vie, cria John Lewis par-dessus l'épaule d'Acacia.

Celui-ci se retourna. — Mon cher ami, dit-il, je ne veux pas vous sauver malgré vous. S'il vous plaît de vous jeter à l'eau, faites ; vous êtes libre ; sinon, laissez-moi vous tirer d'un mauvais pas.

— J'aime mieux mourir, reprit Lewis, que de mentir ainsi.

— Eh ! mourez si vous en avez envie, dit le Français impatienté ; je m'en vais.

Lewis lui tendit la main.

— Adieu, ami, dit-il, je vous remercie. Soyez heureux !

Acacia se sentit ému.

— Ah ! si miss Lucy ne m'avait pas ordonné de vous sauver la vie, avec quel plaisir je vous verrais griller tout vif !

— Messieurs, dit-il en reparaissant à la fenêtre, vous le voyez, John Lewis est un brave homme à qui le désir du martyre a brouillé la cervelle. Soyez plus sages que lui, et laissez-le passer tranquillement. Je donne ma parole qu'il sortira du Kentucky dans deux jours.

— Non, point de grâce pour le scélérat, dit une voix.

— Messieurs, reprit Acacia, Lewis est mon hôte. Je suis forcé de le défendre, et si quelqu'un l'attaque, je lui briderai la cervelle. Une dernière fois, engagez-vous votre parole, comme de braves et loyaux Kentuckiens, que vous le respecterez ?

— Non ! non ! crièrent quelques-uns des amis de Craig.

Cependant le plaidoyer d'Acacia faisait quelque effet sur la foule.

On admirait son courage et sa générosité : on l'eût admiré bien davantage, si l'on avait su qu'il croyait sauver son rival. Acacia vit que le moment était décisif. Il prit le petit baril des mains de l'Anglais, lit un trou avec la vrille et y planta un morceau de bougie allumée. Douze cents têtes le regardaient avec inquiétude et curiosité.

— Ce petit baril, dit-il, contient vingt livres de poudre. Je vais y mettre le feu et le jeter dans la rue. Que tous les braves et généreux Kentuckiens se retirent !

En même temps, il lança le baril. L'effet de cette menace fut prodigieux : en un clin d'œil, tout le monde disparut.

— Sortons, dit Acacia.

L'Anglais le suivit, et tous deux, par des chemins détournés, gagnèrent la maison de Jeremiah.

— C'est un très bon tour, dit Anderson ; mais tu risquais de nous faire sauter en l'air comme des éclats d'obus.

Acacia se mit à rire.

— Est-ce que tu crois au baril de poudre ? dit-il. C'est un gallon de rhum que j'ai jeté sur les braves gens d'Oaksburgh. La peur grossit et défigure les objets.

Jeremiah fit atteler sur-le-champ une voiture.

— Partez vite, dit Acacia, et attendez-moi de l'autre côté de l'Ohio, à Indianapolis.

L'Anglais voulut le remercier.

— Remerciez miss Lucy, dit un peu sèchement le lingot, qui n'oubliait pas ses griefs contre le swedenborgien.

Lucy devina la jalousie d'Acacia.

— Ce n'est pas moi, dit-elle un peu vivement, qui aurais osé demander à notre ami de risquer sa vie pour vous sauver : c'est Deborah qui m'a priée de le faire.

Le regard et le sourire d'Acacia lui firent voir qu'elle était comprise. Les deux amans étaient réconciliés. Le Français fut ravi de voir qu'il n'avait pas de rival dans le cœur de la belle Kentuckienne et heureux de pouvoir l'aimer sans remords.

— Puisque Julia me préfère John Lewis, se dit-il, qu'elle l'épouse. Ce bon Anglais vient fort à propos pour me tirer d'embarras. Ah ! perfide Julia, pouvais-tu trahir un amant si fidèle !

Il oubliait encore qu'il avait donné l'exemple. Qui de nous est jamais sincère, même avec sa conscience ? Il profita de l'absence de Jeremiah et de l'Anglais, tout occupés des préparatifs du départ, et, prenant la main de miss Anderson : — Lucy, chère Lucy ! dit-il.

Elle leva les yeux sur lui et rougit.

— Je vais partir avec votre frère pour une expédition périlleuse, continua-t-il ; puis-je espérer que vous ferez des vœux pour le succès de nos armes ?

— Je ferai toujours des vœux pour les amis de mon frère, répondit-elle.

— Lucy, je vais délivrer ou venger miss Alvarez. Quand je reviendrai, me croirez-vous si je vous dis : Je vous aime, miss Anderson ; voulez-vous être ma femme ?

— Revenez d'abord, dit-elle en souriant ; vous aurez alors ma réponse.

Le cœur de Lucy était rempli d'une joie sans mélange. Elle ne craignait plus miss Alvarez ; elle croyait même, avec la sainte et noble crédulité de l'amour, n'avoir jamais eu de rivale. Julia n'était pour Acacia qu'une amie et qu'une associée. Tous les bruits qui couraient à son déshonneur n'étaient plus que d'infâmes calomnies. Comment Acacia, qui avait tant d'esprit et de goût, aurait-il pu aimer une négresse ? car, bien qu'elle fût blanche comme un lis, le sang noir qui coulait dans les veines de miss Alvarez suffisait pour en faire une créature inférieure. Lucy, qui aurait été jalouse d'une blanche, ne pouvait pas l'être d'une fille de couleur. Le mépris souverain des Américains pour la race noire ne leur permet pas la jalousie. Tels étaient les raisonnemens de Lucy ; on aime à se tromper soi-même.

De son côté, John Lewis était allé remercier Deborah. L'austère méthodiste s'était retirée dans sa chambre à coucher et priait pour le salut du swedenborgien. En le voyant, elle poussa un cri de joie et courut à lui.

— Sauvé ! dit-elle. Béni soit le Dieu d'Israël, qui sait, quand il le faut, prêter au juste et à l'innocent sa force invincible !

— Miss Deborah, dit l'Anglais avec tendresse et gravité, je viens d'apprendre que je dois à votre amitié d'avoir été secouru, et la vie m'en est devenue plus chère.

Deborah rougit, et, sans répondre, le regarda avec des yeux où se peignait l'amour le plus pur et le plus ardent. Elle croyait comprendre cet exorde et toucher au terme d'un long et dur célibat. Son cœur, naturellement altier et un peu aigre, s'adoucissait à cette pensée. En quelques secondes, le monde entier changea d'aspect pour elle. Au lieu de l'impure Babylone, de la prostituée des sept collines où elle se plaignait de vivre, elle ne vit plus autour d'elle que des visages rians et purs, que des vieillards au maintien austère et plein de dignité, de jeunes hommes au frais visage, à la démarche modeste, et des femmes dignes d'entrer à toute heure dans le sanctuaire. De son côté, John Lewis, plein d'estime pour Deborah et reconnaissant de l'amour qu'elle lui témoignait, aurait voulu la détromper. Il cherchait un détour habile pour lui apprendre cette fâcheuse vérité, et il ne trouva rien de mieux qu'un sermon en quatre points.

— Chère miss Deborah, dit-il après avoir toussé pour éclaircir sa voix et cacher son embarras, je viens à l'objet principal de ma visite. J'ai toujours pensé que les tendances morales et religieuses étaient, de toutes les choses qui rendent une femme propre au mariage, les plus précieuses et les plus nécessaires, car la religion est la base de toute famille et de toute société. Il a été dit par l'apôtre saint Paul : « En vain tu bâtiras un temple, et tu dépenseras des sommes immenses, si Dieu n'a posé la première pierre. » L'amour de Dieu est donc la première et la plus indispensable condition de l'amour saint et sacré qui doit unir l'homme à la femme, et l'époux à l'épouse. D'un autre côté, la beauté corporelle et les avantages extérieurs, quelque fragiles qu'ils soient par l'essence même de notre nature périssable, ne doivent pas être négligés dans ce contrat unique par lequel deux êtres humains s'engagent à propager leur espèce et à offrir au

Seigneur des enfans qui soient dignes de le servir et prêts à l'adorer.

Il est difficile de dire combien de temps aurait duré ce discours, dont la conclusion trop sincère devait être cette dure parole : Deborah, vous êtes la piété même ; mais j'aime miss Alvarez, parce qu'elle est plus belle que vous, — si Jeremiah lui-même n'était encore venu interrompre cette conversation fort à propos.

— Allons, mon cher Lewis, dit-il, vos adieux doivent être faits. Partons. Si vous laissez à vos ennemis le temps de délibérer et de vous retrouver, je n'oserai plus répondre de vous. En route, en route !

Deborah, malgré sa piété et son amour du décorum, donnait de bon cœur au diable la précipitation de Jeremiah et la sage et méthodique lenteur de l'Anglais. Hélas ! interrompre l'orateur si mal à propos ! ce malheur n'était fait que pour elle. Pour la première fois, elle regretta que Lewis n'eût pas la vivacité du lingot. — Ce n'est pas Acacia, pensait-elle, qui s'embourberait dans son discours comme une charrette dans une ornière profonde. Ah ! les gens extravagans ont quelquefois du bon !

Il fallut se contenter de ce tronçon de discours, Lewis n'était pas homme à retrancher une syllabe de ce qu'il avait résolu de dire. Son texte était prêt, ses citations des pères étaient alignées et allaient défiler en colonne serrée, sa péroraison devait résumer la harangue et en donner la morale. Pour un évêché, il n'eût pas laissé échapper cette magnifique occasion d'édifier son prochain. Si l'on s'étonne qu'il pût avoir la pensée de dire clairement une chose aussi offensante et aussi mortifiante, je répondrai qu'il était Anglais, plein de confiance dans sa sagesse et dans son élo-

quence, qu'il était ministre du Seigneur, et, à ce titre, habitué aux sermons et aux controverses. Le mariage lui paraissait une affaire de controverse, et il eût controversé, cité, commenté, ratiociné jusqu'au jugement dernier, pour peu qu'il eût trouvé des contradicteurs.

Le naturel de Deborah n'était guère moins porté aux longs discours ; mais elle était fille, ennuyée de l'être et impatiente d'en finir avec le célibat : de plus, le cas était pressant, elle sentait bien qu'il ne fallait pas laisser échapper le swedenborgien. Quand elle vit qu'il partait avec Jeremiah, elle lui serra la main d'une façon expressive, et lui dit :

— John Lewis, partout où vous irez, souvenez-vous de moi.

— Partout et toute ma vie, dit-il avec émotion.

— Revenez dès que les temps seront plus doux, ajouta-t-elle.

— Lewis, dit Jeremiah, tous ces adieux sont pathétiques ; mais, si vous tardez plus longtemps, vous serez goudronné.

Tous deux descendirent, et trouvèrent Acacia au parloir avec l'abbé Carlino Bodini et un Irlandais. L'abbé venait d'entrer.

— Miss Alvarez est retrouvée ! cria-t-il dès la porte.

— Miss Alvarez était perdue ! dit l'Anglais, qui ignorait tous les événemens de la veille.

Anderson l'instruisit de la disparition de Julia. Acacia se jeta dans les bras du bon Carlino.

— Quoi ! elle est revenue ! dit-il. Où est-elle ? l'avez-vous vue ?

— Hélas ! non, répondit l'abbé ; mais voici quelqu'un qui vous en donnera des nouvelles. Approche ici, drôle !

Àces mots, Jack se présenta : c'était l'Irlandais que Craig avait menacé de mort ; il raconta tous les détails de l'enlèvement.

— Comment sais-tu cela ? dit Acacia.

— Le drôle y était, dit l'abbé. Après l'affaire, il a senti quelques remords, et m'a demandé l'absolution. Je ne l'ai donnée qu'à la condition qu'il raconterait publiquement ce que vous venez d'entendre. A peine eut-il fini de parler qu'Acacia mit son revolver dans sa poche et courut à la voiture.

— Où vas-tu ? dit Jeremiah. Attends-moi.

— Partons, répliqua le lingot, ou je pars seul.

— Et Lewis ?

— Fais-lui donner un cheval et un guide. Je n'ai pas de temps à perdre.

— Je n'ai pas besoin de guide, dit l'Anglais. Je pars avec vous. Nous la délivrerons ou nous mourrons ensemble.

— Bien dit ! s'écria Jeremiah. Ils montèrent dans la voiture. L'abbé aurait voulu les suivre. Acacia l'en empêcha.

— Restez ici, dit-il, et priez pour le succès de notre entreprise. Votre métier n'est pas de vous battre, et vous pouvez nous rendre de grands services. Faites imprimer sur-le-champ, tirer à vingt mille exemplaires et répandre dans tout le comté l'affiche que voici. Visitez Tom Cribb et la brigade irlandaise ; dites-leur de se tenir prêts ; les élections sont proches, et nous aurons besoin de

leur courage. Ah ! coquin de Craig, cette fois tu ne m'échapperas pas.

En même temps la voiture s'ébranla et partit au galop. Voici le texte de l'affiche :

Mensonge !
Infernale trahison !
Scélératesse abominable !

« Peuple magnanime, on te trompe ! on te soulève contre tes meilleurs, tes seuls amis ! Un misérable qu'on appelle Craig, et qu'on devrait appeler Judas Iscariote, a calomnié indignement l'un des plus honnêtes et des plus loyaux gentlemen de tout le Kentucky. Non, M. Acacia n'est pas abolitioniste, et il ne le sera jamais ! Il a cette doctrine perverse en horreur et détestation. Sa vie passée répond de ses principes politiques et moraux. Ce noble enfant de la France a sucé avec le lait de sa nourrice l'amour de l'ordre et de la constitution. Son journal, le Semi-Weekly Messenger, est l'organe de tous les honnêtes gens et de tous les nobles et loyaux Kentuckiens. M. Acacia a l'honneur de prévenir le public et Isaac Craig qu'il se propose à la première rencontre de couper les oreilles dudit Isaac, et de les clouer sur la porte des bureaux du Herald of Freedom pour l'exemple des scélérats et la joie de tous les amis de l'ordre. »

Sans faire la moindre objection, Carlino fit imprimer et placarder cette affiche sur toutes les murailles d'Oaksburgh. Il en envoya des exemplaires dans tout le comté et jusqu'à Louisville.

Pendant ce temps, les trois amis galopaient sur la route de Sugar-Maple ; c'est le nom de la ferme de Craig. La voiture roulait dans des chemins affreux, sur des troncs d'arbres mal équarris, et

tombait à tout moment dans des fondrières. Il ne manque pas de chemins pareils au Kentucky, surtout dans les forêts. On a plus tôt fait d'abattre un arbre, de le scier en planches et de l'étendre sur la route que de faire un pavé régulier. D'ailleurs la pierre est rare dans cet état, le plus fertile peut-être de l'Union.

Enfin le jour parut, et un soleil magnifique éclaira la cime des chênes et des érables. À neuf heures du matin, on aperçut la fumée du toit de Craig. Jeremiah, qui conduisait la voiture, fit halte.

— N'allons pas plus loin, dit-il. Il faut d'abord s'informer des forces et des dispositions de l'ennemi.

Acacia mit pied à terre.

— Restez ici, dit-il, et gardez les chevaux. Je vais revenir. Si vous entendez quelque coup de feu, montrez-vous et venez à moi.

Il se glissa sans être aperçu jusqu'à cinquante pas de la maison. Une barrière très élevée entourait de toutes parts la maison et le jardin de Craig. Acacia sauta par-dessus la barrière, et se trouva dans le jardin. Là, un obstacle se présenta, qu'il n'avait pas prévu. Deux chiens énormes, dressés à chasser les nègres, gardaient l'entrée de la maison. À la vue d'Acacia, ils s'élancèrent sur lui. D'un coup de revolver, le lingot cassa la mâchoire au premier, qui s'enfuit en hurlant ; un autre coup de pistolet tua raide le second.

Àce bruit, amis et ennemis accoururent. Craig et Appleton, qui déjeunaient tranquillement, se levèrent de table et prirent leurs armes.

— Eh bien ! Appleton, dit Craig, masse informe de chair, taureau, brute sans intelligence et sans cœur, voilà l'ennemi. Tu vas recevoir le prix de tes tergiversations.

— Parbleu ! dit le géant, qui que ce soit, je l'assomme.

Au même instant, Acacia parut à l'entrée du vestibule. Appleton et Craig tirèrent à la fois sur lui, sans l'atteindre. Il tira à son tour, et blessa Appleton. Celui-ci fit une seconde décharge, aussi précipitée et aussi mal dirigée que la première. Le Français riposta encore, mais sans succès. Le revolver n'est pas une arme aussi meurtrière qu'on pourrait le croire. Les Américains tirent trop vite et visent trop peu pour se faire beaucoup de mal, même à une courte distance.

— Bon ! dit Jeremiah, voilà ce fou d'Acacia qui va se faire tuer. J'étais sûr qu'il ferait quelque extravagance. Allons, John, êtes-vous prêt ?

— En avant pour la vieille Angleterre ! dit le swedenborgien. Tous deux s'élancèrent au pas de charge, mais Jeremiah, plus leste et plus adroit, sauta le premier par-dessus la barrière, et, sans attendre son compagnon, courut vers la maison. Il arrivait trop tard.

Le bruit du combat avait averti Julia qu'il se passait quelque événement extraordinaire dans la maison. Elle ouvrit la fenêtre, et reconnut Acacia et Jeremiah. Son cœur bondit de joie.

— À moi ! cria-t-elle, à moi ! Paul !

La jeune mulâtresse qu'on avait enlevée avec elle profita du trouble général pour tirer le verrou. Julia ouvrit la porte et se

précipita dans l'escalier. À cette vue, Appleton ne fut pas maître de sa rage.

— Craig, dit-il, continue le combat. Je vais remettre en cage ce bel oiseau.

Craig ne l'entendait plus. À la vue de Jeremiah et de l'Anglais, qui accourait aussi, quoique plus lentement, Isaac jugea la partie perdue ; comme il n'était pas homme à s'opiniâtrer hors de propos, il s'échappa par une porte de derrière, monta à cheval, et courut du côté d'Oaksburgh.

Personne ne pensait à le poursuivre. Appleton, s'apercevant de sa fuite, fut saisi de fureur et de désespoir.

— Rends-toi, dit Acacia, je te donne la vie.

Sans répondre, le géant tira son dernier coup de pistolet sur le Français et monta l'escalier. Son mouvement fut si prompt que personne n'eut le temps de le prévenir. Julia fut saisie d'épouvante et voulut fuir, mais il l'atteignit, et la frappa d'un coup de bowie knife dans la poitrine. Elle tomba, baignée dans son sang. Il voulut redoubler, mais Acacia s'élança comme la foudre et le frappa lui-même avec tant de force d'un coup de poignard au cœur que le géant tomba raide mort, sans pousser un cri. Anderson et Lewis arrivaient trop tard.

Acacia se précipita vers le corps inanimé de sa malheureuse amie.

— Julia ! s'écria-t-il, Julia ! au nom du ciel ! réponds-moi !

— Hélas ! dit Anderson, elle est morte.

Il se trompait. Les trois amis la portèrent sur son lit et visitèrent la blessure. Julia ouvrit les yeux et s'évanouit de nouveau.

— La blessure est mortelle, dit l'Anglais, qui se connaissait un peu en chirurgie.

Àcette nouvelle, Acacia fut saisi d'un violent désespoir. Il saisit la main de Julia et la baisa avec un tel transport de tendresse et de douleur que ses compagnons ne purent retenir leurs larmes.

— Ah ! malheureuse Julia, dit-il, pourquoi t'ai-je quittée ? Ne devais-je pas veiller sur toi toute ma vie et te faire un rempart de mon corps ? Hélas ! le coup qui t'a frappé sera pour moi un remords éternel. Ô malheureuse amie ! pourquoi m'as-tu trahi ?

Àce mot, elle reprit ses sens.

— Cher Paul, dit-elle, j'ai toujours été fidèle à notre amour.

Il tourna les yeux sur l'Anglais.

— Je n'ai aimé, dit-elle, et n'aimerai jamais que toi. Je sens bien, ajouta-t-elle avec un sourire désespéré, que je n'ai pas de grands efforts à faire pour te demeurer fidèle à l'avenir. La vie me quitte. Mourir si jeune, ah ! Dieu !

Acacia était dévoré de remords. À ce moment suprême, il comprit qu'elle disait la vérité, et il eut horreur de lui-même. Il se reprocha cruellement son égoïsme et son inconstance. Il maudissait l'Anglais et Appleton, et Craig, et lui-même. Il pleurait, il criait, il demandait pardon à Julia, qui ne l'entendait plus. Lewis n'était guère plus calme. Jeremiah, qui seul avait conservé quelque sang-froid, sentit qu'il fallait agir et transporter Julia à Oaksburgh.

— Deborah prendra soin d'elle, dit-il à son ami.

On la porta dans la voiture après avoir bandé sa blessure à la hâte, et l'on reprit le chemin de la ville.

Le triste cortège entra dans Oaksburgh au coucher du soleil, et se dirigea vers la maison de Jeremiah Andersen. Déjà l'opinion publique se prononçait en faveur d'Acacia. Le défi qu'il portait à Craig avait produit le meilleur effet dans un pays où les querelles se vident plus souvent à coups de carabine que devant les tribunaux. On se promettait un spectacle intéressant, et l'on ne se trompait pas. Le bon Carlino, par ses intrigues et celles de ses amis, avait en quelques heures obtenu des résultats merveilleux.

Deborah reçut l'infortunée Julia dans sa propre chambre. Bien qu'elle eût pas ses grades aux États-Unis, elle ne manquait pas de science médicale, et à coup sûr elle valait bien la plupart de ses confrères d'Oaksburgh et des environs. L'austère méthodiste avait pensé se faire un cas de conscience de recevoir une catholique sous son toit ; mais la pâleur de Julia, le sang qu'elle perdait, la douleur du lingot et, plus que tout peut-être, les instances de Jeremiah la décidèrent à traiter miss Alvarez comme une enfant d'Israël, quoiqu'elle ne fût, à vrai dire, qu'une simple Madianite. Lucy, plus tendre et plus compatissante, se sentit profondément émue en voyant son ancienne rivale : elle respecta la douleur d'Acacia, et ne l'attribua qu'à une amitié profonde violemment interrompue par la mort ; elle l'en aima davantage, car tout est prétexte d'amour pour ceux qui aiment, et de haine pour ceux qui haïssent.

Julia ne se fit pas illusion sur sa destinée. Pendant que Lucy cherchait à la consoler et à la rassurer, elle se sentait

condamnée ; mais elle en était presque contente. Aux regards de Lucy, elle devina le secret de son amour.

— Je ne suis plus qu'un obstacle, pensa-t-elle. Acacia ne m'aime plus. Que ferais-je dans la vie ? Me résignerais-je à son amitié après avoir reçu de lui tant de sermens, aujourd'hui violés ?

Cette aimable et charmante Julia, si digne d'un meilleur sort, était la triste victime des préjugés de son pays. L'esclavage dès l'enfance l'avait asservie aux passions de M. Sherman, et lorsqu'elle devint libre et maîtresse d'elle-même, son déshonneur passé pesa sur toute son existence. Acacia, qui l'aurait épousée s'il avait été son premier amant, la regarda malgré lui comme une maîtresse ordinaire, et non comme la compagne de sa vie. Où l'amour ne manquait pas, le respect manquait, et l'amour sans le respect de la femme aimée n'est pas de longue durée.

Julia ne fut pas aigrie par le malheur, et cette bonté divine, qu'elle garda toute sa vie, fut comme un charme qui attirait à elle et séduisait tous ceux qui la connaissaient. Dès les premières heures, Lucy l'aima tendrement, et malgré les avertissemens de Deborah, elle la traita comme une sœur.

Cependant Acacia et Jeremiah délibéraient sur la manière de tirer vengeance de Craig.

— Il faut, dit Andersen, le faire traduire devant le jury comme complice de meurtre et d'enlèvement.

— Ami, dit le Français, laisse-moi le soin de le punir. J'ai soif de son sang. Il mourra, et je veux qu'il meure de ma main. Lais-

sons la justice toujours boiteuse à ceux qui sont trop faibles pour se faire justice, et sachons nous venger comme des hommes.

— Est-ce que tu veux l'assassiner ? dit Jeremiah. Attends du moins que je sois nommé maire. Nous arrangerons l'affaire à l'amiable, et tu ne seras pas forcé de subir les lentes formalités d'un procès. Tous mes policemen déclareront à l'envi qu'il a tiré le premier.

— Non, répondit Acacia. Je veux que les chances soient égales. Nous aurons tous deux les mêmes armes ; mais j'aurai de plus Julia à venger. Cependant, pour ne pas faire de tort à ton élection, j'attendrai que tu sois nommé maire.

Le même jour, une guerre d'escarmouches commença entre le Herald of Freedom et le Semi-Weekly Messenger. Craig, effrayé d'abord de la mort d'Appleton et de son propre échec, avait craint qu'on ne l'attaquât en justice, et déjà il prenait ses précautions. Douze gentlemen patentés, tous dignes de foi, tous habitans d'Oaksburgh, étaient prêts à déclarer sous serment qu'il n'avait pas quitté la ville depuis un mois. Il se rassura bientôt en voyant qu'on ne l'attaquait pas, et posa sa candidature aux fonctions de maire avec une audace inouïe. Il accusa de nouveau Acacia d'être secrètement négrophile, il en accusa Jeremiah ; il ajouta que celui-ci était un ivrogne, et celui-là un débauché qui vivait avec une fille de couleur et scandalisait la pieuse communion des méthodistes d'Oaksburgh. Jeremiah voulut d'abord le jeter dans la rivière, mais Acacia le supplia de n'en rien faire.

— Cet homme est mien, lui dit-il : il est sacré pour toi. Je veux l'offrir aux mânes de Julia.

De son côté, il soutint la candidature d'Anderson et accusa Craig de tous les crimes. On connaît trop le style des journaux américains pour qu'il soit nécessaire de donner des extraits de cette polémique. Il suffit de dire que les deux adversaires se surpassèrent eux-mêmes dans cette lutte.

Enfin le grand jour arriva. Les know-nothing et les méthodistes furent fidèles à Craig, mais tous les autres votèrent en faveur d'Anderson. Le vaillant Tom Cribb et sa brigade trouvèrent moyen de se signaler le soir en cassant les réverbères et en frappant à coups de poings et de bâtons sur les partisans du malheureux Craig.

Pour la première fois, celui-ci désespéra de lui-même. L'histoire de Julia, dix fois racontée dans le journal d'Acacia, et toujours avec des circonstances nouvelles qui aggravaient le crime d'Isaac et rendaient sa victime encore plus intéressante, avait fini par le rendre odieux. Déjà son caractère bien connu et son titre de Yankee suffisaient pour déconcerter ses plus intrépides partisans. Il était dans la situation déplorable du malheureux Turnus, que les dieux ont condamné, et qui cherche en vain à fuir le glaive vengeur d'Enée. La fatalité ou plutôt la vengeance divine le poursuivait. Chaque matin, Acacia renouvelait dans son journal la promesse de lui couper les oreilles et de les clouer à la porte du Herald of Freedom. Le lendemain de sa défaite, Craig, exaspéré, résolut d'en finir et de tuer le lingot.

Acacia se tenait sur ses gardes et cherchait lui-même une occasion ; elle se présenta bientôt. Au moment d'entrer dans les bureaux du Semi-Weekly Messenger, il se retourna par hasard, et ce mouvement imprévu lui sauva la vie : Craig, posté à vingt pas de

là, venait de tirer sur lui un coup de revolver. La balle frappa la porte de la maison et enleva un éclat de bois.

— Maladroit ! dit Acacia en se retournant et l'ajustant à son tour.

Deux balles furent encore échangées sans résultat. La foule s'amassait autour des combattans, car le combat avait lieu en pleine rue. Personne ne fit un effort pour les séparer. Les voisins et les passans étaient là comme des juges du camp. Irrité de servir de spectacle aux curieux, Acacia courut sur son adversaire et fit feu à bout portant.

Au même instant, Craig tirait. Les deux adversaires tombèrent, Acacia blessé à la cuisse, et Craig mort ; la balle avait fait sauter la cervelle.

— Bravement combattu ! dirent les assistans. On enterra Craig, et Acacia se fit porter et panser dans la chambre de Julia. Sa blessure n'était pas dangereuse, et Deborah lui promit de le remettre sur pieds en quelques jours.

— Et Julia ? demanda-t-il à voix basse.

— Elle n'a plus que quelques heures à vivre, répondit Deborah sur le même ton.

Miss Alvarez, qui était présente, quoiqu'à l'autre extrémité de la chambre, devina la réponse du médecin et frémit. Au moment de mourir, elle se révoltait contre cette cruelle nécessité. Elle se cramponnait à la vie avec désespoir. Enfin elle comprit qu'il fallait se soumettre à la destinée ; elle pria ceux qui étaient présens de sortir, et de la laisser seule avec Acacia.

— Mon cher Paul, lui dit-elle, je t'ai aimé avec une passion sans pareille. Rien ne m'a été aussi cher que toi, pas même mon salut éternel, que j'ai compromis pour toi seul. Tu m'as rendue heureuse pendant trois ans, et c'est beaucoup, car jusque-là je n'avais connu que la honte et les misères de la servitude. Par toi, j'ai connu le bonheur, un bonheur, hélas ! bien fugitif ; mais il n'a pas dépendu de toi qu'il ne fut éternel. Nous ne pouvions ni l'un ni l'autre effacer la mémoire du passé. C'est le serpent qui m'a toujours dévoré le cœur, et qui faisait couler mes larmes au milieu même de nos plus vifs transports d'amour. Oh ! Sherman ! Sherman !

Elle éclata en sanglots. Paul l'embrassait et l'appelait des noms les plus tendres sans pouvoir la consoler. Il était désespéré de voir mourir d'une agonie si cruelle cette pauvre Julia qu'il avait tant aimée, qu'il aimait peut-être plus que jamais. Elle s'en aperçut, et son âme si tendre fut presque consolée par la pensée qu'elle laisserait à son amant un doux et éternel souvenir.

— Calme-toi, dit-elle, et fais venir miss Lucy.

Celle-ci entra, presque aussi affligée qu'Acacia, car elle aimait sincèrement miss Alvarez.

— Chère Lucy, dit la mourante, comment vous remercierai-je de la bonté avec laquelle vous m'avez secourue, moi étrangère et d'une race méprisée ? Je vais mourir : permettez-moi de vous léguer ce que j'ai de plus cher au monde, le bonheur de mon ami Acacia. Je sais que vous l'aimez et qu'il vous aime, miss Deborah m'a tout dit. Adieu, soyez heureux, et pensez quelquefois à votre amie Julia.

Àces mots, elle s'évanouit. L'abbé Carlino, appelé en toute hâte, l'aida à mourir pieusement. Le pauvre abbé se sentait défaillir en remplissant les devoirs de son ministère.

— Allez en paix, dit-il en répétant les paroles de l'Évangile, car votre foi vous a sauvée.

Elle sourit doucement à Lucy et à son amant, et mourut.

La douleur d'Acacia est impossible à peindre. Tous les assistans pleuraient, et même la sévère Deborah. Julia fut ensevelie sur les bords du Kentucky, au pied d'un érable sous lequel elle aimait à s'asseoir.

Acacia guérit et obéit au vœu de miss Alvarez en épousant Lucy, mais il n'est pas encore consolé. La belle Kentuckienne est heureuse néanmoins, car il cache sa mélancolie sous le nom de regret de la terre natale. Elle l'a décidé à faire un voyage en France. Vous le verrez à Paris cet été avec sa femme. Sa fortune est immense, mais il ne se soucie plus d'être riche. Il a une petite fille charmante qu'il appelle Julia, et qui sera aussi belle que son ancienne amie.

John Lewis, revenu de ses rêves apostoliques, a épousé Deborah. Ils évangélisent ensemble les populations paisibles du comté de Kent, et, malgré quelques retours d'humeur de la dame, ils sont raisonnablement heureux. Mistress Lewis vient de publier à Londres un livre édifiant, intitulé le Cœur crucifié, qui est fort apprécié dans les sociétés bibliques.

Jeremiah, resté seul, s'est marié, et sa femme l'a déjà rendu père de deux jumeaux. Il est riche, il est maire, il sera gouverneur du Kentucky.

L'abbé Carlino est retourné en Italie. Pour le consoler de l'évêché qu'on lui fait trop attendre. Acacia lui a fait présent de 20,000 dollars. Il va sous le beau ciel de Naples manger du macaroni jusqu'à ce que l'ange de la mort le touche de son aile, comme dit je ne sais plus qui.

Alfred Assollant.

Ihave seen one, whose eloquence commanding
Roused the rich echoes of the human breast,
The blaindshment of wealth and ease with standing,
That hope might reach the suffering and oppressed.
And by bis side there moved a form of beauty,
Strewing sweet flowers along his path of life.
And louking up with meek and love-lest duty,
I called her angel, but he called her wife.
O, many a spirit walks the world unheeded,
That, when its veil of sadness is laid down,
Shall soar aloft with pinions unimpeded,
And wear its glory like a stary crown !

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Acacia%2C_sc%C3%A8nes_de_la_-vie_am%C3%A9ricaine. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.